



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

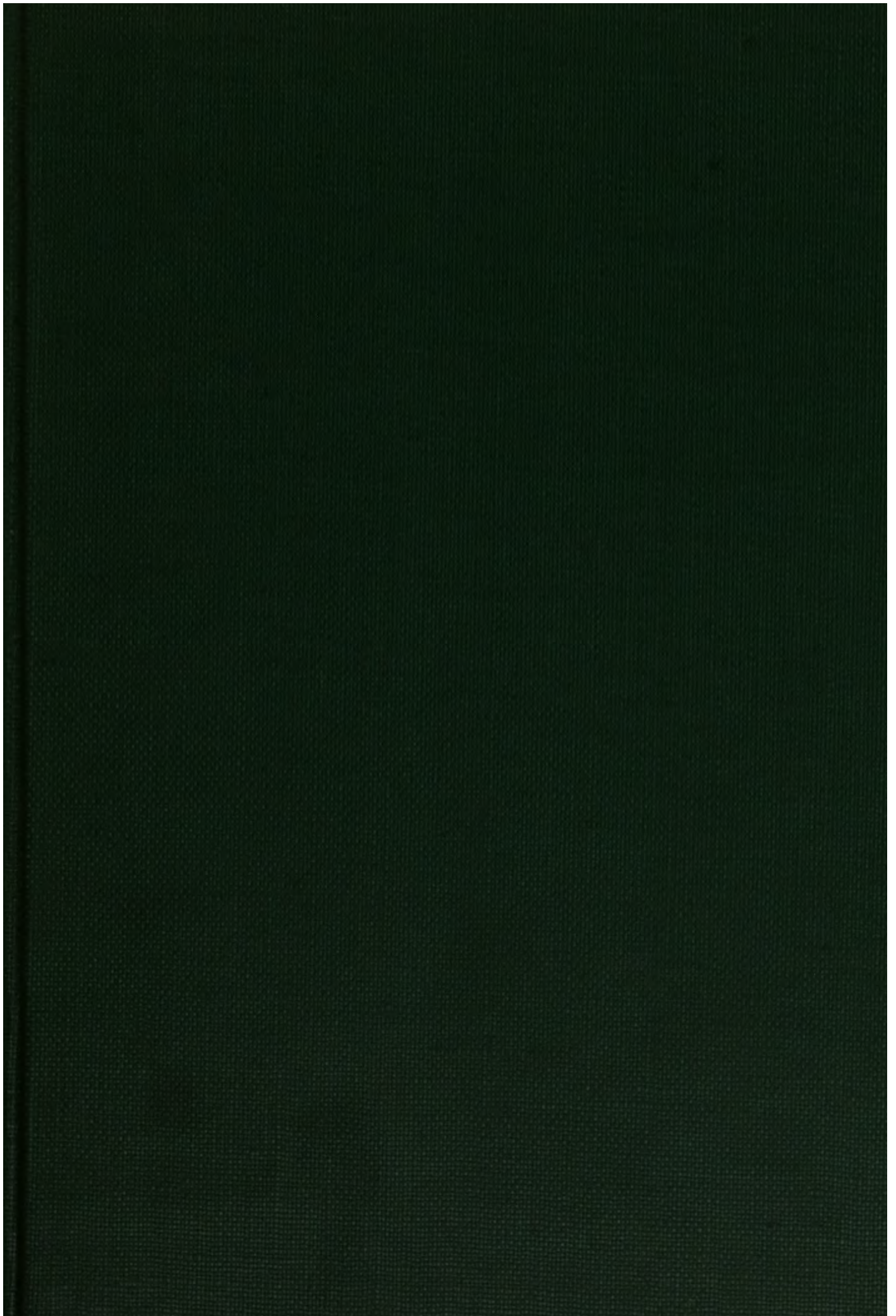
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



L'héritage de M. Plumet

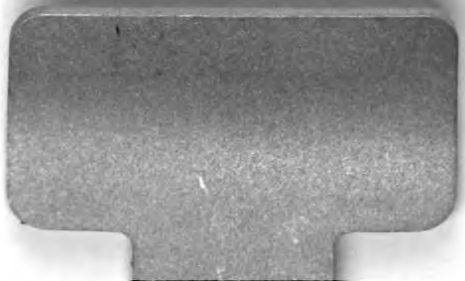
Ernest Capendu

~~119 7496 A.1~~



TNR. 43555

~~NS. 36 A. 3 (3)~~



L'HÉRITAGE
DE
MONSIEUR PLUMET
COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris,
sur le THÉÂTRE DU GYMNASÉ, le 17 mai 1858, et reprise
sur le THÉÂTRE DE VAUDEVILLE, en mai 1870.

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

THÉODORE BARRIÈRE

PIÈCES

FORMAT GRAND IN-18

L'ANGE DE MINUIT, drame en cinq actes.
AUX CROCHETS D'UN GENDRE, comédie en quatre actes.
LE BOUT-DE-L'AN DE L'AMOUR, comédie en un acte.
LES BREBIS GALEUSES, comédie en quatre actes.
CENDRILLON, comédie en cinq actes.
LE CHEMIN DE DAMAS, pièce en trois actes.
LE CHIC, comédie en trois actes.
LA COMTESSE DE SOMERIVE, pièce en quatre actes.
UNE CORNEILLE QUI ABAT DES NOIX, comédie en trois actes.
LE CRIME DE FAVERNE, drame en cinq actes.
LES DEMOISELLES DE MONTFERMEIL, comédie en trois actes.
LE DÉMON DU JEU, comédie en cinq actes.
DIANAH, comédie en deux actes.
UN DUEL CHEZ NINON, comédie en un acte.
LES ENFANTS DE LA LOUVE, drame en cinq actes.
LES FAUSSES BONNES FEMMES, comédie en cinq actes.
LES FAUX BONSHOMMES, comédie en quatre actes.
LE FEU AU COUVENT, comédie en un acte.
LES FILLES DE MARBRE, comédie en cinq actes.
LES GENS NERVEUX, comédie en trois actes.
L'HÉRITAGE DE M. PLUMET, comédie en quatre actes.
L'INFORTUNÉE CAROLINE, comédie en trois actes.
LES IVRESSES OU LA CHANSON DE L'AMOUR, comédie en quatre actes.
LE JARDINIER ET SON SEIGNEUR, opéra-comique en un acte.
LES JOCRISSES DE L'AMOUR, comédie en trois actes.
MALHEUR AUX VAINCUS, comédie en cinq actes.
MANON LESCAUT, drame en cinq actes.
UN MÉNAGE EN VILLE, comédie en trois actes.
LE MÉNÉTRIÈRE DE SAINT-WAAST, drame en cinq actes.
MIDI A QUATORZE HEURES, comédie en un acte.
UN MONSIEUR QUI ATTEND DES TÉMOINS, comédie en un acte.
LE PAPA DU PRIX D'HONNEUR, comédie en quatre actes.
PARIS VENTRE-A-TERRE, comédie en trois actes.
LE PIANO DE BERTHE, comédie en un acte.
QUAND ON VEUT TUER SON CHIEN, comédie en un acte.
LE ROMAN D'UNE HONNÊTE FEMME, comédie en trois actes.
LE SACRILÈGE, drame en cinq actes.
LES SCANDALES D'HIER, comédie en trois actes.
LA VIE DE BOHÈME, comédie en cinq actes.
UN VILAIN MONSIEUR, vaudeville en un acte.

L'HÉRITAGE
DE
MONSIEUR PLUMET

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

PAR

THÉODORE BARRIÈRE ET E. CAPENDU

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—
1893

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés

PERSONNAGES

<p>M. PLUMET, ancien négociant, 49 ans.....</p> <p>PHILIPPE PLUMET, cousin de Plumet, 35 ans.....</p> <p>DUTOCQ, chef d'escadron retraité, 50 ans..</p> <p>SARRAZIN, chef d'escadron retraité, 60 ans.</p> <p>DUBARLE, avoué, 43 ans.....</p> <p>GALOUZOU, avocat gascon, 40 ans.....</p> <p>ROBINEAU, boursier, 33 ans.....</p> <p>ÉDOUARD MARTEL, neveu de Plumet, 30 ans.....</p> <p>LUCIEN VERNEUIL, filleul de Plumet, 26 ans.....</p> <p>CLÉMENCE DUTOCQ, nièce de Dutocq par son père, et de Sarrazin par sa mère, 29 ans.</p> <p>HENRIETTE, femme de Robineau, nièce de Plumet, 25 ans.....</p> <p>LAURE, femme de Martel et pupille de Galouzou, 23 ans.....</p> <p>PAULINE PROTAT, fille de Protat, 49 ans.</p>	<p>MM. GEOFFROY.</p> <p>DUPUIS.</p> <p>DERVAL.</p> <p>LESUEUR.</p> <p>DEMORTAIN.</p> <p>LANDROL.</p> <p>PRISTON.</p> <p>LUGUET.</p> <p>DIEUDONNÉ.</p> <p>M^{mes} R. BLOCH.</p> <p>DÉSIRÉE.</p> <p>ROSA DIDIE.</p> <p>VICTORIA.</p>	<p>MM. DELANNOY.</p> <p>BRINDEAU.</p> <p>CORNALIA.</p> <p>PARADE.</p> <p>MUNIÉ.</p> <p>COLSON.</p> <p>LACROIX.</p> <p>BELVAL.</p> <p>WALTER.</p> <p>M^{mes} DAVRIL.</p> <p>ROSA DIDIE.</p> <p>CHAPUY.</p> <p>VICTORIA.</p>
--	---	---

La scène se passe de nos jours
Le 1^{er} et le 4^e acte, à Paris; le 2^e et le 3^e acte, en Bourgogne.

S'adresser, pour la mise en scène exacte et détaillée, à M. Hérol
régisseur de la scène au Gymnase.



L'HÉRITAGE
DE
MONSIEUR PLUMET

ACTE PREMIER

Chez Monsieur Plumet. — Un salon donnant sur une salle à manger. —
Les portes du fond sont ouvertes. — Le couvert est dressé.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROBINEAU, PHILIPPE, HENRIETTE, LAURE.

Philippe et Robineau sont assis à gauche et prennent du madère. Laure, de l'autre côté, écrit sur des cartes les noms des convives. Henriette les prend à mesure et va les placer sur la table dans la salle à manger.

HENRIETTE, à Laure.

As-tu fait la carte de M. Dubarle?

LAURE.

Non. Je ne savais pas qu'il dût dîner avec nous. (Elle écrit.)

HENRIETTE.

Mais je viens de te le dire. A quoi donc penses-tu?

LAURE.

Tiens ! la voici. (Henriette la prend et va dans la salle à manger.)

PHILIPPE.

Ce madère est délicieux. Il faut que Plumet en fasse une nouvelle commande...

ROBINEAU.

Pourquoi faire ? Notre oncle n'en boit jamais.

PHILIPPE, se versant.

Mais, j'en bois, moi!

ROBINEAU, à part.

Cela se voit!

HENRIETTE, à Laure qui a cessé d'écrire.

Que fais-tu donc? Tu n'écris plus?

LAURE, se remettant.

Mais si...

HENRIETTE, riant.

Ah bon! tu regardes la pendule! Il est quatre heures. La Bourse est fermée. M. Martel, notre cher époux, devrait être ici depuis longtemps, et nous sommes dévorée par les serpents de la jalousie... (riant.) N'est-ce pas, ma pauvre Laure?

LAURE, avec humeur.

Tu te moques sans cesse de moi! Après tout, mon Édouard mérite bien d'être aimé!

HENRIETTE, remontant.

Cela dépend des goûts.

ROBINEAU, à Philippe.

Cette petite Laure, est-elle assez ridicule avec son Édouard?
(il se lève.)

PHILIPPE, buvant toujours.

Ah! mon cher Robineau, ne m'en parlez pas. (il se verse.) Elle s'imagine que toutes les femmes ont envie de lui prendre son gros bonhomme de mari; avec cela qu'il est joli!

ROBINEAU.

Mais il se le figure, lui! grâce à sa femme, qui est toujours en extase devant sa personne.

HENRIETTE, dans la salle à manger.

Notre oncle Plumet, en sa qualité d'amphitryon, a la place d'honneur; Laure, je te mets à sa droite, et moi à sa gauche.

ROBINEAU.

Côté du cœur...

PHILIPPE, buvant, à part.

Et du portefeuille.

ACTE I, SCENE I.

3

LAURE, à laquelle parlait Henriette.

Voici la carte de mademoiselle Protat.

HENRIETTE.

Je vais placer Pauline en face de notre oncle, à côté de M. Martel.

LAURE.

Oh, moi ! je veux être à côté de mon mari !

HENRIETTE.

Ah ! tu nous ennues avec ton mari.

LAURE.

Henriette !

HENRIETTE.

Voyons ! tu seras en face. Là ! es-tu contente ? Ah ! et M. Protat, où vais-je le placer ?

PHILIPPE, buvant toujours.

Pas à côté de moi, toujours ! il est trop assommant ! Il ne parle que de papiers timbrés, et j'ai cette conversation en horreur...

ROBINEAU, bas à Henriette.

On sait pourquoi !

HENRIETTE.

Je le mets à côté de Laure. (Elle remonte.)

LAURE, se récriant.

Eh bien, tu es gentille !

HENRIETTE.

Monsieur Philippe, vous avez l'honneur de m'avoir à votre droite. Qui désirez-vous pour votre voisin de gauche ? l'ami de M. Protat ?

PHILIPPE.

Ah ! oui, le commandant Dutocq !

ROBINEAU.

Tiens, au fait, qu'est-ce que c'est donc que ce M. Dutocq ?

PHILIPPE.

C'est un ancien chef d'escadron aux chasseurs d'Afrique. Un vieux lapin !

HENRIETTE, bas à son mari.

Quelles expressions!

PHILIPPE, continuant.

Il habite près de Meursault, en Bourgogne, dans un petit pays où M. Protat a des propriétés, vous savez? C'est ce qui les a liés ensemble. Le commandant est à Paris pour quelques jours encore. Il me plaît à moi, ce grand gaillard-là. Mettez-le à côté de moi, cousine; à nous deux nous ferons joliment danser les bouchons du cousin.

HENRIETTE, à son mari.

Cet homme m'est odieux!

ROBINEAU, de même.

Il a déjà avalé toute une bouteille de madère! C'est pourtant notre bien qu'il gaspille ainsi: car enfin, l'oncle Plumet n'a que deux héritiers, toi et Martel...

LAURE.

Il ne reste plus à placer que le petit Lucien...

ROBINEAU, entre ses dents.

Lucien! Je n'en veux pas à côté de moi, d'abord!

LAURE.

Ni moi! (Elle remonte.)

HENRIETTE.

Ni moi.

PHILIPPE.

Ni moi. On lui dira qu'il n'y avait plus de place.

HENRIETTE.

Impossible: le filleul de notre oncle.

ROBINEAU.

C'est un petit intrigant! Figurez-vous qu'il y a un mois à peine, il a eu l'impudence de demander à notre oncle de répondre pour lui d'une somme de cent mille francs. Ce monsieur voulait acheter l'étude de M^e Dubarle dont il est le premier clerc.

PHILIPPE.

Voyez-vous cela!

LAURE, vivement.

Mais notre oncle a refusé!

ROBINEAU.

C'est égal, vous verrez que Lucien s'arrangera un jour pour avoir la plus belle part du gâteau.

HENRIETTE.

Et si cela arrive, ce sera votre faute, monsieur Robineau !

ROBINEAU.

Comment cela, je vous prie ?

HENRIETTE, elle va écrire à droite.

Si vous ne négligiez pas autant M. Plumet, il ne placerait pas son affection ailleurs. Vous savez combien mon oncle est facile à prendre !

ROBINEAU.

Parbleu ! je vous conseille de parler ! Après tout, je ne suis son neveu que par ricochet, tandis que vous, vous êtes sa propre nièce, et vous feriez bien mieux de venir le voir plutôt que de courir les magasins et le bois de Boulogne ; je ne sais pas ce que cela rapporte, ça !

HENRIETTE.

Oh mon Dieu ! cela rapporte bien autant que vos prétendues inventions !

ROBINEAU.

Madame, je ne fais point de dettes chez mes fournisseurs, moi !

HENRIETTE.

Laissez-moi donc tranquille, vous avez toujours l'air d'être sur le point d'inventer la poudre et vous n'inventez jamais rien.

LAURE.

Voyons, ne vous disputez pas !

HENRIETTE.

Est-ce qu'il y a moyen avec un homme comme M. Robineau ! Le plus affreux caractère !

ROBINEAU.

Avec cela que vous en avez un gentil, vous !

HENRIETTE.

Oh ! je sais bien ! Vous voudriez que je me laissasse mener comme cette pauvre petite bonnasse de Laure !

LAURE.

Ah bien ! ne me dis pas de choses désagréables, à moi. Je ne t'ai rien fait !

HENRIETTE.

Mais non ! C'est pour répondre à M. Robineau. Ah ! certainement que vous ne me verrez jamais comme elle en admiration devant mon mari. Vous êtes trop vilain d'abord !

ROBINEAU.

Madame Robineau !

HENRIETTE.

Et puis ça réussit trop mal ! — Il n'y a qu'à voir le beau monsieur Martel ! Laure l'a traité en sultan, il a pris son rôle au sérieux et maintenant il rêve un sérail.

LAURE.

Comment ! Tu crois...

ROBINEAU, à Henriette.

Madame Robineau !

LAURE.

Édouard me tromperait ?

HENRIETTE.

Oh ! je n'en sais rien... je suppose seulement...

ROBINEAU, de même.

Mais taisez-vous donc !

LAURE.

Mon mari est si charmant. Toutes les femmes le trouvent à leur goût.

HENRIETTE, à Laure.

C'est lui qui le dit ! — A l'entendre, en effet, on jurerait qu'il est toujours en conquêtes : à la promenade, c'est une femme qui la suivi ; au bal, c'est une autre qui lui a serré la main ; au spectacle, c'en est une autre encore qui l'a tenu toute la soirée au bout de sa lorgnette. Et tu crois tout cela, toi !

LAURE.

N'importe ! Édouard ne vient pas ; je suis plus inquiète encore que tout à l'heure, et c'est ta faute.

PHILIPPE.

Voyons, mes chers petits parents, la paix! Si l'oncle Plumet savait qu'on se dispute chez lui, il ne serait pas content.

LAURE, qui met son chapeau et son châle au fond.

Tant pis! vous vous moquerez de moi si cela vous plaît, mais je vais au-devant d'Édouard...

PHILIPPE, se levant et remontant.

C'est cela, et ramenez-le vite. C'est jour de fête aujourd'hui, car le cousin Plumet a mis les petits plats dans les grands à l'occasion de la vente de sa maison de fourrures. On rigolera.

HENRIETTE, à son mari, avec stupéfaction.

Ah! grand Dieu! Qu'est-ce qu'il a dit là?...

ROBINEAU.

Que veux-tu? On parle comme cela dans son monde d'estamineds.

LAURE, qui est prête.

A bientôt, Messieurs. Au revoir Henriette. (Elle sort.)

SCÈNE II.

HENRIETTE, ROBINEAU, PHILIPPE.

PHILIPPE.

Ah! ah! ce gaillard de cousin! il va lui en rentrer de l'argent!... Je voudrais bien avoir seulement la moitié du produit de la vente du renard bleu!... moi.

ROBINEAU, à part.

Oui, ça irait loin. (À Henriette.) Le renard passerait en poules.

HENRIETTE.

Cette invention d'aller vendre une maison qui marchait si bien... dans laquelle il pouvait réaliser encore de si grands bénéfices!

ROBINEAU.

Je voudrais bien savoir qui lui a conseillé de faire cette bêtise-là!

PHILIPPE, riant.

Qui?... parbleu, c'est moi.

HENRIETTE.

Eh bien , de quoi vous mêliez-vous ?...

PHILIPPE.

De quoi ! tiens, est-ce qu'il n'est pas bien temps que le cousin se repose.

HENRIETTE , haussant les épaules.

Cette maison était une distraction pour lui. Maintenant il va s'ennuyer.

ROBINEAU.

Ah ! je suis bien de l'avis de ma femme.

PHILIPPE , riant.

Alors , je vais faire une croix à la cheminée...

ROBINEAU.

Mon cher Philippe , ce que vous dites là est ridicule, je ne donne jamais tort à ma femme quand elle a raison...

PHILIPPE , riant au fond.

Oui ; mais j'ai remarqué que vous n'êtes d'accord que quand il s'agit d'être contre moi.

HENRIETTE , vivement.

Que voulez-vous donc dire , Monsieur ? Avons-nous jamais blâmé notre oncle de sa généreuse amitié pour vous ?

PHILIPPE.

Comment... comment... généreuse ?

HENRIETTE , avec aigreur.

Je suis la propre nièce de M. Plumet , comme le disait tout à l'heure mon mari ; vous , vous n'êtes que son cousin , et cependant , il a fait plus de sacrifices pour vous que pour moi ! Quand un beau jour vous vous êtes dégoûté de l'état militaire et que mon oncle vous a fait remplacer, l'ai-je trouvé mauvais ? Vous ai-je adressé un reproche ? (Elle va s'asseoir à droite.)

PHILIPPE , entre ses dents.

Avec cela que je l'aurais bien reçu ! (Il redescend.)

HENRIETTE , continuant.

Et depuis dix-huit mois que vous vivez ici , les bras croisés comme le fils de la maison , puisant sans compter dans la caisse

(appuyant) de notre oncle, ai-je jamais fait une remarque désobligeante pour vous?

PHILIPPE.

Madame Robineau, vous oubliez une chose, c'est que depuis que je suis ici, j'ai toujours été utile au cousin Plumet; je surveillais ses employés...

HENRIETTE.

Vous!...

ROBINEAU.

Allons, allons, farceur! Entre nous... vous étiez plus souvent au café qu'au magasin.

PHILIPPE, fièrement.

Monsieur Robineau!... j'ai pu pardonner à madame ses divagations...

HENRIETTE.

Plait-il?

PHILIPPE.

Mais je ne souffrirai pas que vous, un homme...

ROBINEAU, vivement.

Mon cher ami, vous ne m'avez pas compris... Ce n'était pas un blâme que... je voulais seulement...

PHILIPPE, fronçant le sourcil.

C'est que c'est très-grave cela, savez-vous? Les gens qui ne me connaissent pas pourraient croire...

ROBINEAU.

C'était à cent lieues de ma pensée...

HENRIETTE.

Mais non...

ROBINEAU, bas.

Chut!

PHILIPPE.

On connaît l'affection que je porte à mon cousin, on sait que je l'aime comme un père, oui, comme un père : car maintenant (Avec sentiment.) je ne pourrais plus vivre sans lui.

HENRIETTE, ironiquement.

Ça, c'est vrai.

PHILIPPE.

Plaît-il?...

ROBINEAU, bas.

Tais-toi donc !...

SCÈNE III.

LUCIEN, PHILIPPE, ROBINEAU, HENRIETTE.

Lucien entre par le fond, à gauche, et regarde par une fenêtre.

LUCIEN, à part.

C'est bien Pauline et son père?

HENRIETTE, bas à Robineau.

Vous êtes un poltron!

ROBINEAU.

Écoute donc! il a dix ans de salle!

LUCIEN, regardant toujours.

M. Protat la quitte! elle entre seule...

PHILIPPE, le voyant.

Tiens! voici le jeune Lucien!

LUCIEN.

Pardon... je ne vous avais pas vus... (saluant.) Madame... Messieurs...

PHILIPPE.

Qu'est-ce que vous avez donc, jeune homme? vous paraissez tout interloqué.

LUCIEN.

J'apporte le double des actes de vente; je croyais trouver ici mon cousin...

HENRIETTE, avec intention.

Votre parrain !...

LUCIEN, timidement.

Oh! M. Plumet est bien un peu mon cousin, puisque ma pauvre mère était sa cousine germaine.

ROBINEAU, à Henriette.

Voyez-vous le petit serpent! comme il redresse la tête...

HENRIETTE, bas.

Il faudra y faire attention.

ROBINEAU, d'un ton protecteur.

Excusez-nous, mon jeune ami, mais il faut qu'en l'absence de notre oncle (il appuie.) nous le remplacions ici, et nous avons des ordres à donner. (il sort avec Henriette.)

PHILIPPE.

Moi, je vais voir si on a monté les vins que j'avais désignés. (A Lucien.) Au revoir, jeune homme.

(Lucien s'incline. Philippe sort par le fond à droite, emportant le madère.)

LUCIEN, seul.

Ah! Dieu merci! les voilà partis. (il court au-devant de Pauline qui entre par la gauche.)

SCÈNE IV.

PAULINE, LUCIEN.

PAULINE.

Bonjour, monsieur Lucien!

LUCIEN.

Mademoiselle... je vous attendais!

PAULINE.

Vous m'avez vu entrer?

LUCIEN.

Oui, mais M. Protat vous a quittée... Où donc est-il?

PAULINE.

Papa? Il est allé chez M. Galouzou, son avocat et son homme d'affaires, et il m'a laissée là comme d'habitude.

LUCIEN.

Comme d'habitude!

PAULINE.

Mon Dieu, oui. Tous les jours, depuis le commencement de l'été, papa me dit à deux heures : — Pauline, habille-toi, nous irons au Bois de Boulogne. — Enchantée, je me mets bien vite à ma toilette, je me fais belle, papa prend des masses de papier timbré pour s'amuser en route.

LUCIEN, *riant.*

M. Protat a donc encore des procès ?

PAULINE.

Il en a encore dix-sept! (*continuant.*) Nous montons en voiture, nous partons; et à peine arrivés aux Champs-Élysées, mon père se souvient toujours d'une affaire importante pour laquelle il a un rendez-vous. — Aujourd'hui encore : nous étions dans l'avenue de l'Impératrice, je croyais toucher enfin à ce bienheureux lac que j'ai tant envie de voir, quand tout à coup papa pousse un cri, met précipitamment ses vilains papiers dans sa poche, tire sa montre, et arrêtant vivement notre cocher : François, s'écrie-t-il, bien vite, rue Simon-le-Franc. Une petite rue triste, sale, noire, où demeure son huissier, M. Truchot. Attends-moi, me dit papa, j'en ai pour cinq minutes. Oh ! mais, je les connais, les cinq minutes de papa. Il était trois heures et quart, papa est descendu à cinq heures et demie, et j'ai passé tout ce temps à regarder l'écusson dédoré de M. Truchot, et je n'ai pas vu le lac ! J'étreignais une robe neuve. Est-ce contrariant ! Heureusement, nous dînons chez M. Plumet, et cette fois mes frais de coquetterie ne seront pas tout à fait perdus. Me trouvez-vous bien ?

LUCIEN.

Vous êtes jolie comme un ange !

PAULINE.

Je ne vous parle pas de moi, je vous parle de ma robe. C'est papa qui me l'a achetée. Pauvre père ! il l'a oubliée successivement pendant huit jours chez tous les hommes de loi de Paris.

LUCIEN, *avec amour.*

O ma jolie petite Pauline !

PAULINE.

Ah ! monsieur Lucien, ce n'est pas bien de m'appeler votre petite Pauline tout court quand nous sommes seuls !

LUCIEN, *souriant.*

Mais je ne puis pas vous appeler ainsi devant le monde.

PAULINE.

Vous voyez alors que ce n'est pas bien !

ACTE I, SCÈNE IV.

13

LUCIEN.

Chère enfant!

PAULINE.

Ça, je le permets. Quand nous serons mariés, vous me mènerez voir le lac?

LUCIEN.

Tous les jours!

PAULINE.

Ah! bien, non!

LUCIEN.

Nous irons où vous voudrez.

PAULINE.

Et nous ne nous arrêterons pas en route?

LUCIEN.

Nous ne nous arrêterons jamais!

PAULINE.

Ah! bien, si!

LUCIEN.

Vous commanderez! vous serez la maîtresse toujours, mademoiselle Pauline!

PAULINE.

Très-bien!

LUCIEN.

Comme c'est froid! Quand je vous parle ainsi, il me semble que je vous aime moins!

PAULINE.

Vrai? — Oh bien alors, dites comme vous voudrez.

LUCIEN.

Ma chère Pauline, serez-vous jamais ma femme?

PAULINE.

Vous en doutez?

LUCIEN.

Hélas! un peu... Et vous?

PAULINE.

Moi, je n'en doute pas. Papa m'aime tant!

LUCIEN.

Oui, mais votre père a juré de n'avoir pour gendre qu'un avoué ou un avocat.

PAULINE.

Eh bien, ne serez-vous pas avoué un jour?

LUCIEN.

Un jour, oui; mais Dieu sait quand. M^e Dubarle est prêt à me céder sa charge; seulement il exige un cautionnement de cent mille francs. C'est ce cautionnement, vous le savez, que M. Plumet m'a refusé le mois dernier.

PAULINE.

Il ne vous aime donc pas?

LUCIEN.

Il m'aimerait s'il était libre de ses affections, mais il est tellement faible... Le dernier qui lui parle a toujours raison. Ah! cette faiblesse m'a déjà fait bien du mal. Jadis il s'était laissé monter la tête contre ma mère, sa cousine, parce qu'elle avait épousé un homme sans fortune. Quand j'ai eu perdu mon père et ma mère, M. Plumet, repentant, s'est occupé du pauvre orphelin; mais depuis, sa famille n'a cherché qu'à me bannir de son cœur, et malheureusement elle a réussi!... Vous voyez donc bien que je n'ai pas tort de désespérer!...

PAULINE.

Si fait, car aujourd'hui mon plan est tracé.

LUCIEN.

Et que pourriez-vous donc faire, chère Pauline, pour soustraire M. Plumet aux influences qui me nuisent?

PAULINE.

Quelque chose de bien simple, allez! Le marier.

LUCIEN.

Vous voulez marier M. Plumet!

PAULINE.

Oui, à un ange de bonté et de douceur, à une amie qui m'aime de tout son cœur et qui, loin de nous nuire, fera tout pour nous voir heureux.

LUCIEN.

Et quelle est cette amie précieuse?

PAULINE.

Clémence, la nièce du commandant Dutocq. Elle a vingt-sept ans et pas du tout de fortune. Elle vit en Bourgogne entre ses deux oncles paternel et maternel, M. Dutocq et M. Sarrazin. M. Sarrazin, un grand qui a des moustaches longues comme mon ombrelle. Ce n'est pas gai, comme vous pensez, et pourtant Clémence se prétend heureuse! Pauvre fille! Oh! je vous assure qu'elle est bien bonne, allez, ma Clémence!

LUCIEN.

Oui, oui, je vous crois; mais la famille de M. Plumet ne consentira jamais à ce mariage.

PAULINE.

Eh bien, on se passera du consentement de la famille!... Je vous dis que j'ai mon plan... Vous savez combien M. Plumet est faible, et comme on lui fait faire aisément ce que l'on veut... Eh bien, depuis que le commandant Dutocq est à Paris, je n'ai pas cessé de lui répéter que M. Plumet serait pour lui une société charmante. D'un autre côté, mon père a deux maisons là-bas, et je lui ai mis dans la tête d'en vendre une à votre parrain. Le commandant aidant, M. Plumet achètera la maison, il ira à Meursault; il verra Clémence, il la trouvera charmante, il l'épousera, il n'écouterà plus ses vilains neveux, il vous rendra justice, vous cautionnera. Vous achèterez l'étude de M^e Dubarle, et nous nous marierons... voilà!... Comprenez-vous?

LUCIEN.

Je comprends que vous êtes la plus charmante des femmes, mais...

PAULINE.

Encore une objection?

LUCIEN.

Vous avez dit que mon parrain était faible; mais vous oubliez un côté de son caractère, c'est-à-dire que ce qu'il édifie, dans un moment il le renverse cinq minutes après, et qu'à peine a-t-il fait une chose, il regrette de l'avoir accomplie. Tenez, par exemple, il a vendu sa maison de commerce il y a vingt-quatre heures, vous le savez? hier il était enchanté, il trouvait l'affaire excellente. Eh bien, je parierais qu'en ce moment...

SCÈNE V.

PLUMET, PAULINE, LUCIEN.

PLUMET, à lui-même.

Décidément, bien décidément, j'ai fait une bêtise ; j'aurais dû garder le Renard bleu jusqu'à l'année prochaine.

LUCIEN, à Pauline.

Que vous disais-je ?

PLUMET, les voyant.

Ah ! c'est vous, mademoiselle Pauline ? Comment se porte le cher papa ?

PAULINE.

Très-bien, Monsieur, je vous remercie ; il va venir tout à l'heure.

PLUMET, à Lucien.

Ah ! c'est vous, Monsieur ?

LUCIEN.

Oui, Monsieur, je vous cherchais...

PLUMET.

Mais voilà une heure que l'on m'a dit que vous me cherchiez... Vous êtes donc allé me chercher sur le Pont Neuf ?

PAULINE, vivement.

Monsieur Lucien me tenait compagnie.

PLUMET.

Ah ! c'est différent. (Allant à lui.) Et que me vouliez-vous, monsieur mon filleul ?

LUCIEN.

Vous remettre le double des actes de vente de votre maison de commerce.

PLUMET, à part.

Jolie affaire ! Mon Dieu que je regrette donc de...

LUCIEN.

Maitre Dubarle vous apportera les fonds en venant dîner.

PLUMET, à part.

Ah ! il n'y a plus à y revenir ! ah ! c'est fâcheux ! Enfin ! (A

LUCIEN.) Maintenant vous pouvez retourner à votre étude... Mademoiselle Pauline me permettra de vous remplacer auprès d'elle Ah! vous aimeriez mieux rester, jusqu'à l'heure du dîner, à faire la causette; je comprends cela, car vous n'êtes pas, je crois, un modèle d'assiduité au travail... (il va s'asseoir à gauche.)

LUCIEN, bas à Pauline.

On voit bien qu'il quitte ses neveux!

PLUMET.

Mais faites-y attention, monsieur mon filleul, vous n'avez rien à attendre de personne; c'est bien la faute de votre mère. Voilà ce que c'est que de vouloir n'agir qu'à sa tête et de refuser les sages conseils qu'on vous donne.

LUCIEN, avec fermeté.

Pardon, Monsieur, ma mère a épousé l'homme que son cœur avait choisi... Ma mère a bien fait.

PLUMET.

Alors, j'ai tort! je suis une vieille bête, un vieux radoteur?

LUCIEN.

Mais, mon parrain...

PLUMET.

Vous êtes un impertinent!

PAULINE.

Ah! monsieur Plumet!

PLUMET.

Pardon, Mademoiselle, mais c'est qu'en vérité ce garçon-là est d'une indépendance... d'un orgueil... C'est bien tout le portrait de sa mère!

LUCIEN, allant à lui.

Encore!

PAULINE, l'arrêtant.

Lucien! (Elle lui tend la main.)

LUCIEN, la lui baisant.

Merci! vous êtes bonne et je vous aime. (il sort par la gauche.)

SCÈNE VI.

PLUMET, PAULINE.

PLUMET.

Allons, sortez ! sortez, vous dis-je !

PAULINE, riant.

Mais il est parti !

PLUMET, étonné.

Ah ! (A lui-même en descendant.) « Ma mère a épousé l'homme que
« son cœur avait choisi... Ma mère a bien fait... » Il n'y a que
les gueux pour avoir de pareilles théories... Après tout, qu'il
aille au diable ! Il me semble que j'avais raison, n'est-ce pas ?

PAULINE.

Dame ! je crois que non.

PLUMET.

Comment ?

PAULINE.

Pardonnez-moi, Monsieur, je ne suis qu'une petite fille... je
me trompe peut-être.

PLUMET.

Certainement !

PAULINE.

Ce pauvre monsieur Lucien !... vous lui avez fait de la peine...

PLUMET.

Il me semble que je ne lui ai dit que des choses vraies.

PAULINE.

Toutes vérités ne sont pas bonnes à dire.

PLUMET, riant.

Oh ! oh ! mademoiselle Sancho Pança !

PAULINE.

M. Lucien s'en est allé en essuyant une larme !

PLUMET

Quand ça ?... tout à l'heure ?... Ah bah ! ça ne l'empêchera pas
de dîner,

PAULINE.

Je pleurerais bien aussi, moi, si on me disait du mal de ma pauvre mère !

PLUMET.

Je ne disais pas de mal de sa mère ; je lui rappelais seulement...

PAULINE.

Les torts que vous avez eus jadis.

PLUMET.

Comment?...

PAULINE.

Pardonnez-moi, Monsieur, je ne suis qu'une petite fille !...

PLUMET, à part.

Est-elle gentille ! — C'est vrai, j'ai peut-être été un peu dur...

PAULINE.

M. Lucien vous aime tant ! il dit que vous êtes si bon !

PLUMET.

Eh bien ! moi aussi, je l'aime, ce garçon, et, après tout, je suis fâché de lui avoir dit...

PAULINE.

Vous ne le ferez plus ?

PLUMET.

Hein?...

PAULINE.

Dites que vous ne le ferez plus.

PLUMET.

Ah ! c'est trop fort !

PAULINE.

Dites-le bien vite, ou je vais pleurer aussi.

PLUMET.

Eh bien ! non, là, je ne le ferai plus, petit démon ! (il rembrasse.)

PAULINE, à part.

Je le disais bien aussi, moi, qu'il est bon... quand il est tout seul... (voyant Martel et Robineau.) Les neveux ! ah ! il va redevenir méchant !

SCÈNE VII.

PLUMET, PAULINE, MARTEL, ROBINEAU, *entrant par la droite.*

MARTEL et ROBINEAU, *saluant.*

Mademoiselle...

PAULINE.

Messieurs... est-ce que ces dames sont arrivées?...

MARTEL.

Oui, Mademoiselle, elles sont au salon.

PAULINE.

Je vais les retrouver alors... (*A part.*) Oh! je le marierai. (*Elle sort par la droite.*)

SCÈNE VIII.

MARTEL, PLUMET, ROBINEAU.

MARTEL.

Ah! cher oncle, que je suis aise de vous voir! j'ai cru que les affaires ne me lâcheraient pas aujourd'hui!

ROBINEAU, *à part.*

On les connaît ses affaires.

MARTEL.

Quand j'avais tant de hâte d'être auprès de vous.

ROBINEAU.

Cher oncle, ma femme et moi nous vous attendions depuis deux heures.

MARTEL, *à part.*

En se disputant.

PLUMET.

J'avais une visite à faire à mon successeur. Ah! ma foi, il était temps que tout cela finit: je n'arrêtais pas de faire des courses; je suis sur les dents.

ROBINEAU, *empressé.*

En effet, vous semblez fatigué.

MARTEL.

Oui, je vous trouve un peu pâle...

PLUMET.

Mais non !

ROBINEAU.

Si fait ! si fait ! Du reste, Henriette l'avait remarqué hier soir.

MARTEL, vivement.

Et Laure hier matin !

ROBINEAU.

D'où souffrez-vous?..

MARTEL.

Vous avez la main fiévreuse...

PLUMET.

Ah ! le temps est un peu à l'orage.

MARTEL.

Oui, le temps, le temps, c'est-à-dire que vous êtes un bourreau de votre corps !

ROBINEAU.

Ménagez-vous, mon oncle.

MARTEL.

Si ce n'est pas pour vous, que ce soit au moins pour ceux qui vous aiment !

ROBINEAU.

Voyons, asseyez-vous dans ce fauteuil... là... êtes-vous bien ainsi?..

PLUMET.

Très-bien, mes chers enfants... très-bien !

MARTEL, qui répond aux signes que lui fait Robineau.

Tenez, mon cher oncle, puisque nous sommes sur ce chapitre-là, nous voulons vous gronder... (Tous trois sont assis.)

PLUMET.

A quel sujet?..

ROBINEAU.

Au sujet de vos imprudences.

PLUMET.

Mes imprudences?..

MARTEL.

Ou du moins, de celles que vous fait commettre votre cher cousin.

ROBINEAU.

Monsieur Philippe! vous vous laissez entraîner, et vous avez tort!

MARTEL.

Monsieur Philippe n'a jamais fait que boire, manger et dormir! — Il a une santé de fer! — C'est tout simple!

ROBINEAU.

Et si vous vouliez vivre de sa vie, il vous tuerait en six mois!

PLUMET.

Mais je vous assure que...

MARTEL, riant.

Allons, ne mentez pas, depuis quelque temps vous êtes toujours, grâce à Philippe, en dîners, en punchs, en parties de plaisir. Eh mon Dieu! du plaisir! qu'il en prenne tant qu'il voudra, mais seul. Ce n'est pas l'argent qui lui manque, grâce à vous!

PLUMET.

Oh! je vous assure que je lui en donne moins que vous ne le croyez.

MARTEL.

Cela ne nous regarde pas!

ROBINEAU.

C'est votre argent... vous avez le droit d'en faire ce que vous voulez...

MARTEL.

Mais votre santé, c'est autre chose!

PLUMET.

Chers amis!

ROBINEAU.

D'abord, si Philippe vous aimait réellement, s'il vous respectait... est-ce qu'il vous emmènerait à l'estaminet, au bal même! car il vous a entraîné dernièrement au Château des Fleurs, nous le savons!

PLUMET.

Le fait est que ce n'était réellement pas ma place.

MARTEL.

Le bal! l'estaminet!... c'est bon pour lui, il n'est bien que là!

ROBINEAU.

Il y va assez souvent!

PLUMET.

Je trouve même qu'il y va trop.

MARTEL.

Au reste, cela ne nous regarde pas!

PLUMET.

Mais ça me regarde, moi! car enfin, qu'est-ce qui paye? ce n'est pas lui!

ROBINEAU.

Nous ne le pensons pas.

PLUMET.

Comment! vous ne le pensez pas? Je le crois pardieu bien!... et c'est qu'il ne compte pas!... il vous a des allures de grand seigneur!... Ainsi, par exemple, il m'a emmené dîner chez Véry, et savez-vous combien nous avons dépensé à nous deux? 67 fr. 80 c.

MARTEL.

C'est beaucoup.

PLUMET, se montant.

C'est-à-dire que c'est épouvantable! Et puis après ça, il a fallu aller à la Montansier, en avant-scène, et il avait voulu garder la voiture que nous avions prise à trois heures, pour aller à Madrid. — Bref, la soirée m'est revenue à 429 fr. 75 c. Non, voyez-vous, ce n'est pas encore tant pour l'argent; mais ce qui me vexé, c'est qu'il semble que tout cela lui soit dû! ma parole d'honneur! c'est qu'il traite ma maison en ville conquise, et je crois qu'il me prend, moi, pour une vache à lait.

ROBINEAU.

Enfin qu'y faire?... il est chez vous...

MARTEL.

Depuis deux ans.

ROBINEAU.

Il faut bien qu'il y reste!

PLUMET.

Eh bien, pourquoi donc cela?... Est-ce que nous sommes mariés ensemble, par hasard?...

ROBINEAU.

Mon Dieu! nous sommes fâchés d'avoir mis la conversation sur ce terrain-là.

MARTEL.

Reparlons de votre chère santé.

PLUMET.

Ma santé ! ma santé !... Il s'en moque pas mal, lui ! Il me tuerait comme vous le disiez... Il croit peut-être qu'il hériterait !

ROBINEAU.

Ah ! cher oncle !

PLUMET.

Il se trompe joliment ! Dieu merci, il a eu sa part, plus que sa part même ; et comme je ne veux pas qu'il dévore celle des autres, je lui signifierai dès demain d'avoir à se retourner d'un autre côté !... Ah mais !... je n'ai pas besoin d'héberger des gens qui ne m'aiment pas !... c'est décidé, je le flanque à la porte ! Ils se lèvent.

MARTEL.

Nous ne vous y eussions point engagé, parce qu'enfin vous êtes le maître ; mais puisque vous avez pris cette résolution... Notre franchise ne vous a pas déplu, n'est-ce pas, mon oncle ?...

PLUMET.

Par exemple !

ROBINEAU.

Vous comprenez ? nous avons cru de notre devoir de vous dire carrément notre façon de penser.

PLUMET.

Et vous avez fait sagement !... Ah ! je vois bien que vous êtes mes vrais amis, vous !

MARTEL.

C'est bien naturel. — Ne suis-je pas votre plus proche parent ?... votre neveu ?

ROBINEAU, vivement.

Au même degré que ma femme ! Ah !... comme cette bonne Henriette vous aime ! il n'y a pas de jour où elle ne s'occupe de vous. Je vais vous faire une confidence, mais ne me trahissez pas... Depuis un mois, elle s'abîme les yeux pour vous broder des pantoufles.

PLUMET.

Chère petite !

MARTEL.

Et Laure , depuis six semaines , veille jusqu'à deux heures du matin pour vous confectionner un bonnet grec.

PLUMET.

Pauvres enfants ! ah ! je sais bien que je puis compter sur votre amitié , à tous quatre , je le sais... et la preuve , tenez ! c'est que j'ai songé ces jours-ci à vous faire un petit cadeau !

ROBINEAU.

Pourquoi cela ?...

MARTEL.

A quoi bon ?...

PLUMET.

Allons , laissez-moi tranquille , je le veux !

MARTEL.

Non ! non ! nous aurions l'air de vous aimer par intérêt !...

PLUMET.

Ah ! je vais me fâcher à la fin.

MARTEL.

Nous ne disons plus mot...

PLUMET, en confidence.

Sachez donc que , sur le produit de la vente du Renard bleu , j'ai mis de côté , pour chacun de vous , dix jolis petits billets de mille francs que je vous donnerai tantôt au dessert.

MARTEL.

Ah ! mon oncle !

ROBINEAU.

Mon cher oncle !

MARTEL.

C'est trop !

ROBINEAU.

Vrai , ça nous contrarie !

PLUMET, riant.

Je vous dis que je le veux , encore un coup !

ROBINEAU.

Voyons , ne grondez pas.

MARTEL.

Nous acceptons.

PLUMET.

C'est heureux !

ROBINEAU , très-ému.

C'est égal , vous comprenez...

PLUMET.

Quoi ?

MARTEL , essuyant une larme.

Devant une pareille générosité !

ROBINEAU , se jetant dans ses bras.

Ah ! mon oncle !

MARTEL , de même.

Mon cher oncle !

PLUMET , très-ému aussi.

Allons , c'est décidé... n'en parlons plus !

ROBINEAU , regardant Martel

Je .. je vous laisse , mon oncle , je cours annoncer cette bonne nouvelle à ma femme... Je veux que nous soyons deux à vous bénir.

PLUMET.

Va , mon ami , va.

ROBINEAU.

Est-ce que tu restes , Martel?...

MARTEL , vivement.

Non , non... (A part.) Cinq heures ! Elle doit m'attendre. (Haut) Mon cher oncle , j'ai une petite affaire à terminer avant le dîner ; je vous demande la permission de vous quitter pour une demi-heure.

PLUMET.

Ne te gêne pas , mon garçon , ne te gêne pas !

MARTEL.

Ah ! mon cher oncle !

ROBINEAU.

Laissez-nous vous remercier encore.

PLUMET.

Mes chers neveux ! mes chers enfants ! (il les presse sur son cœur.)
Allez ! allez !

MARTEL, ROBINEAU.

A bientôt... à bientôt!... (ils sortent, Robineau par la droite, Martel par la gauche.)

SCÈNE IX.

PLUMET, seul.

Comme ils m'aiment, et comme j'ai bien fait de ne pas me marier!... Quelle charmante famille!... quelle union!... quel accord!... (il s'assied à gauche.)

SCÈNE X.

MARTEL, PLUMET. (Martel descend avec précaution.)

PLUMET.

Tiens, c'est toi, mon garçon ; je te croyais parti ?

MARTEL, le regardant avec attendrissement.

Ah ! mon pauvre oncle !... vous serez donc toujours le même...

PLUMET.

Qu'est-ce que tu veux dire encore, puisque je le veux...

MARTEL.

Vous obéirez donc toujours, sans réflexion, aux conseils de votre excellent cœur !

PLUMET.

Puisque c'est convenu ainsi...

MARTEL.

Eh bien... (Après avoir regardé s'ils étaient bien seuls.) Eh bien, entre nous, vous avez eu tort de promettre une aussi forte somme à Robineau.

PLUMET.

Hein ?

MARTEL.

Vous savez bien qu'avec sa rage d'inventions, il ne fait que des bêtises ! C'est dix mille francs de flambés!...

PLUMET.

Diable ! diable !

MARTEL.

Enfin! puisque le mal est fait...

PLUMET.

Le mal est fait! le mal est fait! pas encore...

MARTEL.

Enfin, ces dix mille francs, vous les lui avez promis?

PLUMET.

Oui... mais je ne les lui ai pas donnés...

MARTEL.

Du reste, moi je vous dis cela, vous n'en ferez toujours que ce que vous voudrez.

PLUMET.

Mais, c'est que je ne me soucie pas du tout de jeter dix mille francs par la fenêtre, moi!

MARTEL.

Voyez... réfléchissez... Je vous ai parlé selon ma conscience... Je n'en aurai pas un sou de plus, n'est-ce pas?

PLUMET.

Certainement!

MARTEL.

Enfin, nous recauserons de tout cela; je me sauve, car je ne veux pas que Robineau sache que je vous ai parlé... A tout à l'heure, mon oncle!

PLUMET.

A tout à l'heure! (Martel sort. Se levant, à lui-même.) Ma foi, Martel a peut-être raison. Le fait est que ce Robineau est une espèce de cerveau brûlé qui ne réussit à rien du tout; et moi qui, comme un imbécile, vais lui promettre... Ah! je le regrette bien, et s'il est encore là, je vais lui dire tout de suite!...

SCÈNE XI.

PLUMET, ROBINEAU, puis PHILIPPE.

ROBINEAU, entrant.

Ah! mon bon oncle! que je suis donc content d'être un instant seul avec vous...

PLUMET.

Moi aussi, mon ami, car je...

ROBINEAU.

Permettez-moi de vous exprimer sans témoins toute ma reconnaissance...

PLUMET.

Ne me remercie pas trop vite, attendu que...

ROBINEAU.

De vous dire combien je me trouverais ingrat si je ne faisais pas un bon usage de vos dons... Oh! mais soyez sans crainte! votre argent sera bien employé... par moi, du moins!

PLUMET.

Comment! par toi, du moins? Qu'est-ce que tu veux donc dire?

ROBINEAU.

Rien, mon oncle...

PLUMET.

Si fait! Tu as l'air d'avoir une arrière-pensée à l'égard de Martel...

ROBINEAU.

Oh! je n'ai personnellement rien à reprocher à Édouard. C'est un charmant garçon que j'aime beaucoup...

PLUMET.

Eh bien, alors?

ROBINEAU.

Je déplore seulement, dans son propre intérêt, le ridicule excès de son amour-propre?

PLUMET.

Oui, je sais bien, mais ce n'est pas une raison pour qu'il fasse mauvais usage de l'argent que je lui donne.

ROBINEAU.

Mais, si fait! et vous allez facilement le comprendre... Martel n'est pas beau, n'est-ce pas?

PLUMET.

Mais...

ROBINEAU.

Oh! voyons, entre nous...

PLUMET.

Dame! il n'est pas joli! joli!

ROBINEAU.

Et cependant il ne rêve que bonnes fortunes... il lui en faut... et, malheureusement, il en a à tout prix...

PLUMET.

Comment! tu crois?...

ROBINEAU.

Qu'il finance!... parbleu! mais, mon cher oncle, c'est connu de tout le monde, excepté de vous et de cette petite niaise de Laure! à qui il fait voir des étoiles en plein midi!... Martel mange tout avec les femmes... des danseuses!... des écuyères!

PLUMET.

Pas possible!

ROBINEAU

Tenez, Galouzou, l'avocat, le tuteur de Laure.

PLUMET.

Oui, Galouzou de Bordeaux.

ROBINEAU.

Vous savez, il n'est pas commode.

PLUMET.

Ah! il n'est pas...

ROBINEAU.

Eh bien, il a fait déjà maintes et maintes scènes à ce sujet à votre neveu... On vous a caché cela avec soin, et moi-même je ne vous en aurais jamais parlé, si je ne voyais pas qu'avec les meilleures intentions du monde, vous poussez encore Édouard au désordre...

PLUMET.

Comment? comment?

ROBINEAU.

Sans doute... et ces dix mille francs que vous venez de lui promettre tout à l'heure, eh bien, ils ne resteront pas longtemps dans sa poche, allez... En huit jours, Édouard se les fera croquer par les trente-deux premières dents blanches qu'il rencontrera sur sa route!

PLUMET, à part.

Et ce drôle-là qui voulait jeter des doutes dans mon esprit à propos de... (il désigne Robineau.)

ROBINEAU.

Ce que je vous en dis, ce n'est pas par intérêt; moi, au bout du compte, qu'est-ce que j'y gagne? Je veux tout simplement que vous vous mettiez en garde contre votre bon cœur, car Martel est homme à manger dix héritages en une année.

PLUMET.

Mais c'est donc un gouffre que cet animal-là?

ROBINEAU.

Mon Dieu! c'est un coureur, quoi! Qu'est-ce que vous voulez? Quand on ne fait rien, le diable vous tente!

PLUMET.

Oh mais! oh mais! je mettrai bon ordre à tout cela! Il ne faut pas que mon neveu Martel s' imagine qu'il se moquera de moi. Et d'abord, il n'aura pas ses dix mille francs!

ROBINEAU.

Vous ne pouvez pas faire cela... Vous les lui avez promis... Mais, une autre fois, consultez-moi donc avant de vous laisser aller à votre générosité.

PLUMET.

Cela est vrai... car enfin, tu es un homme sérieux, toi...

ROBINEAU.

Moi, je vis dans mon intérieur, simplement; j'ai quelques idées, je fais fructifier mes petites économies. (Philippe entre sans être vu.) Et, entre nous, au lieu de donner dix mille francs à Martel, vous auriez bien mieux fait de me donner vingt mille francs à moi... ou même seulement quinze mille...

PHILIPPE, à part.

Tiens! tiens! tiens!

PLUMET.

Tu as donc besoin d'argent?

ROBINEAU.

Oui... pour une grande affaire...

PLUMET.

Eh bien, sois tranquille, mon garçon, je ne t'abandonnerai pas. Tu auras tes quinze mille francs.

ROBINEAU.

Ah! mon oncle!

PHILIPPE, à part.

Peste!...

PLUMET.

Je vois que tu as envie de bien faire, et je veux t'aider.

ROBINEAU.

Ah! cher oncle!... Mais pas un mot à Édouard, n'est-ce pas?

PLUMET.

Sois tranquille!

ROBINEAU.

Ni à Philippe?

PLUMET.

Oh! Philippe, son affaire est dans le sac... Toi et Martel, vous m'avez éclairé sur son compte, et c'est convenu, il partira dès demain!

PHILIPPE, à part.

C'est bien! (Il sort et fait du bruit au dehors.)

ROBINEAU.

Le voilà!

PLUMET.

Bon! je vais lui dire son fait...

PHILIPPE, à part.

Ah! mes Tartufes, vous voulez jouer à *je te démolis* avec papa! Eh bien, nous allons voir! (Haut.) Mon cher Robineau, votre femme vous demandait tout à l'heure au salon...

ROBINEAU.

J'y vais. (Bas.) Ne vous laissez pas attendrir. C'est que vous êtes si faible!

PLUMET.

Ah! je suis faible! Eh bien! nous allons voir... (Robineau sort.)

SCÈNE XII.

PHILIPPE, PLUMET.

PLUMET, regardant Philippe.

Il faut que dans vingt-quatre heures il ait quitté cette maison... Ah! je suis faible!

PHILIPPE, brutalement pendant tout ce qui suit.

Cousin, j'ai à vous parler!

PLUMET.

Ça se trouve bien, car moi aussi j'ai à te parler?

PHILIPPE, à part.

Connu! mais je parlerai le premier!

PLUMET.

Je te dirai, mon garçon...

PHILIPPE.

Et moi je vous dirai que je m'en vas!

PLUMET, étonné.

Tu t'en vas?... comment?

PHILIPPE.

Par la porte. Demain matin, je prendrai mes cliques et mes claques et je vous dirai adieu... Voilà!

PLUMET.

Vraiment?

PHILIPPE.

Oui... C'est un projet que j'ai depuis longtemps et que je veux mettre à exécution tout de suite.

PLUMET, à part.

Eh bien, j'aime mieux ça!

PHILIPPE.

On dirait que vous n'en êtes pas fâché!

PLUMET.

Moi? par exemple!

PHILIPPE.

En tous cas si ça ne vous fait pas plaisir à vous, ça fera plaisir à d'autres....

PLUMET.

A qui donc?

PHILIPPE.

Suffit! je m'entends!... Au reste, soyez tranquille! Je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour moi; je ne vous en veux pas, à vous...

PLUMET.

C'est heureux!

PHILIPPE, riant.

Non, sacrebleu ! je ne vous en veux pas ! (Le secouant rudement.)
et je vous aime ! vous êtes un brave cœur, vous ; mais quant à
vos deux gredins de.... enfin, suffit ! je m'entends !

PLUMET.

Mais je ne t'entends pas, moi !

PHILIPPE.

Ça ne fait rien ! Au bout du compte, ça ne me regarde pas...
c'est votre affaire. Seulement, retenez bien ce que je vais vous
dire : un jour viendra où vous reconnaîtrez qu'il y avait du bon
sous cette rude enveloppe ! (Il se frappe violemment la poitrine.)

PLUMET.

Ne te tape donc pas comme cela ! Tu vas te casser quelque
chose !

PHILIPPE.

Vous me regretterez alors ! mais il ne sera plus temps !...
voilà !... Embrassez-moi, cousin !

PLUMET, se débattant.

Tu m'étouffes, mon garçon !

PHILIPPE.

Ah ! dame ! Je n'entends rien aux manières, moi !... Je suis
tout rond, mais j'ai ma délicatesse comme un autre. J'ai quelques
petits défauts, c'est vrai !

PLUMET, à part.

Ah oui !

PHILIPPE, riant.

Oui, j'en ai !... Je suis un paresseux, un fainéant... ça se peut
bien. J'aime le jeu, le bon vin et les jolies filles, c'est encore
possible... mais ça ne m'empêche pas d'avoir un cœur, enten-
dez-vous ?

PLUMET.

Mais... tu me cries dans les oreilles ! Je n'ai jamais douté de
ton cœur...

PHILIPPE.

Vous, c'est possible, mais... enfin, suffit ! Je m'entends ! N'en
parlons plus !

PLUMET.

Eh bien non ! N'en parlons plus ! (A part.) Il s'en va, c'est tout
ce qu'il me faut !

PHILIPPE.

Vous me demandez où j'irai?

PLUMET.

Moi?

PHILIPPE.

Ce que je compte faire?

PLUMET.

Non ! je ne...

PHILIPPE.

Ça, ça me regarde, et pourvu que je ne demande rien à personne...

PLUMET.

Tu as ton idée, mon garçon, et tu ne veux pas la dire. Eh bien ! je comprends ça !

PHILIPPE, avec sentiment.

J'irai en Algérie ! J'arroserai de mes sueurs une terre étrangère !

PLUMET.

D'abord, l'Afrique est une terre française.

PHILIPPE, continuant.

Je demanderai à un sol ingrat...

PLUMET.

Permetts, mon ami, je te ferai observer que le sol africain est, au contraire, très-fertile.

PHILIPPE, avec ironie.

Comment donc ? mais les alouettes y poussent toutes rôties !

PLUMET.

Je ne dis pas cela ! bien qu'avec un pareil soleil...

PHILIPPE, même jeu.

Il est certain que je serai là-bas comme le poisson dans l'eau...

PLUMET.

Permetts... je...

PHILIPPE.

L'Afrique ! mais c'est un paradis, un Eldorado... c'est la terre promise.

PLUMET.

Je n'ai pas prétendu dire que...

PHILIPPE.

Là, mes jours seront filés d'or et de soie...

PLUMET.

Non, sans doute, mais...

PHILIPPE.

Si vous pensez que cela soit gai d'aller mourir, triste exilé, sur la terre étrangère... quand on n'a jamais quitté la France, notre belle France!... ma patrie!...

PLUMET.

Ah! tu m'ennuies à la fin! Après tout, est-ce moi qui te conseille d'aller là-bas?

PHILIPPE.

Non, sans doute, mais si, par un sentiment exagéré de délicatesse, je consens à me sacrifier, à m'immoler... il ne faudrait pas croire, non plus, que ce soit pour mon plaisir...

PLUMET.

Mais, sabre de bois...

PHILIPPE.

Au surplus, si cela vous tente, c'est bien simple... vous n'avez qu'à venir avec moi.

PLUMET.

Tiens! va-t'en au diable!

PHILIPPE

Vous voulez absolument savoir pour quel motif, je me décide à m'exiler?

PLUMET.

Eh non!

PHILIPPE.

Eh bien, je vais vous le dire avec ma rude franchise... J'aurais voulu vous épargner cette douleur.

PLUMET.

Il en est temps encore!

PHILIPPE.

Mais, après tout, je vous aime et il est de mon devoir de tout vous dire. Je m'en vais de cette maison, parce que je ne veux pas, parce que je ne puis pas être plus longtemps témoin de la honteuse comédie qui s'y joue...

PLUMET.

Qu'est-ce que tu me chantes là ?

PHILIPPE.

Ah ! je ne suis pas un flagorneur, moi ; un hypocrite, moi ; je ne sais pas mâcher la vérité, moi !... Vos deux neveux sont deux canailles !

PLUMET.

Monsieur Philippe !

PHILIPPE.

Mais vous ne voyez donc rien ? Vous êtes donc myope ? Vous êtes donc aveugle ?

PLUMET.

Sabre de bois !

PHILIPPE.

Vous ne comprenez donc pas, que ce qu'ils caressent, que ce qu'ils choient, ce n'est ni le parent, ni l'homme, mais bien les écus, mais uniquement l'héritage ?

PLUMET.

Monsieur Philippe !

PHILIPPE.

Mais vous n'avez donc pas de nez, que vous ne devinez pas qu'ils sont furieux quand vous écornez le gâteau doré dans lequel ils sont si pressés de mordre à belles dents !...

PLUMET, qui, à partir de ce moment se laisse peu à peu convaincre.

Philippe !... Philippe !...

PHILIPPE.

Vous ne me croyez pas ? Eh bien, essayez donc de jeter un peu l'argent par les fenêtres, de devenir un prodigue, un mange-tout...

PLUMET.

Un mange-tout, moi ?

PHILIPPE.

Amusez-vous donc un peu à passer toutes les nuits à boire du champagne et à vous caver de vingt-cinq louis à la bouillotte...

PLUMET.

Mais je ne veux pas !

PHILIPPE.

Si, si, mettez-vous à faire courir et à entretenir des danseuses comme votre neveu Martel !

PLUMET.

Que je fasse courir des danseuses... à mon âge ?

PHILIPPE.

C'est à votre âge ou jamais. — Suivez un peu mes conseils, et vous verrez la mine qu'ils feront !

PLUMET.

Tu crois?...

PHILIPPE.

Tenez ! quelque chose de mieux ! Placez tout votre bien en viager, vous doublerez votre revenu, nous le mangerons et alors vous connaîtrez vos vrais amis !

PLUMET.

Il serait possible ! Martel, Robineau ! Ah ! Philippe, tu m'as fait douter d'eux, tu m'as fait bien du mal !

PHILIPPE.

Je vous devais bien ça avant de partir !

PLUMET, vivement.

Ah ! les gredins ! Ce Robineau surtout, et je lui ai promis cinq mille francs de plus encore ! (A Philippe.) Mais je ne veux pas que tu t'en ailles, toi !

PHILIPPE.

Si, si, cousin, il le faut... pour votre repos même !

PLUMET.

Comment, pour mon repos ?

PHILIPPE.

Oui.. oui... je sais bien que vous auriez des désagréments avec vos neveux à cause de ce que vous faites pour moi.

PLUMET.

Des désagréments, dis-tu ? Des désagréments ? Crois-tu donc, par hasard, que s'il me plaît de garder près de moi un ami, un parent, il me faille pour cela obtenir la permission de quelqu'un ?

PHILIPPE.

Non...

PLUMET.

Eh bien, alors ?

PHILIPPE.

Dame!... après tout ! nous sommes cousins.

PLUMET.

Germaines...

PHILIPPE.

Nous portons le même nom... nous sommes les deux seuls Plumet restant sur la surface du globe, et du fond de leurs tombeaux, je suis sûr que tous les vieux Plumet nous contemplent.

PLUMET.

C'est vrai, c'est vrai, il n'y a plus d'autre Plumet que toi et moi... Et on voudrait nous désunir!...

PHILIPPE.

Tout cela pour une misérable question d'intérêt.

PLUMET.

Mais on verra... Ah! mes beaux neveux, vous ne m'aimez que pour mon argent! Eh bien, d'abord, ils n'auront rien de ce que je leur ai promis! Quant à toi, comme je vois bien réellement que tu m'aimes, tu ne me quitteras pas!

PHILIPPE.

Mais, cousin...

PLUMET.

Je l'exige!

PHILIPPE.

Oui, vous voulez cela dans ce moment, et puis dans cinq minutes... Je vous connais bien, vous êtes si faible!

PLUMET, bondissant.

Je suis faible! je suis faible! Ah ça, on me cornera donc toujours cela aux oreilles! Je ne suis pas un imbécile, entends-tu? j'ai de la tête, moi! oui, j'en ai!

PHILIPPE.

Eh bien, pour le prouver, il ne faut plus écouter vos neveux!

PLUMET.

Je te le jure! je t'en fais un serment solennel! Je n'ai qu'un ami c'est toi! tu ne me quitteras jamais!... Eux... ils n'auront rien! Tiens! prends cela! (il donne à Philippe quelques billets de banque.)

PHILIPPE.

Ah! cousin! cousin! Non, j'en ai encore.

PLUMET.

Prends, te dis-je.

PHILIPPE.

Quatre mille francs! Vous ne craignez pas ..

PLUMET, sans l'écouter.

Je ne crains rien!... Les voilà... cache ça. Ah! je suis faible! Sabre de bois! je leur ferai voir à tous, une bonne fois, que j'ai la tête forte!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, ROBINEAU, HENRIETTE, LAURE,
MARTEL.

PLUMET, les voyant, bas à Philippe.

Va serrer cela dans ta chambre. (il désigne les billets.)

PHILIPPE, à part, en sortant.

Rasés les neveux! (il sort.)

MARTEL.

Me voici revenu, mon oncle!

PLUMET, froidement.

C'est bien!

LAURE, vivement à Martel.

Comment, Édouard, tu étais donc sorti?

MARTEL.

Oui... une affaire importante.

ROBINEAU inquiet, à sa femme et à Martel.

Notre oncle paraît bien froid...

MARTEL, à Plumet.

Eh bien! Et Philippe?

PLUMET.

Philippe reste ici, Monsieur!

ROBINEAU, à part.

Diable!

MARTEL, de même.

Changement de front!

ROBINEAU, à sa femme.

Nous sommes coulés pour le quart d'heure!

HENRIETTE, bas.

Laissez-moi faire.

MARTEL, à Laure.

Occupe-toi donc de notre oncle!

LAURE, vivement.

Ah! cher oncle, mon mari m'a appris tout à l'heure ce que vous faisiez de nouveau pour nous...

PLUMET, froidement.

Il n'est pas encore temps de me remercier!

HENRIETTE, vivement.

Oh! nous remercierons notre oncle plus tard; en ce moment il ne s'agit pas de cela! Robineau m'a dit que vous étiez souffrant?...

MARTEL.

Effectivement, notre bon oncle est malade...

PLUMET, toujours froid.

Je me porte parfaitement bien, et je vous remercie de votre sollicitude...

HENRIETTE.

Oh! nous vous connaissons mieux que vous ne vous connaissez vous-même... Vous êtes souffrant!

PLUMET.

Nullement, je vous l'affirme!

HENRIETTE.

Ne niez pas... cela se voit...

ROBINEAU.

Sans doute. Quand on pense à la vie que vous fait mener Philippe!

HENRIETTE.

Ce n'est pas cela... Mon ami, tu n'aimes pas Philippe et tu as tort...

PLUMET.

Ça, c'est vrai!

HENRIETTE.

Philippe est un excellent cœur, très-dévoué à son cousin.

MARTEL.

Permettez...

HENRIETTE.

Et je serais désolée qu'il vous quittât un jour, car la société de Philippe est une distraction... qui vous est nécessaire...

PLUMET, enchanté.

Eh bien, tu as raison, toi; tu n'es pas comme ces messieurs,

qui me conseillaient de le flanquer à la porte, mais je sais pourquoi maintenant...

HENRIETTE.

Oh ! mon Dieu ! c'est bien facile à comprendre : Martel et Robineau vous aiment tant qu'ils voudraient voir toute votre affection concentrée sur eux...

MARTEL.

C'est vrai...

LAURE.

Henriette a raison...

HENRIETTE.

Et involontairement, en voyant Philippe si avant dans vos bonnes grâces, ils obéissaient à un sentiment de jalousie...

ROBINEAU.

Bien pardonnable...

HENRIETTE.

Mais ils ont tort en accusant Philippe du dérangement de votre santé. Ce dérangement n'a pas d'autre cause que la fatigue du travail. Vous êtes resté vingt ans dans votre maison de fourrures, et ce n'est pas sain, l'air d'un magasin ; cela vous a miné la santé. Il faut vous soigner, mon oncle...

ROBINEAU, à Plumet.

Comme elle vous aime !...

PLUMET.

Ça, c'est vrai !

HENRIETTE.

Voulez-vous que je vous donne un bon conseil?...

PLUMET.

Oui, mon enfant...

HENRIETTE.

Eh bien, écoutez... Vous deviez donner ce soir dix mille francs à chacun de nos maris...

PLUMET.

Mais... je...

HENRIETTE, vivement.

Ne donnez rien et gardez cet argent...

PLUMET, surpris.

Hein?

HENRIETTE.

Gardez cet argent, et consacrez-le à faire un voyage en Italie...

TOUS.

Ah! oui...

PLUMET.

Quoi?

LAURE.

Vous passerez le reste de l'année à Florence...

MARTEL, qui a compris.

Vous rétablirez votre santé...

ROBINEAU, de même.

Et vous réaliserez ainsi notre vœu le plus cher, qui est de vous voir vivre le plus longtemps possible.

PLUMET.

Mais vous me disiez tous deux, tout à l'heure, que cet argent vous était nécessaire...

ROBINEAU.

Qu'importe! nous saurons bien nous en passer...

MARTEL.

Ne vous occupez pas de nous...

ROBINEAU.

Mais de vous seul...

PLUMET, attendri.

Ah! mes chers amis, mes chers parents... (A part.) Et cet animal de Philippe qui me disait...

HENRIETTE.

Et comme nous ne pourrions vous accompagner, et que nous ne voudrions pas que vous fussiez seul, vous emmènerez Philippe...

PLUMET.

Ah! non, par exemple!

ROBINEAU, à part.

Bravo!

HENRIETTE.

Mais si vous étiez malade, il vous soignerait...

PLUMET.

Ta, ta, ta, je sais maintenant le degré de confiance que je dois avoir en lui... (Pauline entre.) J'irai en Italie... j'irai peut-être en Italie, mais tout seul.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, PAULINE.

PAULINE, étonnée.

Vous allez en Italie, monsieur Plumet?

PLUMET.

Oui, Mademoiselle; j'ai besoin d'air pur pour rétablir ma santé...

PAULINE.

Oh! mais alors, vous n'avez pas besoin d'aller si loin que cela!

PLUMET.

Comment?

PAULINE.

Si vous saviez comme l'air est sain en Bourgogne... On y vit cent ans dans ce pays-là. — Et ce serait bien plus agréable pour vos neveux et vos nièces qui vous aiment tant et qui, grâce au chemin de fer, pourraient aller vous voir souvent et... (Appuyant finement.) en quelques heures se trouver auprès de vous, si vous étiez indisposé!...

PLUMET, réfléchissant.

Vous croyez que la campagne...?

ROBINEAU, bas aux autres.

Elle a raison!

MARTEL.

Si notre oncle allait à la campagne, ça l'éloignerait tout naturellement de Philippe, qui ne consentira jamais à s'enterrer dans un village.

ROBINEAU.

Notre oncle ne verrait plus Lucien.

HENRIETTE.

Nous irions le voir tant que nous voudrions.

MARTEL.

Sans compter qu'à la campagne il ferait des économies. Il faut qu'il aille à la campagne.

TOUS.

Il le faut!

PAULINE.

Tenez, voici le commandant Dutocq; demandez-lui ce qu'il en pense.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, DUTOCCQ.

DUTOCCQ.

Bonjour, Messieurs, (Saluant.) Mesdames. (A Plumet.) Comment va papa Plumet?

PLUMET.

Mais pas très-bien, à ce qu'il paraît!

DUTOCCQ.

Comment! à ce qu'il paraît?

PLUMET.

Oui, mes neveux pensent que je suis un peu malade, et en effet, je me sens fatigué...

DUTOCCQ.

Eh bien, alors qu'est-ce que vous allez faire?

PLUMET.

On me conseille d'aller à la campagne.

DUTOCCQ.

Et l'on a raison : l'air des champs, il n'y a rien de tel au monde.

PAULINE.

A Meursault surtout, l'air est si bon!

MARTEL, à Dutocq.

Mais, est-ce qu'elle est bien jolie la campagne chez vous?

DUTOCCQ.

Admirable!... Des bois pleins de gibier.

ROBINEAU, à Plumet.

Ah! dites donc, mon oncle, la chasse! voilà qui vous ferait du bien!

MARTEL.

Avec ça, vous qui êtes si adroit.

PLUMET.

Je ne dis pas non.

HENRIETTE, à Dutocq.

Et y a-t-il par là des maisons convenables avec de beaux jardins?

DUTOCQ.

L'ami Protat veut précisément en vendre une qui ferait parfaitement l'affaire du papa Plumet.

PAULINE.

Il y a un jardin immense... et d'un produit...

ROBINEAU.

Ah! ça, c'est bien agréable!

LAURE, que son mari pousse.

C'est si bon tout ce qu'on récolte soi-même!

PLUMET.

Ça, c'est vrai! C'est une bêtise peut-être, mais il suffit qu'on ne l'ait pas acheté pour que ça semble meilleur.

ROBINEAU.

Dites donc, mon oncle! vous souvenez-vous des radis que vous aviez semés dans les quatre pieds de terre, au fond de la cour?

PLUMET.

Hein! étaient-ils beaux?

DUTOCQ.

Eh bien, vous auriez de quoi en semer, là-bas, des radis.

PLUMET.

Et les environs sont beaux?

PAULINE.

Admirables! Une vue!...

PLUMET.

Oh! la vue, c'est ce à quoi je tiens le plus. C'est si beau de voir le soleil descendre à l'horizon!

HENRIETTE.

Oh mais, mon oncle, il ne faudra pas rester trop tard dans les champs...

LAURE.

L'air du soir est mauvais.

PLUMET.

Parbleu! je n'y passerai pas la nuit!

ROBINEAU.

Cette folle d'Henriette! elle est toujours inquiète quand il s'agit de vous!

HENRIETTE.

Moque-toi de moi tant que tu voudras, mais je ne veux pas que mon oncle s'enrhume!

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, PHILIPPE.

PHILIPPE, entrant.

Qu'est-ce qui s'enrhume?

DUTOCCQ.

Ah! bonjour.

PHILIPPE.

Bonjour, commandant... (A Henriette.) Vous avez peur que votre mari ne s'enrhume?

HENRIETTE.

Non, Monsieur, il s'agissait de mon oncle.

PHILIPPE.

Du cousin? Eh bien, est-ce qu'il a les pieds dans l'eau? (A Plumet.) Hein?

PLUMET, lui faisant de gros yeux.

Non, Monsieur!

PHILIPPE, à part.

Allons, bon! le voilà retourné!... C'est un travail à recommencer. Et dire que c'est comme ça toute la vie!

DUTOCCQ.

Nous conseillons à monsieur Plumet d'aller habiter la campagne!

PHILIPPE.

Quelle campagne? Belleville ou Saint-Cloud?

MARTEL.

La vraie campagne, à soixante ou quatre-vingts lieues de Paris.

PHILIPPE.

Bigre!

PAULINE.

A Meursault, près de celle de mon père.

PHILIPPE.

Meursault! Attendez donc! mais c'est en pleine Bourgogne cela! Ça donne la main à Beaune, à Nuits, à Pomars, à Volnay! Pays du bon vin! Bonne idée, cousin, bonne idée!

PAULINE.

N'est-ce pas?

PHILIPPE.

Ce seront les vendanges qui seront agréables là-bas!

ROBINEAU.

Oui... les vendanges, mais le reste de l'année...

PHILIPPE.

Ah bah! il y a des cafés.

MARTEL, vivement.

Non!

ROBINEAU, de même.

Pas un seul!

PHILIPPE, à part.

Ça m'est égal, j'en ouvrirai un!

PLUMET, à Dutocq.

Et, il y a du monde à voir, n'est-ce pas?

DUTOCQ.

D'abord, il y a moi, ensuite il y a Sarrazin...

PAULINE.

Oh! vous pourrez faire votre whist là-bas comme ici.

HENRIETTE.

A la bonne heure; parce que quand il pleut, les journées sont longues...

ROBINEAU.

Oh mon Dieu! la pluie à la campagne, quand on est bien couvert, ça ne manque pas de charme...

DUTOCQ.

Et puis, quand on a bien pataugé, c'est si bon de trouver en rentrant un bon feu dans la grande cheminée!

ROBINEAU.

Avec un bon diner sur la table!

PLUMET, qui se monte de plus en plus.

Ah! ça, c'est vrai! je l'ai éprouvé une fois en ma vie, en voyage, au Petit-Montrouge. J'avais été surpris par l'orage. On m'a donné l'hospitalité chez un nourrisseur... J'ai soupé avec des carriers, au milieu des poules, des canards... C'était charmant, ça me portait à l'âme... Ça fait rêver...

HENRIETTE.

Oh! la nature!

PLUMET, avec enthousiasme.

La belle nature! le spectacle de la nature!

PAULINE.

Mais, tout est jouissance à la campagne.

ROBINEAU.

Les coquelicots dans les champs!

PHILIPPE.

Les chopes de bière dans un bosquet!

MARTEL.

Est-ce que la ville vaut la campagne!

DUTOCCQ.

Non, ça ne la vaut pas!

PLUMET.

Non!

DUTOCCQ, criant.

Non! non!

PLUMET, criant plus fort.

Non! non! non! non! C'est décidé! j'habiterai la campagne et je veux partir sans plus tarder!...

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, LUCIEN.

PAULINE, bas à Lucien.

Victoire! M. Plumet achète la maison de papa!

PLUMET, à Pauline.

Aujourd'hui même je veux tout arranger avec M. Protat. (A Lucien.) Et je prétends que maître Dubarle m'accompagne pour tout terminer là-bas!

PAULINE, à Lucien.

Vous entendez?

LUCIEN.

Quel bonheur!

PHILIPPE, à Plumet.

Je vous amènerai des amis; nous ferons là-bas une vie de polichinelle.

PLUMET.

Jamais je n'ai été aussi content qu'aujourd'hui!

LUCIEN.

Mon parrain, maître Dubarle m'a chargé de vous dire qu'il ne fallait pas l'attendre pour le dîner... Il a une affaire importante à terminer avec M. Protat, ils arriveront pour le dessert.

PLUMET.

Très-bien! Alors à table... Vous pouvez écrire là-bas, nous partirons après-demain ensemble.

PAULINE, à Lucien, tandis que les autres entrent dans la salle.

J'ai changé les étiquettes de place; nous sommes à côté l'un de l'autre.

LUCIEN.

Merci! merci!

PHILIPPE, à table.

A la santé de notre cher parent!

TOUS.

A la santé de M. Plumet!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

A la campagne. Un salon ouvrant sur un jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

PLUMET, DUBARLE, GALOUZOU.

Ils sont tous trois dans le jardin et semblent examiner l'extérieur de la maison. Dubarle paraît fort indifférent à ce qui se passe. Il lorgne les fleurs, les arbres, puis il entre dans le salon et regarde attentivement les tableaux.

GALOUZOU, dehors et désignant à Plumet le haut de la maison.

Vous voyez? le ravalement a été fait l'année dernière... (Brusquement.) Eh bien, voyons! regardez-vous?...

PLUMET.

Oui, oui.

GALOUZOU.

On a fait passer des colonnes en fonte de fer pour empêcher le tassement. Les assises sont en pierre de taille... le cintre des fenêtres en briques... et les plafonds en fer... Les jours qui sont sur la droite éclairent la cuisine et l'office. Eh bien, vous ne dites rien... est-ce que vous ne comprenez pas?... Si vous ne comprenez pas, il est inutile que nous vous expliquions...

PLUMET.

Si fait, si fait... (Entrant et à part.) C'est un volcan que ce Galouzou! (A Galouzou.) Ceci est le salon, n'est-ce pas?...

GALOUZOU.

Oui; maintenant vous avez visité tout le rez-de-chaussée. Comment le trouvez-vous?...

PLUMET.

Mais... pas mal, pas mal!... C'est assez bien distribué...

GALOUZOU.

Assez bien!... dites donc admirablement!

PLUMET.

Oui, je conviens que pour l'intérieur...

GALOUZOU.

L'extérieur vous déplairait-il?... quoi?... qu'est-ce qui vous déplaît?...

PLUMET.

Mon Dieu! je ne peux pas vous dire...

GALOUZOU.

Eh bien, alors, taisez-vous.

PLUMET, bas à Dubarle.

Ce diable de maître Galouzou est d'une brusquerie...

DUBARLE.

C'est sa manière... il plaide comme cela.

GALOUZOU.

Enfin, qu'est-ce que vous trouvez?...

PLUMET.

Je trouve que la façade est un peu... n'est pas tout à fait... enfin, ça n'est pas flatteur à l'œil...

GALOUZOU.

C'est le style qui ne vous convient pas... Voudriez-vous des chapiteaux?... des colonnes corinthiennes?... Voudriez-vous une architecture byzantine?... gothique?... renaissance?... quoi?... Quel ordre vous faudrait-il?... dorique, toscan, composite?...

PLUMET.

Permettez...

GALOUZOU.

Si vous voulez un monument... achetez le Panthéon.

PLUMET.

Mais...

GALOUZOU.

Est-ce une maison de campagne ou un temple que vous voulez acquérir?... C'est une maison de campagne, n'est-ce pas?...

PLUMET.

Certes...

GALOUZOU.

Eh bien, alors, achetez celle-ci et laissez-nous tranquilles...

PLUMET.

Pourtant, encore faut-il... (A Dubarle.) Ah! mais... il est ennuyeux...

DUBARLE.
C'est sa manière... il est de même au palais.

PLUMET.
Et que pensez-vous de la maison, vous?...

DUBARLE.
Oh! je ne pense rien; ceci ne me regarde pas.

PLUMET, à part.
Je trouve que mon conseil ne me conseille pas assez.

DUBARLE.
Vous comprenez... je ne suis pas architecte, moi... je suis avoué... Vous ne m'avez pas amené pour examiner la maison... mais bien pour dresser un acte... Trouvez la propriété belle ou laide... c'est votre affaire... la mienne est de veiller à vos intérêts dans la rédaction du contrat de vente, et vous pouvez vous en rapporter à moi; ainsi, quand vous aurez fini votre examen... Voyons, avez-vous encore quelques observations à faire?

GALOUZOU.
Mais non... mais non... Monsieur n'ayant aucune connaissance en ces matières, ne peut mieux faire que de s'en rapporter à nous, gens compétents...

PLUMET.
Cela est vrai; mais, encore une fois, je voudrais bien voir mon ami Protat, car enfin, en sa qualité de propriétaire, il m'expliquerait...

GALOUZOU.
Quoi?... qu'est-ce que vous voulez qu'il vous explique? Et, d'ailleurs, puisqu'il vous a dit qu'il allait ce matin à Baune, chez son notaire, et que je pouvais le remplacer.

PLUMET.
Mais...

GALOUZOU.
Est-ce que vous n'avez pas confiance en moi? Sachez que voilà vingt ans que je fais les affaires de Protat.

PLUMET.
Mais mon cher M. Galouzou, je...

GALOUZOU.
Voyons? continuons-nous la visite?

PLUMET.

Permettez, je...

GALOUZOU.

Croyez-vous que j'aie du temps à perdre?... il faut que je sois à Paris après-demain au plus tard... Ainsi dépêchons-nous...

SCÈNE II.

LES MÊMES, PAULINE, CLÉMENCE.

PAULINE.

Bonjour, Messieurs...

CLÉMENCE.

Messieurs...

PLUMET.

Et le commandant Dutocq, Mademoiselle, est-ce que nous n'aurons pas le plaisir de le voir ce matin?...

CLÉMENCE.

Je pense que si, Monsieur... car je croyais même trouver mon oncle ici...

PAULINE.

Dépêchez-vous de terminer toutes ces affaires d'abord, parce que ensuite nous irons nous promener jusqu'à Meursault... le temps est superbe! et la route charmante, n'est-ce pas, Clémence?...

CLÉMENCE.

Oui...

DUBARLE.

Dans deux heures, nous aurons terminé, Mademoiselle... j'ai amené avec moi mon maître clerc, pour perdre moins de temps... il est à Beaune en ce moment, il fait dresser les actes de vente... Il va revenir avec M. Protat, et comme M. Plumet aura visité toute la propriété, nous pourrons signer...

PAULINE.

C'est cela... oh! moi, je suis très-expéditive en affaires... ainsi terminons tout de suite.

GAZOULOU, *rentrant.*

Vous me laissez aller seul; vous ne venez pas?

PLUMET, riant.

Charmante enfant ! Ah ! ce cher Protat est bien heureux !... et je donnerais beaucoup pour avoir une jolie petite fille comme la sienne.

PAULINE, riant.

Eh bien, il faut vous marier, Monsieur Plumet...

PLUMET.

Oh ! oh !

GALOUZOU.

Marier l'oncle de ma pupille !

PAULINE.

C'est si vilain de rester vieux garçon !... C'est décidé, vous vous marierez.

PLUMET.

Après vous, petit démon.

PAULINE.

Non, c'est à vous de commencer...

GALOUZOU, vivement à Plumet.

A propos... j'ai reçu ce matin une lettre de Laure, ma chère pupille et votre nièce, M. Plumet... la pauvre enfant me dit qu'elle ne peut pas s'habituer à votre absence...

PLUMET.

Oui, oui, je sais qu'elle m'aime bien...

GALOUZOU, bas.

Cent fois plus que tous vos autres parents. Personne ne vous aimera jamais comme elle !

DUBARLE.

Est-ce que ces Messieurs croient nécessaire de visiter le premier étage ?...

PLUMET.

Si c'est nécessaire !... je ne l'ai pas encore vu. (Aux jeunes filles.) Mesdemoiselles nous vous demandons pardon.

PAULINE

Nous vous pardonnerons si vous vous dépêchez. (Ils sortent tous trois.)

SCÈNE III.

PAULINE, CLÉMENCE.

PAULINE.

Dis donc, ma bonne Clémence, comment trouves-tu M. Plumet?

CLÉMENCE, étonnée.

Monsieur Plumet?... Je t'avoue que je n'ai pas fait grande attention à ses avantages physiques... tout ce que je puis te dire, c'est qu'il a l'air d'être bon et qu'il a la physionomie d'un honnête homme.

PAULINE.

Eh bien, tu ne te trompes pas, va! Mais dis-moi, pourquoi donc ne t'es-tu pas mariée?

CLÉMENCE.

Pourquoi? Parce que je ne voulais pas quitter ma mère.

PAULINE.

Mais puisque Dieu a rappelé ta mère à lui... maintenant, tu pourrais...

CLÉMENCE.

Et mes oncles?... ne suis-je pas leur fille à tous deux?... n'ont-ils pas tous deux sacrifié leurs goûts pour moi en prenant leur retraite lorsque je fus seule au monde? (*souriant.*) Et puis songe donc... tout en s'adorant, ils se disputent sans cesse... Ne faut-il pas que je sois là pour ramener la paix?

PAULINE.

Oh! mais si tu te mariais, ils seraient bien contents, va! Tiens, j'en causais hier soir avec ton oncle Sarrazin, et il disait que ce qui le tracasserait le plus en mourant, ce serait de te laisser seule, sans appui et sans fortune... (*caïnant Clémence.*) Dis donc, ma bonne Clémence, veux-tu que je te marie, moi?

CLÉMENCE.

Hein?

PAULINE, riant.

C'est une maladie que j'ai... je veux marier tout le monde!... Dis-moi... veux-tu que je te marie?...

CLÉMENCE.

Oh! je suis trop vieille maintenant.

PAULINE.

Je crois bien ! vingt-sept ans !

CLÉMENCE.

J'ai des cheveux blancs.

PAULINE.

Fais voir ! Ah ! oui, au fait !... attends... (Lui enlevant un cheveu.)
Tu n'en n'as plus !

CLÉMENCE.

Enfant !

PAULINE.

Mais regarde-toi donc... tu es jolie comme tout... tu es belle !
Viens voir...

CLÉMENCE.

Ne parle pas de tout cela.

PAULINE, boudant.

Il ne faut pas que je te parle de mes projets, maintenant... il ne faut pas que je te dise que j'avais compté sur toi pour nous protéger, Lucien et moi, quand tu aurais été la femme de son parrain.

CLÉMENCE, étonnée.

Comment !... ce projet de mariage... C'est donc sérieux ?...

PAULINE, boudant toujours.

Oui, nà !

CLÉMENCE.

Et le mari que tu veux me donner, c'est donc...

PAULINE.

M. Plumet... (vivement.) C'est un bel homme !

CLÉMENCE, souriant.

Je ne sais pas... je te répète que je ne l'ai pas regardé...

PAULINE.

Oh ! mais moi, un jour, je n'ai fait que cela pendant deux heures... il est très-bien.

CLÉMENCE.

Allons, tu es folle !

PAULINE, pleurant presque.

N'en parlons donc plus ! C'est bien. Alors, je vais faire mes adieux à M. Lucien !

CLÉMENCE, riant.

Que signifie?...

PAULINE, même jeu.

Cela signifie que M. Plumet a de méchants neveux qui ont tant fait, qu'il a pris Lucien en grippe, et qu'il ne voudra pas lui avancer de quoi acheter l'étude de maître Dubarle!... Tandis que... si tu avais voulu... si tu voulais épouser M. Plumet, tu aurais de l'empire sur notre parrain, et nous pourrions tous être heureux, à commencer par tes oncles qui seraient tranquilles sur ton avenir, par tes pauvres qui ne manqueraient plus de rien, par toi qui ferais le bonheur de tout le monde... même de ton mari... Mais puisque tu ne le veux pas, n'en parlons plus! Je resterai vieille fille! et je mourrai de chagrin, et ça sera bien fait pour toi.

CLÉMENCE.

Voyons, enfant! tu t'exagères la situation...

PAULINE.

Tu ne veux pas me croire? Eh bien, tiens, demande à monsieur Lucien.

SCENE IV.

LES MÊMES, LUCIEN.

LUCIEN, saluant.

Mesdemoiselles...

PAULINE.

Vous voilà revenu de Beaune, monsieur Lucien? Eh bien!... et mon père?

LUCIEN.

Il vient de partir pour Dijon, Mademoiselle. Il faut qu'il voie son avoué à propos du procès qui vient mardi en cour impériale. J'ai une lettre de lui pour ces messieurs.

PAULINE.

Toujours des lettres! Eh bien, mais, la vente de cette maison?

LUCIEN.

Oh! elle peut avoir lieu sans lui; les actes sont faits, il n'y a plus qu'à signer. Ensuite nous repartirons pour Paris.

CLÉMENCE.

Déjà!

LUCIEN.

Le plus tôt sera le mieux.

PAULINE.

Ah! mon Dieu! pourquoi cet air triste?...

LUCIEN.

Parce que je viens d'apprendre quelque chose.

CLÉMENCE.

Quoi donc?

LUCIEN.

Pendant qu'on rédigeait ces actes, je causais avec le notaire de Beaune, et naturellement la conversation tomba sur votre père... et sur vous...

PAULINE.

Eh bien?...

LUCIEN.

Eh bien, le notaire me faisait ses confidences... Il me disait que M. Protat lui avait manifesté déjà le désir de trouver pour vous un mari convenable, et...

CLÉMENCE.

Et?..

LUCIEN.

Et il ajoutait que ce mari, il l'avait trouvé.

PAULINE.

Un mari pour moi! qui donc?

LUCIEN.

Un jeune homme d'une excellente famille, qui vient d'acheter à Dijon une étude de notaire.

PAULINE.

Ah! mon Dieu! je comprends les demi-mots que mon père me lance depuis quelques jours... Et moi qui croyais qu'il avait deviné nos sentiments et qu'il faisait allusion à notre amour!

CLÉMENCE.

Chère Pauline!

PAULINE.

Ah! ma bonne Clémence, toi qui t'es toujours sacrifiée pour

tout le monde, sacrifie-toi un peu pour nous... Qu'est-ce que cela te fait?...

CLÉMENCE.

Mais, voyons, enfant! est-ce que M. Plumet pense seulement à moi? Est-ce qu'il me connaît?...

PAULINE.

Oh! je défie bien qu'il ne te connaisse pas. Je lui ai parlé de toi déjà plus de cinquante fois.

CLÉMENCE.

Ah! oui-da!

PAULINE, honteuse.

Quand je dis cinquante fois, j'ai peut-être mal compté... mais enfin s'il y pensait... s'il te demandait en mariage?

CLÉMENCE.

Pauline!

PAULINE.

Tu ne dirais pas non, n'est-ce pas?

DUTOCCQ, au dehors.

Sarrazin!

CLÉMENCE, vivement.

Ah! voici mon oncle Dutocq.

SCÈNE V.

LES MÊMES, DUTOCCQ.

PAULINE, bas à Lucien.

Elle consentira! Ainsi ne partez pas...

DUTOCCQ, entrant comme quelqu'un qui cherche.

Où diable est-il passé? (A Clémence.) Ah! tu n'as pas vu ton oncle Sarrazin, toi?...

CLÉMENCE.

Mais il est sorti depuis ce matin.

DUTOCCQ.

On m'avait dit qu'il était entré ici. Il y a une heure que je le cherche partout!

LUCIEN, à Pauline.

Je vais rejoindre ces messieurs... Ils doivent m'attendre. Je n'espère plus qu'en vous.

PAULINE.

Soyez tranquille; je vais parler à M. Plumet. (A Clémence.) Viens-tu faire un tour dans le jardin?

CLÉMENCE.

Non... je rentre à la maison.

DUTOCQ.

C'est cela, va... et si tu vois ton bédouin d'oncle, tu lui diras que je l'attends ici.

CLÉMENCE.

Oui... mais à une condition, c'est que vous ne vous disputerez pas comme à l'ordinaire?

DUTOCQ.

Sois tranquille! (Elle sort.)

SCÈNE VI.

DUTOCQ seul, puis SARRAZIN.

DUTOCQ.

Oh! sacrebleu! je lui dirai son fait quand je l'aurai rattrapé... Mais où diable peut-il être? (regardant par la fenêtre) Tiens! le voilà dans le potager! (criant) Eh! Sarrazin!... Commandant! grand sanglier... cher ami... triple brute!

SARRAZIN, en dehors.

Eh bien!... quoi?...

DUTOCQ.

Qu'est-ce que tu fais là tout seul?

SARRAZIN.

Je m'ennuie comme si j'étais avec toi...

DUTOCQ, prenant une chaise.

Répète donc un peu!

SARRAZIN.

Fiche-moi la paix!

DUTOCQ, lançant la chaise par la fenêtre.

Tiens donc... ours mal léché... (il redescend en riant aux éclats.)

SARRAZIN, entrant.

Que c'est bête!.. Si tu avais cassé ma pipe, pourtant!

DUTOCCQ, lui tendant la main.

Bonjour! vieux père sournois.

SARRAZIN.

Bonjour, grand sans-souci.

DUTOCCQ.

Pourquoi n'a-t-on pas aperçu ta vilaine personne depuis ce matin?

SARRAZIN.

Parce que j'ai été me promener.

DUTOCCQ.

Monsieur a été voir lever l'aurore?

SARRAZIN.

Qu'est-ce que ça te fait?...

DUTOCCQ.

Dis donc, sauvage, tu pourrais être poli!

SARRAZIN.

Pourquoi faire?

DUTOCCQ.

Ah ça, tu as l'air encore plus ennuyeux qu'à l'ordinaire, ce matin. A quoi penses-tu donc?

SARRAZIN.

Je pense que... que je me fais vieux... et toi aussi...

DUTOCCQ.

Il est vrai que nous n'avons plus quinze ans...

SARRAZIN.

Et ensuite j'ai pensé naturellement qu'un de ces jours on pourrait bien nous enterrer...

DUTOCCQ, étonné.

Est-il gai, cet animal-là?...

SARRAZIN.

Et je me disais que ce jour-là, il y aurait quelqu'un ici qui resterait seule au monde...

DUTOCCQ, après un mouvement.

Ah! ma Clémence!

SARRAZIN.

Si tu voulais bien dire notre Clémence!

DUTOCCQ.

Notre Clémence, soit...

SARRAZIN.

Elle est bien autant à moi qu'à toi, je suppose... C'est ma nièce comme la tienne, et je l'aime autant que toi... même plus que toi!

DUTOCCQ.

C'est pas vrai.

SARRAZIN.

Hein?

DUTOCCQ.

Je te dis que tu ne l'aimes pas plus que moi, entends-tu?

SARRAZIN.

Tais-toi donc!... tu n'as seulement jamais pensé à son avenir...

DUTOCCQ.

Eh bien, mais toi? il me semble que tu aurais bien pu faire aussi des économies.

SARRAZIN.

Eh bien, oui, sacrebleu!... tout ça, c'est vrai... et nous sommes deux bons à rien...

DUTOCCQ.

Deux sans cœur!

SARRAZIN.

Heureusement qu'il y a ici quelqu'un qui a de ça pour nous deux.

DUTOCCQ.

Qui donc?

SARRAZIN.

La petite Pauline.

DUTOCCQ.

La fille de M. Protat?

SARRAZIN.

Oui... et cette enfant-là, avec ses dix-huit ans, y voit plus loin que nous avec nos moustaches grises... Depuis qu'elle est arrivée ici, cette chère petite, elle me parle sans cesse de Clémence et de son avenir... Enfin, elle m'a ouvert les yeux... et aujourd'hui que je songe à tout cela, vois-tu... (il essuie une larme.) Pauvre Clémence!

DUTOCCQ, même jeu.

Eh bien, quand tu pleureras, idiot !

SARRAZIN.

Tu pleures bien aussi, toi, grande bête!... C'est qu'il n'y a pas à dire... nos pensions meurent avec nous !

DUTOCCQ.

Eh bien, écoute... Sais-tu ce qu'il faut faire ?

SARRAZIN.

Non.

DUTOCCQ.

Eh bien, il faut conserver notre pension le plus longtemps possible pour notre nièce, et pour cela il faut vivre doucement, sagement et tranquillement... Nous nous coucherons à huit heures...

SARRAZIN.

Et nous nous lèverons à midi.

DUTOCCQ.

Nous ne boirons plus que de l'eau.

SARRAZIN.

Nous ne mangerons plus que de la salade.

DUTOCCQ.

Nous n'irons plus au café, nous ne fumerons plus.

SARRAZIN.

Et au moindre rhume, nous resterons couchés pendant quinze jours... Moi, je vais prendre de la tisane tous les matins.

DUTOCCQ.

Et c'est bien le diable si avec ce régime-là nous ne parvenons pas à carotter quelques années au gouvernement.

SARRAZIN.

Oui... mais il faudra toujours en arriver à être rayé un jour ou l'autre... aussi j'ai une autre idée, moi...

DUTOCCQ.

Qu'est-ce que c'est ?

SARRAZIN.

Quand je dis que j'ai une idée... je devrais plutôt dire Pauline a une idée...

DUTOCCQ.

Pour assurer l'avenir de Clémence ?

SARRAZIN.

Oui... Pauline dit qu'il faut que Clémence épouse M. Plumet.

DUTOCCQ.

Tu crois bêtement, toi, que M. Plumet, un millionnaire, voudra d'une fille qui n'a pas le sou?...

SARRAZIN.

Il serait bien à plaindre!... est-ce que ma Clémence ..

DUTOCCQ.

Notre Clémence !

SARRAZIN, se mouvant.

Ne vaut pas mieux dans son petit doigt que M. Plumet dans toute sa personne ?

DUTOCCQ.

Je ne dis pas... mais...

SARRAZIN.

Il me semble que ce plumeau-là serait trop heureux...

DUTOCCQ. ;

Oui... pourtant...

SARRAZIN, furieux.

Je voudrais bien voir qu'un pareil crétin refusât...

DUTOCCQ, criant.

Mais sacrebleu!... est-ce qu'il t'en a parlé ?

SARRAZIN.

Oh! non... mais Pauline m'a assuré qu'avant vingt-quatre heures M. Plumet nous demanderait la main de Clémence...

DUTOCCQ.

Pas possible!...

SARRAZIN.

Puisque je te le dis...

DUTOCCQ.

Mais...

SARRAZIN.

Ah çà! sacrebleu! est-ce que tu vas douter de mes paroles, à présent ?

DUTOCCQ, ému.

Ça me fait un drôle d'effet de penser que notre Clémence se-

rait pour jamais à l'abri du besoin... qu'après nous, elle aurait un appui, un protecteur... et que tu pourrais mourir tranquille...

SARRAZIN.

Et toi aussi, dis donc...

DUTOCCQ.

Eh bien, et moi aussi, parbleu!

SARRAZIN.

Pourquoi me fais-tu mourir le premier... je ne suis pas plus pressé qu'avant...

DUTOCCQ, très-ému.

Ah! mon pauvre Sarrazin!

SARRAZIN.

Mon pauvre Dutocq! (ils se serrent la main.)

DUTOCCQ, avec colère.

Par exemple!... si tu m'as fait une fausse joie, prends garde à toi, grand animal!... il faudra nous couper la gorge!

SARRAZIN.

C'est ça!... pour diminuer les ressources de notre nièce.

DUTOCCQ, riant.

C'est juste!... Eh bien, alors, je te flanquerais une volée pendant que tu dormiras...

SARRAZIN, gaiement.

Je te reconnais bien là, grand capon!

DUTOCCQ, riant.

Capon!... moi!... Tiens donc... (il lui donne une bourrade.)

SARRAZIN.

Pare-moi celle-là, toi!... (il lui porte des bottes avec la main.) Une, deux, tirez dessous... Touché! (il lui tape sur le côté.)

DUTOCCQ.

Que c'est bête! Tu m'as fait mal... (il tombe sur une chaise, tous deux se pâment de rire... Clémence paraît.)

SARRAZIN, vivement.

Clémence!... Chut!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CLÉMENTE.

CLÉMENTE, à Dutocq.

Mon bon oncle, voici votre pipe... (à Sarrazin) et votre tabac.

SARRAZIN, vexé.

Votre tabac!... votre tabac, je ne suis donc pas ton bon oncle, moi?

CLÉMENTE.

Oh! si fait!

SARRAZIN.

A la bonne heure! (Il l'embrasse.)

DUTOCCQ, jaloux.

Après vous, s'il en reste.

SARRAZIN.

Va donc voir un peu dans le potager si j'y suis encore, toi?...

CLÉMENTE.

Oh! (Elle va à Dutocq, qui lui prend le bras.)

DUTOCCQ.

C'est vrai!... ce vieil intrigant-là, il n'y en a que pour lui!
(Il embrasse Clémence.)

CLÉMENTE.

Je vous aime, mon bon oncle!... (Sarrazin s'avance vivement) et vous aussi, mon bon oncle!...

SARRAZIN, lui prenant l'autre bras.

Vrai?

CLÉMENTE.

Presque autant à moi toute seule que vous m'aimez à vous deux.

SARRAZIN.

Parbleu! il ne t'aime pas, lui!

DUTOCCQ.

Dis donc!... (ils se menacent derrière Clémence.)

CLÉMENTE, entre eux.

Oh!... mes amis!...

DUTOCCQ.

C'est lui qui....

SARRAZIN.

C'est pas vrai. — C'est lui!

CLÉMENGE.

Voyons, il fait un soleil magnifique, et je venais vous chercher... Voulez-vous vous promener avec moi?

DUTOCCQ.

Parbleu!

SARRAZIN.

Je crois bien!

DUTOCCQ.

Ah! tu viens aussi, toi?...

CLÉMENGE.

Mais certainement.

SARRAZIN, à Clémence.

Je me passerais bien de lui, moi.

CLÉMENGE, riant.

Oh! je vous défie bien de vous passer l'un de l'autre...

SARRAZIN, qui a quitté le bras de Clémence, bas à Dutocq en lui désignant un côté du jardin.

Tiens, voilà Pauline et M. Plumet.

DUTOCCQ, bas.

Allons d'un autre côté.

CLÉMENGE.

Venez-vous?

DUTOCCQ, lui prenant le bras.

Viens par ici...

CLÉMENGE.

Mais il n'y a pas de soleil!

DUTOCCQ.

Tant mieux! ça fait que Sarrazin attrapera encore un rhumatisme!... (ils sortent.)

SARRAZIN, faisant des signes d'intelligence à Pauline qui paraît avec M. Plumet.

— A part.

Je reviendrai! (il sort).

SCÈNE VIII.

PAULINE, PLUMET.

(Plumet marche la tête baissée et comme plongé dans de grandes réflexions.)

PLUMET, continuant une conversation commencée.

En effet... en effet, chère enfant! d'après tout ce que vous me dites là, je vois que mademoiselle Clémence Dutocq est une personne charmante...

PAULINE.

Je le crois bien! c'est tout à fait la femme qu'il vous faut...

PLUMET.

Je ne dis pas que... mais mes neveux...

PAULINE.

Avec elle, vous seriez tranquille, heureux...

PLUMET.

Je le crois... mais mes neveux!

PAULINE.

Vous verriez comme elle saurait diriger votre maison!

PLUMET.

Je n'en doute pas... mais mes neveux!

PAULINE.

Clémence a tant d'ordre... tant d'économie... et puis elle est si douce... si bonne! elle ferait toutes vos volontés.

PLUMET.

J'aimerais assez cela, mais... mes neveux!

PAULINE, tapant du pied.

Mais laissez-moi donc tranquille avec vos neveux! Ils se sont mariés, ils ne peuvent pas vous empêcher de vous marier à votre tour!

PLUMET.

Non, certainement... mais vous allez me comprendre... ces pauvres enfants m'aiment beaucoup... ils me chérissent comme si j'étais leur père!...

PAULINE.

Eh bien?

PLUMET.

Eh bien, ils sont jaloux de mon affection!... jaloux comme des tigres... Ainsi, par exemple, ils avaient remarqué que j'avais une certaine amitié pour Philippe, et ils ont voulu me le faire mettre à la porte.

PAULINE.

Et... il en a été de même pour M. Lucien, votre filleul?

PLUMET, naïvement.

Mon Dieu, oui!... C'est au point que je n'oserais pas avoir un chien ou un chat. Je suis sûr qu'ils en seraient jaloux et qu'ils l'empoisonneraient! Vous voyez comme ils m'aiment!

PAULINE.

Oui, oui, oui, oui!... (A part.) Pauvre homme!...

PLUMET.

Or, vous comprenez quelle peine cela leur ferait si je me mariais! C'est pour le coup qu'ils seraient jaloux de ma femme!

PAULINE, jouant l'offroi.

Est-ce que vous croyez qu'ils l'empoisonneraient?...

PLUMET.

Oh! par exemple!

PAULINE, naïvement.

Dame! ils vous aiment tant!

PLUMET.

Je craindrais pour eux... je gage qu'ils en feraient une maladie!

PAULINE.

Tous les quatre?

PLUMET.

Tous les quatre.

PAULINE, à part.

Est-il possible! (Haut.) Eh bien, monsieur Plumet, je crois que vous les jugez mal et qu'ils seraient heureux de voir auprès de vous une compagne douce, attentive, fidèle...

PLUMET, naïvement.

Eh bien, franchement, je ne le crois pas.

PAULINE.

Oh! vous les calomniez .. et s'ils étaient ici...

PLUMET.

Oh ! ne leur parlez jamais de cela... ils me dévoreraient !

PAULINE, riant.

Ils vous aiment tant !

PLUMET.

C'est pourquoi je ne veux pas leur faire de la peine.

PAULINE.

Cela leur en ferait donc de vous voir heureux?...

PLUMET.

Non, mais cela les chagrinerait que je dusse mon bonheur à une personne étrangère...

PAULINE.

Alors ils vous aiment pour eux et non pour vous.

PLUMET.

Dame ! C'est un peu cela !

PAULINE.

Ils sont égoïstes ?

PLUMET.

Peut-être...

PAULINE.

Et vous sacrifieriez toute votre existence à cet égoïsme-là?...

PLUMET, à part.

Ce n'est pas l'embarras... au fond, elle n'a pas tort... je me suis sacrifié positivement. Et après tout... si j'avais envie de prendre femme, je ne sais pas pourquoi je...

PAULINE, à part.

Il y vient

SCÈNE IX.

LES MÊMES, SARRAZIN.

SARRAZIN, à Pauline.

Eh bien, est-il décidé ?

PAULINE.

Pas encore !

SARRAZIN, avec colère.

Pas encore!... eh bien, alors, je n'en veux plus !

PAULINE.

Mais...

SARRAZIN.

Ah ! il fait des manières, ce colon-là?...

PAULINE.

Un peu de patience, commandant, il s'agit du bonheur de Clémence.

SARRAZIN.

Bon ! bon ! ça suffit.

PLUMET, à part, sans avoir vu Sarrazin.

Positivement, je me suis sacrifié pour eux. (Sarrazin fait tomber une chaise; Plumet se retourne et le voit; haut.) Eh!... c'est le commandant Sarrazin.

SARRAZIN.

Moi-même.

PLUMET.

Et la santé?...

SARRAZIN.

Mauvaise... merci !

PAULINE, vivement.

Commandant ! nous étions précisément en train de parler de votre nièce.

SARRAZIN, brusquement.

C'est beaucoup d'honneur pour elle !

PLUMET.

Et mademoiselle Pauline me racontait des choses qui prouvent que c'est une personne accomplie... (Sarrazin ne répond pas.)

PAULINE, regardant.

Je disais que, pour être la première des femmes, il ne lui manque que deux choses...

SARRAZIN, surpris.

Hein?... qu'est-ce qui lui manque donc?...

PAULINE.

La richesse d'abord...

SARRAZIN, tristement.

Ah ! dame ! c'est vrai cela !

PLUMET.

Mais la vertu vaut la fortune...

SARRAZIN.

Vous avez raison, vous... (A part.) Ce bonhomme-là n'est pas si bête qu'il en a l'air...

PAULINE.

Et ensuite la noblesse...

SARRAZIN.

La noblesse!... la noblesse!... si Clémence n'a pas d'aïeux, elle a deux oncles qui sont du bois dont on fait les ancêtres.

PAULINE, à part.

Je savais bien que je le ferais parler...

SARRAZIN, continuant.

Dutocq et moi, nous n'avons pas d'instruction, c'est vrai!... moi surtout, et je m'en flatte. Nous sommes partis simples soldats, c'est encore vrai... mais nous avons fait notre chemin, tout de même!... nous avons gagné bravement tous nos grades sur le champ de bataille... une blessure par épaulette, sacrebleu!...

PLUMET.

C'est beau cela!

PAULINE.

Je le crois bien!

SARRAZIN.

Il est juste de dire que pour le présent nous ne faisons pas brillante mine dans le monde...

PAULINE.

Oh! ne soyez pas si modeste, commandant... et rappelez-vous le dernier bal des pauvres donné à Beaune.. (A Plumet.) Figurez-vous, monsieur Plumet, qu'il y avait là toute l'aristocratie du pays... aristocratie de naissance, d'argent... Eh bien, quand le commandant Sarrazin est entré avec son bel habit noir boutonné, ses grandes moustaches blanches, sa balafre sur le front et sa croix de commandeur de la Légion d'honneur au cou...

PLUMET.

Ah! vous êtes commandeur!... Je vous en fais tous mes compliments...

PAULINE.

Oh! mais le commandant Dutocq aussi!

SARRAZIN.

Nous avons gagné cela le même jour.

PAULINE, continuant.

Ces messieurs avaient avec cela toutes leurs belles croix à la boutonnière... et il y en avait beaucoup, allez... Clémence, elle, était entre eux deux, vêtue d'une simple robe blanche... Eh bien, quand ils ont paru tous trois ensemble sur le seuil de la porte du bal... cette belle jeune fille, la Providence des pauvres du pays et ces deux vieux officiers portant sur leur poitrine les symboles du courage et de l'honneur, cela a produit un effet magique!... tout le monde s'est incliné respectueusement... J'étais tellement impressionnée que je pleurais malgré moi...

PLUMET, ému.

Le fait est que cela devait être attendrissant!...

PAULINE.

N'est-ce pas?... et tenez... tenez... vous avez les yeux humides aussi, vous... monsieur Plumet!

PLUMET, s'essuyant les yeux.

C'est vrai!... que voulez-vous!... je suis sensible, moi... je me représentais cette entrée dans le bal... et ça m'a ému...

SARRAZIN, très-ému et lui tendant la main.

Touchez là... M. Plumet, vous êtes un brave cœur... quoique bourgeois!

PAULINE.

Ce jour-là... Clémence a été la reine du bal, et il n'y avait pas dans la salle une seule jeune fille, parmi les plus nobles et les plus riches, qui n'enviât la beauté et la gloire de la pauvre orpheline...

PLUMET.

Oui, oui, je comprends que le mari de mademoiselle Clémence ne serait pas à plaindre.

PAULINE.

N'est-ce pas?

PLUMET.

Et j'avoue que si elle consentait...

PAULINE.

Essayez...

PLUMET, très-embarrassé.

Hum! hum!... dites-moi donc, commandant?...

SARRAZIN.

Quoi?...

PLUMET.

Je voudrais... je désirerais...

PAULINE, *bas*.

Courage!...

PLUMET.

Je ne sais trop comment vous dire..

PAULINE, *bas*.

Mais, allez donc!...

PLUMET, *bas*.

Permettez, mon enfant... mais quand on n'a pas l'habitude...

PAULINE.

Ce n'est pas si difficile!...

SARRAZIN.

Je vous attends, monsieur Plumet.

PLUMET.

Ah! ma foi! je vais vous dire la chose tout simplement.

SARRAZIN.

J'aime mieux ça...

PLUMET.

Voyons, commandant!... si un brave homme, possédant une jolie fortune loyalement acquise, venait vous demander votre nièce... la lui donneriez-vous?...

SARRAZIN.

Dame! ça dépendrait...

PLUMET.

De quoi?

SARRAZIN.

D'une foule de choses... D'abord il faudrait que ce quelqu'un-là fût un homme solide sur l'honneur...

PLUMET.

Certes.

SARRAZIN.

Qu'il promît de rendre Clémence aussi heureuse qu'elle le mérite.

PLUMET.

Évidemment!

SARRAZIN.

Qu'il eût de la fortune pour deux, car Clémence n'a rien...

PLUMET.

Très-bien !

SARRAZIN.

Et enfin, qu'il n'habitât pas trop loin, parce que Dutocq et moi nous ne pouvons pas nous passer de voir Clémence...

PLUMET.

Je comprends !

PAULINE, bas.

C'est très-bien... faites donc votre demande...

PLUMET, prenant un parti.

Eh bien, commandant, je suis un honnête homme, je ne suis pas méchant... J'ai quarante mille livres de rente... et j'achète la maison de M. Protat pour passer ma vie dans ce pays... Croyez-vous que je remplisse les conditions?...

PAULINE.

Certes !

SARRAZIN.

C'est à voir!...

PAULINE.

Mais c'est tout vu!...

SARRAZIN.

Minute... il faut encore le consentement de Dutocq... et par-dessus tout celui de Clémence.

PLUMET.

C'est juste!... mais puis-je espérer que de votre côté, du moins...

SARRAZIN.

Vous le pouvez...

PLUMET.

Ah! commandant!

SARRAZIN.

Je ne sais pas mentir... moi!... Je vous dirai donc franchement que vous ne me déplaisiez pas... mais quand je vous ai vu tout à l'heure verser un pleur en écoutant la petite histoire que vous racontait Pauline, je me suis dit : Ce gaillard-là me va tout à fait.

PLUMET, cherchant des mots.

Mais... je... Ah!... commandant!

SARRAZIN.

Allons! allons!... ne vous émotionnez pas comme cela!... Puisque je vous dis que vous m'allez... et que vous irez aussi à Dutocq!

PLUMET, très-ému.

Monsieur Sarrazin!

SARRAZIN.

Et comme je ne sais pas ce que c'est que de faire des manières, moi... je vais combiner la chose avec Dutocq, pour en parler tout de suite à Clémence! (Regardant Plumet.) Vous n'êtes pas trop dégommé, vous pouvez faire encore un mari présentable... Donc, espérez, mon brave!

PLUMET, de plus en plus ému.

Ah! commandant! commandant!...

SARRAZIN.

C'est bon! Vous me remercirez plus tard!... quand vous serez marié... A tout à l'heure!... (Il sort brusquement.)

SCÈNE X.

PLUMET, PAULINE.

PLUMET, dans l'enthousiasme.

Quel homme!... quelle rondeur!... quelle franchise!... quelle loyauté!... quelle cordialité!... Mais il est charmant, ce commandant Sarrazin!... Jamais... non, jamais je n'aurais trouvé une famille semblable... Il a raison! ce sont des ancêtres que ces gens-là!... Ah! décidément, très-décidément je suis enchanté d'être venu dans ce pays... C'est la Providence qui m'a conduit à Meursault.

PAULINE.

N'est-ce pas?...

PLUMET.

Mademoiselle... je vous devrai mon bonheur... car je vais être heureux!... heureux à ma guise.. avec une femme jeune et jolie... Car elle est jeune et charmante, ma future...

PAULINE.

Vous la rendrez heureuse?...

PLUMET.

Je vous le jure ! Je veux que le contrat soit dressé aujourd'hui même... J'enverrai Dubarle et Lucien à Beaune... Je nage dans la joie !... J'ai la tête pleine de projets gigantesques... J'achèterai tout le pays !...

PAULINE, riant.

Ce ne sera pas avec la dot de votre femme, en tout cas, car la pauvre Clémence n'a rien... vous le savez.

PLUMET.

Elle a son cœur, qui est un trésor... (se frappant le front tout à coup.)
Et elle aura une dot aussi...

PAULINE.

Une dot ?...

PLUMET.

Oui...

PAULINE.

Comment cela ?...

PLUMET.

Vous le saurez. Eh ! je suis comme cela, moi, quand je m'y mets. Ma petite Pauline, je vous invite à ma noce... Je veux que tout le monde danse... Votre père... le commandant Dutocq... le commandant Sarrazin... mes oncles... commandeurs de la Légion d'honneur ! Je mettrai cela dans les billets de faire part...

PAULINE.

Recevez mes excuses, monsieur Plumet... Décidément, vous n'êtes pas faible comme on le dit...

PLUMET, enchanté.

N'est-ce pas ?...

PAULINE.

Et si vos neveux disaient...

PLUMET.

Je les enverrais au diable !

PAULINE.

Très-bien... Mais voici ces messieurs qui reviennent du jardin...

PLUMET.

Ils apportent l'acte de vente... Je vais le signer... séauce tenante...

PAULINE.

C'est cela. (Lucien paraît au fond.) Je vous laisse avec ces messieurs.
Je vais parler à Clémence...

PLUMET.

Je vous en prie !

PAULINE, bas à Lucien.

J'ai réussi... il épouse Clémence.

LUCIEN.

Quel bonheur !

PAULINE, désignant Galouzou et Dubarle qui entrent.

Dépêchez-vous de lui faire acheter la maison ; mais, chut !...
je reviens... (Elle sort vivement.)

SCÈNE XI.

PLUMET, GALOUZOU, DUBARLE, LUCIEN.

GALOUZOU.

Monsieur Plumet, nous venons d'examiner les actes que le
clerc de votre avoué a rapportés de Beaune... Nous allons pro-
céder... (A Lucien.) Monsieur Lucien... mettez-vous là, et préparez
toutes les pièces... (Lucien s'assied devant une table et dispose des liasses de
papiers.)

PLUMET, à Galouzou.

J'ai à vous dire que...

GALOUZOU, brutalement.

Oh ! assez de choses oiseuses, je vous prie, monsieur Plumet...
Vous nous avez fait perdre déjà assez de temps à visiter les
coins et recoins de la propriété...

PLUMET.

Permettez... il me semblait assez naturel...

GALOUZOU.

Naturel... sommes-nous donc capables de vous tromper ?

PLUMET.

Non, sans doute !

GALOUZOU.

Sommes-nous des charlatans ?...

- Oh !
- PLUMET.
- GALOUZOU.
- Des saltimbanques... des fripons ?...
- PLUMET.
- Bien loin de là !...
- GALOUZOU.
- Vous deviez donc vous en rapporter à nous.
- PLUMET.
- C'est vrai !...
- GALOUZOU.
- Croyez-vous qu'il nous serait difficile de vous fourrer dedans si nous le voulions ?...
- PLUMET.
- Je ne dis pas que...
- GALOUZOU.
- Eh bien, alors...
- PLUMET.
- Mais enfin, sabre de bois !... laissez-moi donc parler ?
- GALOUZOU.
- Pourquoi faire ?... Qu'est-ce que vous avez à dire ?
- PLUMET.
- J'ai à dire... j'ai à dire...
- GALOUZOU.
- Il n'a rien à dire.
- PLUMET.
- J'ai à dire... j'ai à dire que je voudrais voir M. Protat.
- GALOUZOU, criant.
- Mais puisqu'il est à Dijon !...
- PLUMET.
- Vous disiez à Beaune.
- GALOUZOU.
- Tenez, voilà sa lettre... Et d'ailleurs, est-ce qu'on ne vous a pas dit cinquante fois déjà que j'avais ses pouvoirs ?...
- PLUMET.
- Si fait.
- GALOUZOU, criant.
- Eh bien alors ?...

PLUMET.

Ne vous fâchez pas... j'ai tort... (A part.) C'est égal! je le trouve vif en affaires... (Regardant Dubarle qui n'a pas encore dit un mot et qui lit les journaux.) et je trouve, en revanche, que mon conseil, maître Dubarle, me laisse beaucoup à moi-même... il n'a pas encore dit un mot. (A Dubarle.) Qu'est-ce que vous dites de cela, vous?

DUBARLE, qui regardait un tableau.

C'est une copie, cela! L'original est d'Holbein. Il a été vendu dernièrement à la salle des commissaires-priseurs. — Vous n'y étiez pas?

GALOUZOU.

Vous avez les pièces?

PLUMET.

Non, mais il ne s'agit pas de tableaux... Nous demandons si tous les titres de propriétés sont là?

DUBARLE.

Je le crois. — Les avez-vous examinés?

PLUMET.

Non. — Je comptais sur vous...

GALOUZOU.

Voyons, maître Dubarle, quand vous voudrez?

DUBARLE.

A vos ordres.

GALOUZOU.

Commençons.

DUBARLE, tristement.

Commençons... (A part.) Ah! quel métier!

GALOUZOU.

Il s'agit d'une vente.

PLUMET.

Oui! — Ça va aller tout seul.

DUBARLE, très-vite et comme récitant une leçon ennuyeuse.

Examinons tout d'abord les conditions essentielles pour la validité des conventions : « Quatre conditions sont essentielles pour la validité d'une convention : le consentement de la partie qui s'oblige... sa capacité de contracter... un objet certain qui forme la matière de l'engagement... une cause licite dans l'obli-

gation... Sur ces quatre conditions deux sont acquises : le consentement de la partie qui s'oblige et sa capacité de contracter.

GALOUZOU, prenant le même diapason.

Les deux autres conditions le sont également : l'objet est certain et la cause licite.

DUBARLE.

C'est ce qu'il faut examiner.

GALOUZOU.

Examinons ! (Tous deux se fourrent la tête dans les papiers.)

PLUMET, les en tirant.

Permettez... mais puisque M. Protat consent à vendre et que je consens à acheter... il me semble que...

GALOUZOU.

Il vous semble ! il vous semble !... laissez-nous donc tranquilles, vous !

PLUMET.

Pardon !

DUBARLE.

Il s'agit d'un immeuble ?

PLUMET, étonné.

Comment ? il croit... ?

GALOUZOU

D'un immeuble sis à Meursault... arrondissement de Beaune... département de la Côte-d'Or.

PLUMET, timidement.

Ancienne Bourgogne !

GALOUZOU.

Taisez-vous donc.

PLUMET.

Pardon ! (A part.) Je le trouve vif.

DUBARLE.

Lisez, Lucien.

LUCIEN, lisant.

Le dit immeuble consistant en une maison construite entre cour et jardin... en ladite cour et ledit jardin et en leurs dépendances.

GALOUZOU.

Le tout appartenant à mon client.

DUBARLE, baillant.

Que le mien veut acquérir...

PLUMET.

C'est justement cela... ainsi, nous sommes parfaitement d'accord?

GALOUZOU et DUBARLE.

Parfaitement.

PLUMET.

La situation est nette, n'est-ce pas?

DUBARLE.

Elle est lucide.

GALOUZOU.

Elle est précise.

LUCIEN.

Elle est légale.

PLUMET, respirant.

Ah! alors, il n'y a plus qu'à signer.

GALOUZOU.

Mon Dieu oui.

PLUMET.

Très-bien. (il s'avance près de la table pour signer, Dubarle l'arrête.)

DUBARLE, lentement.

Je propose de dresser, séance tenante, une promesse de vente.

GALOUZOU.

Pourquoi une promesse? Nous ne voulons pas de condition casuelle, potestative ou mixte.

DUBARLE, s'animant.

Eh! promesse de vente vaut vente!

GALOUZOU, vivement.

C'est matière à procès.

DUBARLE, plus vivement encore.

Eh bien, nous plaiderons!

PLUMET.

Comment! comment! ça n'est donc pas fini?...

GAZOULOU, à Plumet.

Laissez-nous donc tranquilles, vous, puisque vous n'y connaissez rien.

PLUMET.

Mais sabre de bois! je ne veux pas de procès!

DUBARLE.

Enfin, l'acte sera-t-il authentique ou passé sous seing privé?...

PLUMET, criant.

Ça m'est égal!

GAZOULOU.

On ne vous parle pas.

PLUMET.

Mais pourtant, sabre de bois!...

GALOUZOU.

D'ailleurs, pourquoi cet incident, puisque l'acte a été dressé et que votre clerc l'a rapporté?

PLUMET.

C'est juste.

DUBARLE.

Ah! comme vous voudrez, moi ça m'est égal. Voyons donc l'acte... Lucien, lisez...

LUCIEN, lisant.

« Par-devant maître... etc.... etc... et son collègue, etc... etc... notaires à, etc..., etc.... ont comparu le sieur, etc., etc... Les noms sont en blanc. »

DUBARLE, à Plumet.

Suivez-vous?... (Plumet le regarde avec stupéfaction.)

LUCIEN, continuant.

« Cède à Monsieur... etc... etc... qui l'accepte, etc... etc... au prix de... Le prix est en blanc... »

DUBARLE, à Plumet.

Vous avez suivi?...

PLUMET.

Quoi?... puisqu'il n'y a que des blancs et des et cætera?...

LUCIEN.

Quel chiffre faut-il mettre!...

GALOUZOU.

Cinquante-cinq mille francs.

PLUMET.

Mais Protat m'avait dit cinquante mille?...

GALOUZOU.

Cinquante mille en ne comptant que l'immeuble... Oui... Mais cinquante-cinq mille, en y comprenant le remboursement des sommes dépensées par nous pour le procès...

PLUMET.

Des procès... voilà autre chose, à présent.

GALOUZOU, criant.

Mais laissez-nous donc discuter froidement, vous! (Continuant, à Dubarle.) Vous achetez... en devenant acquéreur, vous bénéficiez desdits procès intentés précédemment... Donc, il est juste, légal et régulier que vous nous teniez compte par francs et centimes des frais qu'ils nous ont causés.

PLUMET, se récriant.

Mais pas du tout...

GALOUZOU.

Mais si.

DUBARLE.

Mais non, car l'immeuble ne bénéficie pas d'un sou de plus pour cela.

GALOUZOU.

Vous radotez.

DUBARLE.

Vous croyez?...

GALOUZOU.

Puisque mon client a éclairci le cahier des charges et que monsieur en profite.

PLUMET, à Dubarle.

Dame! au fait, c'est vrai!

DUBARLE.

Oh! comme vous voudrez. Moi, ça m'est égal!

PLUMET.

Ça vous est égal! ça vous est égal! mais enfin, quel est votre avis?

DUBARLE.

Je n'en ai pas à vous donner... Cela dépend du cahier des charges... L'avez-vous lu?

PLUMET.

Non...

DUBARLE.

Eh bien, qu'est-ce que vous avez donc fait, alors?

PLUMET.

Mais, je...

GALOUZOU.

Voyons, le prix vous convient-il? Achetez-vous ou n'achetez-vous pas? Décidez-vous; nous ne pouvons pas coucher ici!

PLUMET.

Encore faut-il que j'examine... car enfin, cette maison, ce n'est pas pour moi...

GALOUZOU.

Comment! pas pour vous?

PLUMET.

C'est un cadeau que je veux faire...

GALOUZOU.

Une donation?

PLUMET.

Oui...

GALOUZOU.

A votre neveu? à votre nièce?

PLUMET.

Non... c'est à...

GALOUZOU.

A Laure, ma pupille? Ah! vous avez bien raison...

PLUMET.

Mais...

GALOUZOU, continuant.

Charmante enfant! qui vous aime plus à elle seule que les trois autres ensemble. Comme elle est mariée, il faudra le consentement du mari, de Martel, pour accepter la donation; mais je m'en charge... (Coupant toujours la parole à Plumet qui veut parler.) Vous faites bien! très-bien! Achetez. L'affaire est excellente, et le prix est raisonnable.

PLUMET.

Vous croyez?

GALOUZOU.

Je vous l'affirme, foi d'honnête homme. Protat vous a fait les conditions douces... Il y a de l'avenir...

PLUMET.

Eh bien, c'est dit! (A Dubarle.) N'est-ce pas?

DUBARLE.

Ça vous regarde

LUCIEN.

Alors, je vais remplir les blancs?...

GALOUZOU.

Ajoutez la formule de donation...

LUCIEN, écrivant.

Les noms et prénoms du vendeur : Juste-Annibal Protat... de l'acheteur : Jacques Plumet.

PLUMET.

Magloire!...

LUCIEN.

Jacques-Magloire Plumet. Et ceux du donataire?

GALOUZOU.

Laure Galouzou, femme Martel...

PLUMET, vivement.

Du tout!

GALOUZOU.

Mais...

PLUMET, vivement.

Mademoiselle Clémence Dutocq.

TOUS, surpris.

Hein?...

PLUMET.

Cette propriété sera la dot de ma femme!

TOUS.

Votre femme!

GALOUZOU.

Comment, comment! vous vous mariez donc?

PLUMET.

Avec mademoiselle Clémence, si elle y consent...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, PAULINE.

PAULINE, qui a entendu.

Et elle y consentira, j'en répons!

DUBARLE, à Plumet.

Ma foi! mon cher ami, je vous fais mes sincères compliments..
Mademoiselle Clémence est une femme charmante!

PLUMET, signant l'acte.

N'est-ce pas?... ma foi, c'est signé!...

GALOUZOU, à Plumet.

Mais... vos neveux?...

PAULINE, vivement.

S'ils aiment réellement leur oncle, ils se réjouiront de son bonheur!

PLUMET.

Sans doute!

GALOUZOU, à part.

Mais alors... Laure n'hérite plus... Son mari la ruinera et elle retombera à ma charge.

PAULINE, à Plumet.

Clémence consent... et voici le commandant Dutocq qui vient vous chercher.

PLUMET.

Allons au-devant de lui.

GALOUZOU.

Je vais écrire à Martel et à Robineau, et nous verrons bien si ce mariage a lieu!

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROBINEAU, MARTEL, HENRIETTE, LAURE,
en costume de voyage; UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, à Henriette.

Non, Madame... ; personne n'est encore levé dans la maison. Il y a eu hier ici un grand dîner, qui s'est prolongé assez avant dans la nuit.

HENRIETTE, bas à son mari.

Le dîner des accordailles probablement... (Au domestique.) C'est bien ; prévenez seulement monsieur Galouzou que madame Martel, sa pupille, est ici.

LE DOMESTIQUE.

Mais, monsieur Galouzou est encore couché aussi, Madame.

HENRIETTE, avec impatience.

Eh bien, il se lèvera ; faites ce qu'on vous dit.

LE DOMESTIQUE.

Il suffit, Madame. (il sort.)

HENRIETTE, très-agitée.

Se marier!... à son âge? vit-on jamais chose pareille?...

ROBINEAU.

Ma chère amie!... calme-toi, je t'en prie.

HENRIETTE.

Que je me calme! que je me calme! (A Martel qui s'est étendu dans un fauteuil.) Vous avez entendu ce valet? Il y a eu un grand dîner ici, hier soir ; un dîner donné sans doute aux parents de la... demoiselle!

MARTEL.

Eh bien?

HENRIETTE.

Eh bien! si vous étiez rentré au logis immédiatement, au sortir de la Bourse, au lieu d'aller courir au diable au vert, de même que monsieur Robineau, nous serions partis au reçu de la lettre de monsieur Galouzou, nous serions arrivés ici hier soir, au lieu d'arriver ce matin, et nous eussions pu peut-être encore arrêter les choses...

LAURE, à Martel.

Au fait, mon ami, où étais-tu donc?

MARTEL.

A une assemblée d'actionnaires...

HENRIETTE, raillant.

Oui, d'actionnaires en jupons...

LAURE.

Oh!

MARTEL, à Robineau.

Fais donc taire ta femme.

ROBINEAU, bas.

Si tu crois que c'est facile!

MARTEL.

Ma parole d'honneur! je suis brisé!... cette course furibonde de train express..... Sept heures sans s'arrêter.

HENRIETTE.

Nous croyez-vous moins fatiguées que vous?

MARTEL.

Ma foi! j'avoue que je ne sais pas comment vous faites... Il faut que vous soyez de fer.

HENRIETTE.

C'est ma volonté qui est de fer, monsieur! (Avec colère.) Ce maudit valet ne reviendra donc pas!...

MARTEL, se regardant dans une glace.

Il doit y avoir un Figaro dans le pays. Je suis fait comme un voleur, et j'ai bien envie.....

HENRIETTE.

Vous allez vous occuper de votre toilette en ce moment?...

Monsieur a peut-être donné rendez-vous à la dame du wagon, avec laquelle il faisait tant l'aimable ?

MARTEL, avec fatuité

Il fallait bien passer le temps.

LAURE.

Oui, mais tu lui faisais trop les doux yeux.

MARTEL.

Ah ! c'était parbleu bien elle !

ROBINEAU.

Gros fat !

MARTEL, riant

Non, ma parole d'honneur !... Du reste, elle était charmante !

LAURE.

Voyons, Édouard, ne me fais pas de peine... je suis sûre qu'elle t'a dit où elle allait.

MARTEL, faiblement.

Mais non... mais non...

HENRIETTE.

Au lieu de débiter des madrigaux à une inconnue, vous eussiez bien mieux fait de chercher dans votre cervelle un moyen de conjurer le péril qui nous menace.

LAURE.

Certainement... (suppliant.) Mon petit Édouard, tu ne la reverras pas, n'est-il pas vrai, cette vilaine femme ?

MARTEL.

Mais non, te dis-je...

HENRIETTE, à Laure.

Ah ! que tu es niaise ! Cette dame se moque bien de ton mari, va...

LAURE, caressant son mari.

Tu crois cela, toi ?

HENRIETTE, haussant les épaules.

La jalousie te tourne la tête !

LAURE.

Ah ! tu me dis toujours la même chose...

ROBINEAU, à sa femme.

Eh ! quand tu diras ses vérités, à Laure, à quoi ça servira-t-il en ce moment ?

HENRIETTE.

Oh! tenez, ne m'agacez pas, vous, je crois que je vais avoir une attaque de nerfs...

LAURE.

Ah! voici M. Galouzou!

SCÈNE II.

LES MÊMES, GALOUZOU.

ROBINEAU.

Arrivez donc, mon Dieu! qu'est-ce que vous faites?

GALOUZOU.

Il fallait bien que je passasse un pantalon, cependant...

HENRIETTE.

Voilà déjà une heure de perdue...

MARTEL.

Enfin, où en sont les choses?

ROBINEAU.

Est-ce que le mal est aussi grand que...

GALOUZOU.

Ah! ma foi! je vous avoue que ce diable de Plumet a la tête terriblement montée en ce moment pour le mariage! Pendant tout le dîner, il a dévoré des yeux mademoiselle Clémence Dutocq.

HENRIETTE.

A son âge... Si ça ne fait pas pitié...

ROBINEAU.

Ah ça, qui est-ce qui lui a fourré cette idée-là dans l'esprit, donc?

HENRIETTE.

Qui? C'est bien malin à deviner! Ce sont les deux intrigants d'oncles...

LAURE.

M. Dutocq et M. Sarrazin!

HENRIETTE.

Évidemment.

GALOUZOU.

Ah! ils ont bien mené leur barque.

MARTEL.

Mais, oui...

ROBINEAU.

Et mademoiselle Dutocq fera une bonne affaire là !

LAURE.

Certes.

MARTEL.

Mais il me semble que les deux oncles n'en feront pas une mauvaise non plus !

LAURE.

Mais comment s'y sont-ils pris ?

ROBINEAU.

Comment M. Plumet s'est-il laissé entortiller ?

HENRIETTE.

Avec cela, que c'est difficile à comprendre !

MARTEL.

Notre oncle n'est pas fort !

ROBINEAU.

Le pauvre homme ! Il est de fait qu'il se laissera toujours mener par le bout du nez !

MARTEL.

Tu en sais quelque chose, toi.

ROBINEAU.

Plait-il ?

MARTEL.

Et Henriette aussi !

HENRIETTE.

Comment ?

MARTEL.

Dame ! vous n'êtes pas forcé d'avouer ici toutes les sommes que vous avez su lui soutirer !

ROBINEAU.

C'est faux !

HENRIETTE.

Je vous engage à parler, vous, qui êtes sans cesse à lui faire des emprunts !

ROBINEAU.

Mais tout cela te sera retenu un jour !

MARTEL.

Et à toi aussi !

ROBINEAU

Et quand il s'agira d'établir l'héritage !...

GALOUZOU.

C'est cela ! criez ! hurlez ! disputez ! arrachez-vous la peau de l'ours ! Mais vous n'avez donc pas compris ma lettre ? mais vous ne savez donc pas où en sont les choses ? mais vous ignorez donc que cette maison, dans laquelle vous êtes, a déjà été achetée et payée au nom de mademoiselle Clémence Dutocq, que cette propriété est sa dot, son bien, son apport !...

TOUS, stupéfaits.

Bah !

GALOUZOU, continuant.

Et qu'en ce moment, on dresse le contrat à Beaune ! contrat par lequel madame Plumet sera avantagée, je vous en réponds !

ROBINEAU, vivement.

Une donation entre vifs ?

GALOUZOU.

Mieux que cela.

MARTEL.

Au dernier vivant les biens ?

GALOUZOU.

Précisément.

ROBINEAU.

Mais il ne faut pas que ce mariage se fasse !

GALOUZOU.

Vous n'avez pas de temps à perdre alors, car on pousse les choses vivement, je vous en avertis !

HENRIETTE.

Ces braves gens ont peur que la fortune ne leur échappe, c'est tout simple !

MARTEL.

Et puis, il y a peut-être des raisons pour que l'on se hâte !

HENRIETTE.

C'est bien possible !

LAURE.

Comment ?

MARTEL.

Les deux militaires sont sans doute embarrassés de leur nièce!...

HENRIETTE.

Il y a de jolis garçons dans le pays...

GALOUZOU.

Oh! mais..

MARTEL.

Et un bon mariage tire bien vite une honnête fille d'affaire...

GALOUZOU.

Oh! pour cela, je réponds de la sagesse de mademoiselle Dutocq.

ROBINEAU.

Qu'en savez-vous?

GALOUZOU.

Mademoiselle Clémence n'a jamais quitté sa mère ou ses oncles... elle a été fort bien élevée!

HENRIETTE, *raillant.*

Eh bien! mais alors, si c'est une femme accomplie, il faut la servir de toutes nos forces!

GALOUZOU.

Je ne dis pas cela.

HENRIETTE.

Il faut signer des deux mains à son bonheur, et à notre ruine.

GALOUZOU.

Non, sans doute.

HENRIETTE.

Non, tenez, monsieur Galouzou, on vous a déjà gagné aussi, vous, convenez-en...

GALOUZOU.

Moi? par exemple!

HENRIETTE.

Ah! ils sont très-forts, ces gens-là!

GALOUZOU.

Mais, encore une fois...

HENRIETTE.

Et vous leur sacrifierez jusqu'à votre pupille... jusqu'à votre

pauvre petite Laure... Mais parle donc, toi! remue-toi donc!
Quand tu resteras là comme une petite bûche...

LAURE.

Mais qu'est-ce que tu veux que je dise, moi? je ne comprends rien à tout cela.

HENRIETTE.

Eh bien, nous nous passerons de toi, nous nous passerons de monsieur... Galouzou, nous saurons bien, à nous trois, Martel, Robineau et moi...

GALOUZOU.

Mais dites donc à nous quatre, femme terrible!

LAURE.

Et à nous cinq pour ce que je pourrai faire, car je ne renonce pas non plus à mes droits...

HENRIETTE.

C'est bien heureux!...

ROBINEAU.

Voyons! il faut aviser! que faire pour empêcher ce mariage?...

HENRIETTE.

Que faire?

LAURE.

Que faire?

HENRIETTE, riant.

Oh! tu n'as pas besoin de chercher, toi! va, tu ne trouveras pas.

LAURE.

Ah bien! tu me ridiculises toujours.

MARTEL.

J'ai une idée...

HENRIETTE.

Voyons?

MARTEL.

Il s'agirait de couper l'herbe sous le pied à mon oncle.

ROBINEAU.

Comment?

MARTEL.

Et de séduire la demoiselle!... de la compromettre... de lui faire la cour, enfin... je m'en charge

ACTE III, SCÈNE II.

97

LAURE.

Mais je ne veux pas.

HENRIETTE, à Martel.

Vous êtes fou !

MARTEL, miant.

Le moyen me paraissait bon.

LAURE.

Mon ami, je...

HENRIETTE.

Oh ! je vous en supplie ! allez roucouler plus loin ! nous nous occupons d'affaires sérieuses !

GALOUZOU.

Voulez-vous mon avis ?

TOUS.

Oui ! oui !

ROBINEAU.

Eh bien !

GALOUZOU.

Vous ne devez vous mêler de rien... il faut même faire bon accueil à mademoiselle Dutocq...

HENRIETTE.

Par exemple !

ROBINEAU.

Tais-toi donc !

GALOUZOU.

Les empêchements ne peuvent pas venir de vous ; il faut qu'ils viennent de Philippe, qui est à peu près désintéressé dans la question... en apparence, du moins.

MARTEL.

C'est vrai !

TOUS.

Oui, oui !

GALOUZOU.

Pourquoi ne l'avez-vous pas amené avec vous ?

ROBINEAU.

Et le moyen de le trouver ? Depuis que notre oncle lui a donné de l'argent, il ne rentre plus !

GALOUZOU.

Cependant, je lui ai écrit, à lui aussi !

Vous? **MARTEL.**

Oui. **GALOUZOU.**

Quand? **HENRIETTE.**

Avant-hier. **GALOUZOU.**

Et vous lui disiez? **ROBINEAU.**

GALOUZOU.
Je lui disais d'accourir! que sa présence était utile ici et voilà pourquoi je m'étonne qu'il ne soit pas encore arrivé!

HENRIETTE.
Ah! ce monsieur Philippe! il n'y a pas de danger qu'il vienne, parce qu'on a besoin de lui. Quand il peut gêner ou nuire, il est toujours là.....

MARTEL.
Eh bien, voulez-vous que j'aille au télégraphe électrique... que je lui envoie une dépêche?

Oui. **ROBINEAU.**

LAURE, bas à Martel.
Oh! je suis sûre que tu vas aller retrouver la voyageuse.

Par exemple! **MARTEL.**

HENRIETTE.
Oh! je t'en supplie, mon enfant, laisse-nous tranquilles...

Je pars! **MARTEL.**

Me voilà! **PHILIPPE, entrant.**

Philippe... **TOUS.**

SCÈNE III.

LES MÊMES, PHILIPPE.

PHILIPPE.
Moi-même!... (*A Galouzon.*) J'ai reçu votre lettre hier soir, j'ai

pris le train de ce matin, et me voici! (Aux autres.) Est-ce que ça vous contrarie?

ROBINEAU.

Au contraire, soyez le bienvenu.

PHILIPPE.

Hein?

MARTEL.

C'est le ciel qui vous envoie.

PHILIPPE.

Vous plaisantez?

HENRIETTE.

Nous vous appelions de tous nos vœux!

PHILIPPE.

Vous avez donc besoin de moi?

MARTEL.

Eh bien, oui.

HENRIETTE.

Oui.

PHILIPPE.

Allons donc!

LAURE.

Nous n'avons d'espoir qu'en vous!

PHILIPPE.

Qu'est-ce qu'il y a donc?

HENRIETTE.

Il y a que notre oncle se marie!

PHILIPPE.

Bah! Eh bien, on fera une noce... nous danserons, nous rirons, nous gobichonnerons; ça me va, à moi!

GALOUZOU.

Il ne pense qu'à gobichonner.

ROBINEAU.

Oui, mais ça ne nous va pas à nous...

PHILIPPE, riant.

Tiens! au fait! — L'oncle une fois marié, il faudra faire son deuil de l'héritage!... Enfoncées, les espérances! (Tapant sur le ventre de Martel et sur celui de Robineau.) Adieu les bonnes fortunes!... Bonsoir aux spéculations!... Je comprends! je comprends!

HENRIETTE, bas.

Cet homme est abominable!

ROBINEAU.

Oh! mon cher Philippe, si nous désirons défendre nos droits, ce n'est pas positivement pour nous...

PHILIPPE, riant.

Comment donc! mais c'est pour le Grand Turc, bien certainement!

MARTEL.

Enfin, nous sommes mariés...

PHILIPPE, raillant.

Vous pouvez avoir des enfants, un jour!... et c'est pour ces pauvres innocents... Ah! c'est bien! c'est très-bien! (Il s'essuie les yeux.) Ça me touche! (Riant tout à coup.) Ah! farceurs!

HENRIETTE.

Monsieur Philippe!

PHILIPPE.

Et c'est à papa que vous venez raconter ces petites machines-là? Allons, voyons; soyez francs! une fois par hasard... dites que vous aimez l'argent, ça vaudra mieux!

ROBINEAU.

Mon cher Philippe, comprenez donc! quand on n'a qu'un parent, que l'on a toujours entouré de soins...

PHILIPPE, riant toujours.

Oui, oui, oui, oui... C'est ennuyeux de l'avoir aimé et câliné pour rien... On aime assez à faire ses frais... Ses frais de pantoufles, de bretelles.

HENRIETTE, à part.

Quelle humiliation!

LAURE.

Ah!

HENRIETTE, vivement.

Tais-toi!...

MARTEL.

Oh! Philippe!

GALOUZOU, vivement.

Permettez! nous ne nous entendons pas... Monsieur Philippe aime la franchise, et il a raison... Allons au but... Nous avons

toujours compté sur l'héritage de monsieur Plumet; cet héritage nous appartient légalement, et l'on ne peut exiger de nous que nous renoncions ainsi à quarante belles et bonne mille livres de rentes. Est-ce clair?

PHILIPPE.

Comme du sauterne! Allez toujours.

GALOUZOU.

Nous ne pouvons nous mêler de rien et nous avons compté sur vous pour agir!

PHILIPPE.

Très-bien!

GALOUZOU, continuant

D'autant mieux que nos intérêts sont les mêmes.

PHILIPPE.

Comment cela?

GALOUZOU.

Si nous avons des espérances, vous, vous avez toujours eu des réalités; je m'explique: vous, monsieur Philippe, vous avez vécu jusqu'à ce jour à la charge de votre cousin Plumet!...

PHILIPPE.

Permettez...

GALOUZOU, continuant.

Vous n'avez aucune fortune, vous ne voulez pas travailler et vous êtes habitué à puiser dans la caisse dudit cousin!

PHILIPPE.

Eh! là-bas!

GALOUZOU.

J'en suis fâché... Je suis homme d'affaires et j'appelle un chat, un chat! Croyez-vous qu'une fois marié, monsieur Plumet continuera à vous héberger? Non! Sa femme et la famille de sa femme seront un nouvel obstacle entre lui et vous... partant, vous vous trouverez sur le pavé sans ressource aucune!

PHILIPPE, se grattant l'oreille.

C'est peut être vrai, cela!

GALOUZOU, se laissant aller à plaider sans s'en douter.

Tandis que si ledit sieur Plumet ne se marie pas, s'il ne change rien à son état normal, s'il continue à vivre célibataire, le même état de choses subsiste et la situation respective de

chacun demeurant dans le *statu quo*, aucun intérêt n'est lésé...
Plaise donc à la cour d'écouter mes conclusions.

PHILIPPE, l'interrompant.

Prêchi, prêcha ! estimable avocat

GALOUZOU, riant.

Pardon... mais l'habitude !...

HENRIETTE.

Oh ! mon cher Philippe... Si vous vouliez nous servir dans cette occasion, vous n'auriez pas affaire à des ingrats !

PHILIPPE.

Hein ?

ROBINEAU.

Si vous faites rompre ce mariage, le jour où nous serons possesseurs de notre fortune...

MARTEL.

Nous vous assurerions chacun une pension de douze cents francs...

PHILIPPE.

Oh ! oh ! mes petits amis, ne parlons pas de cela ! Je suis un mauvais sujet, moi, je ris de tout, je me moque de tout... mais je ne spécule jamais sur la mort des autres.

ROBINEAU.

Mais...

PHILIPPE.

Plumet est un bon garçon que j'aime pour lui et non pour les écus qu'il me donne, et s'il mourait demain, je le regretterais sincèrement ; donc ne parlons plus de ça. Qu'il vous déshérite ou non, peu m'importe ! car si vous ne m'aimiez guère, je ne vous aime pas du tout, moi...

GALOUZOU.

Cependant, ce mariage...

PHILIPPE.

Ce mariage, c'est une autre paire de manches. Le cousin était heureux avec moi, je ne veux pas qu'on lui enlève le bonheur que je lui donne. Je commençais à le former, je ne souffrirai pas qu'on me le gâte !

ROBINEAU.

Très-bien !

PHILIPPE.

Mais ce que j'en ferai, ce n'est pas pour vous.

MARTEL.

Bien obligé!...

PHILIPPE.

C'est pour lui et pour moi...

HENRIETTE.

Enfin, vous empêcherez ce ridicule mariage?

PHILIPPE.

Très-certainement! pauvre Plumet! Nous séparer! Qu'est-ce qu'il deviendrait sans moi?

LAURE, vivement.

Voici notre oncle!

GALOUZOU, aux autres.

Je vous quitte! Il ne faut pas que M. Plumet se doute que je vous ai prévenus...

ROBINEAU.

Oui, oui, oui, allez! (Galouzou sort.)

HENRIETTE.

Et maintenant, soutenons-nous bien!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, moins GALOUZOU, puis PLUMET.

Philippe a pris un journal et semble, pendant tout ce qui suit, tout à fait absorbé dans sa lecture. Plumet entre sans voir personne.

PLUMET, se frottant joyeusement les mains, à part.

Décidément, bien décidément, je suis enchanté de ce mariage! Mademoiselle Clémence est charmante, et je serai très-heureux avec elle. (Il se frotte de nouveau les mains avec satisfaction, mais peu à peu sa figure s'assombrit, et il semble très-préoccupé. S'asseyant.) Mais que diront mes neveux quand ils apprendront...? Je sais bien que ces chers enfants m'adorent et... c'est précisément pourquoi... (Apercevant tout à coup Henriette et Laure qui sont venues, chacune d'un côté s'appuyer sur son fauteuil. Avec stupéfaction.) Tiens! Laure! Henriette!

LAURE.

Mais oui...

HENRIETTE, câline.

C'est bien nous, mon petit nononcle !

PLUMET, très-embarrassé.

Quelle aimable surprise ! (voyant les autres.) Et Martel... et Robineau... et Philippe aussi ! (Martel et Robineau l'embrassent.)

PHILIPPE, brutalement.

Bonjour, cousin, bonjour !

PLUMET.

Ah ! par exemple... Si je m'attendais... Que je suis donc content !... (A part.) Que le diable les emporte !...

ROBINEAU.

Ma foi, mon cher oncle, nous nous sommes dit : C'est demain dimanche, nous sommes libres... il faut aller passer cette journée-là auprès de notre bon parent !

MARTEL.

Nous sommes partis...

HENRIETTE.

Et nous arrivons à l'instant !

LAURE, à Plumet.

Mais embrassez-nous donc !

PLUMET, les embrassant.

Ces chers enfants !... C'est une bien bonne idée que vous avez eue là... (A part.) Comment leur apprendre... ?

HENRIETTE.

Eh bien ! mon bon oncle, comment vous trouvez-vous ici ?

LAURE.

Croyez-vous que le pays vous conviendra ?

MARTEL.

Avez-vous un agréable voisinage ?

PLUMET, cherchant ses mots avec embarras.

Mon Dieu ! je vivrai très-bien ici, j'en suis convaincu... Quant à la société, il y a d'abord monsieur Protat et sa fille ; puis... le commandant Dutocq, vous savez?... Son beau-frère... le commandant Sarrazin... ils sont tous deux commandeurs de la Légion

d'honneur... ce sont des gens charmants... enfin... il y a... leur nièce... mademoiselle Clémence...

HENRIETTE, lançant un coup d'œil aux autres qui se font des signes.

Ah! mademoiselle Clémence!... Pauline nous en a toujours dit le plus grand bien!...

PLUMET.

Oui, c'est une personne d'une trentaine d'années... la meilleure créature!...

HENRIETTE.

Oh! nous serons enchantés de faire sa connaissance. (A Robineau.) N'est-ce pas, mon ami? (Bas.) Mais parlez donc, c'est ridicule...

ROBINEAU.

En effet... en effet... Et est-ce que cette demoiselle ne pense pas à se marier?

PLUMET, embarrassé.

Mais... à vrai dire... je crois que si...

MARTEL, galement.

Ah! il y a un prétendu?...

HENRIETTE.

Est-ce un jeune homme?

LAURE.

Est-il gentil?

PLUMET.

Pas précisément... c'est un homme de mon âge!

ROBINEAU.

Mais c'est le plus bel âge pour un mari...

MARTEL.

D'autant mieux, que mademoiselle Clémence, d'après ce que vous venez de dire, n'est plus de la première jeunesse...

PLUMET, enchanté et plus à l'aise.

Certainement!

ROBINEAU.

Mais la demoiselle n'a rien, je crois?

PLUMET.

En effet!

ROBINEAU.

Et... est-ce que le prétendu est riche?

PLUMET.

Mais oui... suffisamment...

HENRIETTE.

Ah! c'est bien ce qu'il fait là .. C'est une bonne action!

PLUMET, enchanté.

Tu trouves?

HENRIETTE.

Mais sans doute... Qu'avez-vous donc?

PLUMET.

Moi?... rien.

HENRIETTE.

Le désapprouvez-vous?

PLUMET.

Non... C'est que...

MARTEL.

C'est que ?...

PLUMET.

C'est que... ledit prétendu n'est pas tout à fait seul au monde.

ROBINEAU.

Eh bien !

PLUMET.

Il a... dame... il a des héritiers!

ROBINEAU.

Des enfants ?...

PLUMET.

Oh! non, non... mais des parents qui, peut-être... comptaient... qu'il ne se marierait jamais!

MARTEL.

Qu'est-ce que cela fait, ça ?

PLUMET.

Ah! tu penses que ..

HENRIETTE.

Il doit songer à son bonheur avant tout, c'est tout simple...

PLUMET.

Quoi! vraiment? c'est votre opinion?

ROBINEAU.

Mais sans doute,

PLUMET.

Comme cela... si moi... j'avais pensé à me marier...

MARTEL.

Comment ?

PLUMET.

Si je voulais prendre femme...

HENRIETTE.

Ah ! dites-moi donc... ce prétendu ?...

ROBINEAU, riant.

C'est peut-être vous, mon oncle !

MARTEL, gaiement.

Quoi ?

LAURE.

Vous vous mariez ?

HENRIETTE, à Plumet.

Eh bien ?

PLUMET, avec effort.

Eh bien... oui ; je me marie. (A part.) Tant pis, c'est lâché...

HENRIETTE, le menaçant.

Ah ! vilain oncle !... vous faites comme cela vos coups à la sourdine ?

PLUMET.

Je te jure que je ne m'y attendais pas du tout ; c'est Pauline...

HENRIETTE.

Ah ! mademoiselle Pauline...

PLUMET.

Une petite folle.

HENRIETTE.

Point, dites-vous ? mais pas déjà tant... et cette demoiselle Clémence ?...

PLUMET.

Un ange, mon enfant, un ange... De l'ordre, de l'économie, une raison !... Et puis, bonne, douce !... Enfin, tout votre portrait.

HENRIETTE.

Oh ! je brûle déjà de la connaître.

PLUMET, enchanté.

Tu crois donc que tu pourras l'aimer ?

HENRIETTE.

Dame! si elle vous aime!

PLUMET.

Ah! tu comprends!... elle ne peut pas être folle de moi; mais je crois qu'elle m'a déjà en très-haute estime.

ROBINEAU.

Parbleu!

MARTEL, gaiement.

Elle serait bien difficile!

PLUMET, attendri.

Comme cela, mes enfants, vous ne m'en voulez pas trop d'avoir songé à...

HENRIETTE.

Ah! ce n'est pas sérieusement que vous dites cela, mon oncle?

PLUMET.

Mais si, mais si... je vous en demande pardon! mais j'ai craint un instant.

LAURE.

Quoi donc?

PLUMET.

Enfin, je pensais que vous ne verriez pas ce mariage-là d'un bon œil...

ROBINEAU.

Ce n'est pas bien.

PLUMET.

C'est vrai... et je m'en repens...

HENRIETTE.

Nous allons réparer le désordre de notre toilette, et nous revenons... Vous nous présenterez à notre future tante

LAURE.

C'est cela.

MARTEL, gaiement.

Ah! je lui ferai la cour, moi, je vous en prévient...

PLUMET, enchanté.

Tu en es bien capable, gredin!

LAURE.

Oui, mais moi je m'y oppose...

ROBINEAU.

Dites donc, mon oncle, vous nous présenterez aussi au commandant Sarrazin?

PLUMET.

Certainement, certainement... (Ému jusqu'aux larmes.) Oh! mes enfants... mes chers neveux... mes chères petites nièces... je ne sais comment vous exprimer... C'est bien... très-bien!...

HENRIETTE.

C'est tout simple, mon bon oncle!

LAURE.

Soyez heureux!

HENRIETTE.

Et nous serons contents!... (Il les tient enlacés un instant, puis s'éloigne un peu pour essayer une larme.)

ROBINEAU, à Martel.

Ma parole d'honneur, notre oncle tombe en enfance!

HENRIETTE, bas à Philippe.

A vous maintenant!

PHILIPPE, à part.

Oh! s'il ne s'agissait pas du bonheur du cousin, comme je pousserais au mariage, pour faire enrager tous ces gaillards-là!

PLUMET.

Choisissez vos chambres vous-mêmes, mes enfants! Toute la maison est à votre disposition... Allez... allez... Ah! tenez... (avec émotion.) Je ne suis pas digne de vous! (On s'embrasse une dernière fois. Tous quatre s'en vont.)

SCÈNE V.

PLUMET, PHILIPPE.

PLUMET, dans le ravissement.

Et moi qui hésitais à leur avouer!... Ah! comme je les méconnaissais!... (Apercevant Philippe.) Tiens, je t'avais oublié, toi! Eh bien, tu as été témoin de ce qui vient de se passer... Est-ce beau, hein?... Est-ce beau? (Après un moment de silence.) Ah ça, mais tu ne dis rien! Est-ce que tu ne les approuves pas?...

PHILIPPE, lisant toujours son journal.

Si, si, si, si, si!...

PLUMET.

Eh bien, et moi, est-ce que tu me blâmes?

PHILIPPE, même jeu.

Non, non, non, non, non!...

PLUMET.

Non, non, non, non, non... si, si, si, si, si. . Qu'est-ce que ça veut dire cela?

PHILIPPE.

Ça ne veut rien dire du tout!

PLUMET.

Mais encore un coup, est-ce que tu trouves que j'ai tort de faire ce que je fais?

PHILIPPE.

Vous avez raison, si cela vous plaît!

PLUMET.

Ça ne signifie rien, ce que tu me dis là.

PHILIPPE.

Pardou! moi j'ai pour principe de tout approuver, même les plus grandes folies!

PLUMET.

Est-ce donc que je fais une folie en me mariant?

PHILIPPE.

Je n'en sais rien.

PLUMET.

Serais-je plus sage à ton sens, en ne me mariant point?

PHILIPPE.

Je l'ignore!... 3

PLUMET.

C'est-à-dire que tu as une idée que tu ne me dis point.

PHILIPPE.

En aucune façon... et j'ai toujours pensé de la sorte. Un certain jour, un garçon de mes amis est venu me dire qu'il était décidé à se brouiller avec sa noble famille pour suivre une baladine qui dansait sur la corde. J'ai répondu que je l'approuvais fort. Deux ans après, sa danseuse l'a quitté pour un hercule, et

il est mort sur la paille... c'est-à-dire, non, il s'est jeté à l'eau avec une pierre au cou.

PLUMET.

Joli dénouement.

PHILIPPE.

Une autre fois...

PLUMET.

Ah ça, qu'est-ce que tu veux dire avec tes histoires?

PHILIPPE.

Je ne veux dire qu'une chose, mon cher cousin, à savoir que je ne me crois pas plus sage que les fous, et que je ne me permettrais point de leur donner des conseils. Voilà.

PLUMET.

Et si je veux que tu parles, moi? Voyons, pourquoi est-ce que je ne me marierais point?

PHILIPPE.

Ai-je dit qu'il ne fallait point vous marier?

PLUMET, criant.

Non. Tu n'as rien dit, et précisément je veux que tu dises...

PHILIPPE.

Vous voulez avoir mon avis?

PLUMET.

Oui.

PHILIPPE.

Mon avis sincère?...

PLUMET.

Bien entendu.

PHILIPPE.

Et vous ne m'en voudrez pas?

PLUMET.

Eh non, animal!

PHILIPPE.

Eh bien, je trouve que vous avez raison de vous marier...

PLUMET.

Ce n'est pas vrai.

PHILIPPE.

Si fait, car après tout, qu'est-ce que vous risquez? Vous aurez toujours quatre ou cinq ans de bon.

PLUMET.

Comment? comment? quatre ou cinq ans de bon? Veux-tu dire que, passé ce temps, on sera forcé de m'enterrer?

PHILIPPE.

Non. Je veux dire seulement que, passé ce temps, vous ne vaudrez plus grand'chose... et que si votre femme vous supporte encore, ce ne sera guère qu'en considération de ce que vous aurez fait pour elle!

PLUMET.

Qu'est-ce que tu me chantes là?...

PHILIPPE.

Permettez, cousin, dans cinq ans, vous aurez cinquante-quatre ans, et votre femme en aura trente-deux.

PLUMET.

Eh bien? un mari peut avoir au moins dix ans... quinze ans.... vingt ans de plus que sa femme!

PHILIPPE.

Non, non, cousin!... En bonne logique, c'est la femme qui devrait avoir dix ans de plus que son mari!

PLUMET.

Et pourquoi?

PHILIPPE.

Pourquoi?... mais d'abord parce que... et ensuite parce que... pardieu!... vous m'entendez bien?...

PLUMET.

Monsieur Philippe, vous parlez comme un réprouvé!... Après tout, ma femme sera ma femme...

PHILIPPE.

Oui, mais vous ne serez pas son mari, voilà le danger...

PLUMET, de plus en plus rêveur.

Va-t'en au diable!...

PHILIPPE.

Après ça, mariez-vous si vous voulez... Qu'est-ce que cela me fait à moi, si... si vous êtes philosophe!...

PLUMET.

Si... tu as dit si? Qu'est-ce que tu entends par là?

PHILIPPE.

Ah! vous le savez bien, cousin. Ah ça, voyons? vous croyez donc que mademoiselle Clémence vous épouse pour vos beaux yeux?...

PLUMET, à moitié retourné.

Hum!... enfin...

PHILIPPE, riant.

Allons! allons! ils vous ont bien roulé...

PLUMET.

Ce n'est pas vrai.

PHILIPPE.

C'était bien manigancé, du reste, tout ça... On vous a fait d'abord acheter la maison de campagne voisine de celle de la demoiselle... c'était un rapprochement tout naturel. Et puis, on vous a choyé, dorloté... Dites donc, à dîner, vous étiez entre les deux oncles, hein?

PLUMET.

Oui.

PHILIPPE.

Avez-vous dû trinquer?

PLUMET, rêveur.

Mais assez...

PHILIPPE.

Ils vous versaient souvent, les vieux de la vieille?

PLUMET, de même.

Mais, assez souvent...

PHILIPPE.

Et pendant que la demoiselle vous regardait en-dessous, les deux oncles vous parlaient du contrat...

PLUMET.

Oui, il en a été question...

PHILIPPE, riant.

Et au dessert, ils pleuraient tous les deux dans votre assiette... Ah! pauvre cousin! vous n'êtes pas fort...

PLUMET.

Pas fort! pas fort! Qui est-ce qui dit ça?

PHILIPPE.

Moi! et bien d'autres... Messieurs Dutocq et Sarrazin, d'abord...

PLUMET.

Comment! tu crois?...

PHILIPPE.

Ils doivent un peu rire du bonhomme Plumet, à cette heure...

PLUMET.

Le bonhomme Plumet! le bonhomme Plumet!... n'est pas tout à fait un imbécile!

PHILIPPE.

Pas encore, non! mais ça viendra...

PLUMET.

Non, ça ne viendra pas...

PHILIPPE.

Je vous dis que si.

PLUMET.

Je te dis que non... (se montant peu à peu.) Le fait est que je ne sais pas comment tout cela s'est arrangé.

PHILIPPE.

Quoi?

PLUMET.

Eh bien, ce mariage... je n'y pensais pas, moi!

PHILIPPE.

Ah! voyez-vous!...

PLUMET.

Je n'avais pas même remarqué cette demoiselle, et puis, tout d'un coup, je me suis trouvé engagé... (se montant de plus en plus.) Mais c'est que c'est vrai qu'ils m'ont grisé; je ne savais plus du tout où j'en étais, moi! On m'aurait fait signer ce qu'on aurait voulu...

PHILIPPE.

C'est un abus de confiance... un détournement de majeur... Les deux oncles sont des intrigants, et leur nièce une coureuse d'héritages...

PLUMET.

Oh! tu vas trop loin... tu vas trop loin... (Réfléchissant.) Mais... c'est égal... cela se pourrait bien après tout... car enfin, on ne m'a pas donné le temps de la réflexion!...

PHILIPPE.

Parbleu!

PLUMET.

Décidément, j'ai été trop vite... C'est que j'ai les mains liées!...

PHILIPPE.

Bah! monsieur le maire n'a pas encore mis son écharpe...

PLUMET.

Oui... oui... je sais bien...

PHILIPPE.

Allons! allons! ne soyez pas faible, sacrebleu!

PLUMET.

Je...

PHILIPPE.

D'ailleurs, je suis là, moi! et s'il faut vous aider...

PLUMET, prenant son parti.

Eh bien, oui, au fait, tu m'aideras!

PHILIPPE.

Alors, vous n'épousez pas?

PLUMET, avec force.

Moi! mais j'aimerais mieux me jeter à l'eau, mourir sur la paille, avec une pierre au cou, comme ton ami l'hercule... Ah ça! mais j'y songe... mes neveux qui étaient si heureux de ce mariage...

PHILIPPE.

Eux! allons donc! ils n'osaient pas vous le dire, mais ils rageaient... ils tremblaient pour votre bonheur.

PLUMET.

Vrai?... Ces pauvres enfants, je les reconnais bien là! Va vite les prévenir.

PHILIPPE.

Oh! ça ne presse pas.

PLUMET.

Si fait! si fait! va vite, et reviens de même (Philippe sort.) Car si les commandants arrivaient?... Ah! justement, les voilà! (Appelant.) Philippe!... Il est déjà loin!... Ah! sabre de bois! sabre de bois!

SCÈNE VI.

PLUMET, DUTOCQ, SARRAZIN, puis PHILIPPE.

DUTOCQ, entrant gaiement.

Ah! nous voilà enfin! (Tendant la main à Plumet.) Bonjour, mon neveu!

SARRAZIN, de l'autre côté.

Bonjour, mon neveu!

PLUMET, embarrassé.

Monsieur Dutocq!... Monsieur Sarrazin!...

DUTOCQ.

J'ai cru que ces farceurs de la mairie n'en finiraient pas. Enfin, vos premiers bans sont publiés, et dans quinze jours, le mariage.

PLUMET, de même.

Dans quinze jours!

SARRAZIN.

Oh! ça ne se peut pas plus tôt!

DUTOCQ.

Je comprends bien votre impatience!

PLUMET, de même.

Certainement, que...

DUTOCQ.

Mais enfin, il faut se faire une raison.

SARRAZIN.

Vous avez bien attendu jusqu'ici, qu'est-ce que c'est que quelques jours de plus ou de moins?

PLUMET.

En effet... en effet...

DUTOCQ.

Et au moins, comme ça, pendant quelques jours, notre fille sera encore à nous, car bientôt il faudra lui dire adieu! On a beau dire : « On ne se quittera pas, on se verra tous les jours », va te promener... une fois mariés...

SARRAZIN.

Ah! ça c'est vrai que ça nous fait de l'effet tout de même.

PLUMET.

Oh!... je... je comprends bien cela. Quand on avait sa vie arrangée d'une certaine façon, il en coûte toujours...

DUTOCCQ.

Enfin, qu'est-ce que vous voulez? Il ne faut pas ne songer qu'à soi.

SARRAZIN.

Et pourvu que la petite soit heureuse... (Rentrée de Philippe.)

PLUMET, de plus en plus embarrassé.

Ah! mais voilà... mademoiselle Clémence sera-t-elle vraiment... bienheureuse avec moi?

DUTOCCQ.

Comment?

PLUMET.

Eh bien, oui; vous savez?... les vieux garçons, ça a des manies, et une pauvre femme a quelquefois bien à souffrir avec eux...

PHILIPPE, appuyant.

Ah! dame! ça c'est vrai!

DUTOCCQ.

Ah! tiens, vous voilà?

PHILIPPE.

Bonjour, commandants.

SARRAZIN.

Il me semble que, quand on le veut...

PLUMET.

Ah! à un certain âge, on ne se refait plus, et savez-vous que si votre chère enfant en venait un jour à se repentir de...

DUTOCCQ.

Oh! il n'y a pas cela à craindre...

PLUMET.

C'est que je ne m'en consolerais jamais d'abord...

SARRAZIN.

Mon cher monsieur Plumet, ces scrupules-là vous honorent, et c'est une preuve de plus pour nous, que nous avons bien fait de vous ouvrir nos bras.

PLUMET, à part.

Allons, bon!

PHILIPPE, bas à Plumet.

Eh bien, mais dites donc, vous n'êtes pas au bout de vos peines, vous?

PLUMET, de même.

Parbleu! je le sais bien!

DUTOCCQ.

Savez-vous que nous avons eu du mal pour décider Clémence?

PLUMET.

Vraiment?

DUTOCCQ.

Oh! elle ne voulait pas se marier!

PLUMET, vivement.

Voyez-vous? voyez-vous?

DUTOCCQ.

Quoi?

PLUMET.

Tenez, mes chers amis, là, entre nous, j'ai peur de ne pas plaire beaucoup à mademoiselle Clémence.

SARRAZIN.

Ah! dame! je ne dis pas qu'elle en perde le boire et le manger...

PLUMET.

Ce n'est pas cela... mais je crains qu'elle n'ait obéi qu'au désir de vous être agréable... qu'elle n'ait cédé qu'à... vos instances.

SARRAZIN.

Ah! après tout, nous ne l'avons pas prise de force!

PLUMET.

C'est égal, elle est bonne... généreuse... Je la connais bien.

DUTOCCQ.

Eh bien! mais nous aussi, peut-être...

PLUMET.

Vous n'avez peut-être pas étudié la question aussi froidement que moi...

DUTOCCQ, le regardant de travers.

Vous croyez?

PLUMET, à demi voix.

Enfin, là, tenez, toujours entre nous, je crois qu'elle se sacrifie!

SARRAZIN, de même.

Au fait, c'est possible!

PLUMET.

Si je parle ainsi, vous comprenez bien que c'est par loyauté; et, pour ce qui est de moi, il est bien évident que j'eusse été trop heureux d'être l'époux de mademoiselle Clémence, car c'est le modèle de toutes les vertus.

SARRAZIN, qui le regarde dans les yeux.

Oh! on ne vous demande pas tout ça.

PLUMET.

Comment donc?... mais je dois le dire... Je ne veux pas que vous puissiez croire...

DUTOCQ.

Quoi donc?

PLUMET, embarrassé.

Enfin, je tiens bien à constater qu'il n'y a rien dans tout cela de désobligeant pour... Dieu merci!... tout le monde sait...

DUTOCQ.

Oui, oui, tout le monde sait qu'il n'y a pas le plus petit mot à dire sur mademoiselle Clémence Dutocq.

SARRAZIN.

Et vous n'avez pas besoin de tant vous démener pour prouver ça...

PLUMET, avec douceur.

Ah! permettez, commandant; je croyais pourtant de mon devoir...

DUTOCQ, de même.

Tout ça, ce sont des phrases inutiles!

SARRAZIN.

Oui, expliquons-nous catégoriquement.

PLUMET, tout tremblant.

Mon Dieu... Commandant... mon cher monsieur Sarrazin, je ne sais comment vous dire...

PHILIPPE, bas.

Allez donc!

SARRAZIN.

Eh bien?

DUTOQ.

Ce n'est pourtant pas si difficile... On ne vous met pas le pistolet sur la gorge, après tout.

PLUMET, s'efforçant de rire.

Oh! je sais bien, je sais bien... Et il est de fait que je n'ai eu qu'à me louer de vos façons d'agir. Tenez, j'en parlais tout à l'heure avec Philippe... Je lui disais qu'il était même étonnant de rencontrer autant de douceur et d'aménité chez d'anciens militaires qui...

PHILIPPE, à part.

Il barbotte, le cousin...

SARRAZIN.

Vous croyiez donc que les anciens militaires étaient des manants?

PLUMET.

Non... non, certes... je voulais dire seulement...

DUTOQ, brutalement.

Mais il ne s'agit pas de nous; il s'agit de notre nièce... de Clémence!

SARRAZIN.

C'est juste!

DUTOQ.

Vous avez changé d'idée, n'est-ce pas?

PLUMET.

Pardon... veuillez m'entendre...

DUTOQ.

Je ne vous demande pas vos raisons... Hier, vous vouliez vous marier; aujourd'hui, vous ne le voulez plus. Est-ce bien cela?

PLUMET, voulant parler.

Encore faut-il?

DUTOQ.

Mais ayez donc au moins le courage de votre opinion!

SARRAZIN.

C'est bien le moins, sacrebleu!

PHILIPPE, bas.

Allez donc!

PLUMET, ahuri.

Permettez... Croyez bien que si je n'écoutais que mon cœur...

DUTOCCQ, criant.

Eh ! encore une fois... qu'est-ce que ça nous fait, votre cœur?...
Vous mariez-vous ? oui ou non ?

PLUMET.

Mais...

DUTOCCQ, criant.

Oui ou non ?

PLUMET.

Eh bien !...

PHILIPPE, n'y tenant plus.

Non. (A part.) Il m'agace à la fin.

DUTOCCQ.

Alors c'est non.

PLUMET, à demi-voix.

Oui.

DUTOCCQ.

Eh bien, à la bonne heure ; on sait au moins à quoi s'en tenir.

PLUMET.

Mon cher commandant, croyez bien que je suis désolé...

DUTOCCQ, froidement.

Mais, nous aussi, monsieur, nous aussi.

SARRAZIN, brusquement.

Ah ! mais, sacrebleu ! on ne joue pas ainsi avec le repos et
l'honneur des familles..

PLUMET, intimidé.

Mon cher monsieur Sarrazin, je vous jure...

SARRAZIN, avec colère.

Eh ! nous nous moquons bien de vos protestations ; c'est autre
chose qu'il nous faut, et...

DUTOCCQ, lui tenant le bras.

Plus un mot, Sarrazin, et laisse-moi parler... (A Plumet, d'un ton
grave et triste.) Le commandant a raison, monsieur, quand il dit
que l'on ne doit pas jouer avec le repos des familles... A votre
âge, monsieur Plumet, on doit réfléchir davantage... Vous avez
fait une mauvaise action...

PLUMET, embarrassé.

Monsieur Dutocq...

SARRAZIN, d'un ton menaçant.

Oui, sacrebleu ! une mauvaise action !...

DUTOCCQ, bas.

Tais-toi... toi... (Haut.) On doit y regarder à deux fois, monsieur, avant de faire briller un riant espoir aux yeux d'une fille honnête et pauvre comme notre Clémence. On doit tourner sept fois sa langue, entendez-vous, monsieur Plumet, avant de venir dire à deux vieux comme nous : « Vous êtes inquiets sur « l'avenir de votre enfant : eh bien, cet avenir, je m'en charge. « Vous pleurez quelquefois à la pensée de laisser un jour l'orphan « line sans appui et presque sans pain sur la terre : Eh bien, « grâce à moi, son pain quotidien ne lui manquera pas. et, quand « vous partirez, elle ne sera pas seule au monde. » Non, monsieur Plumet, on ne fait pas de ces promesses-là, quand on ne se sent pas la force de les tenir ; car, le jour où l'on retire la parole que l'on avait donnée, on fait beaucoup de tort à une honnête fille, et beaucoup de peine à deux honnêtes gens.

PLUMET, attendri.

Commandant !...

PHILIPPE, à part.

Il me retourne, moi, ce vieux-là...

DUTOCCQ, avec calme.

Du reste, et je dois vous le dire, monsieur, si nous étions riches, si notre enfant avait une dot, et si vous refusiez cette dot, après l'avoir acceptée, nous exigerions de vous, à cette heure, une réparation pour le tort que vous allez faire sans doute à Clémence vis-à-vis du monde qui ne verra que votre refus.

PLUMET.

Oh ! mais...

DUTOCCQ, sans l'écouter.

Mais Clémence est pauvre. Tout ce qui ressemblait, de notre part, à une intimidation ou même à une insistance, pourrait être mal interprété ; nous laisserons donc les choses dans l'état où elles sont... Votre seule punition sera, je vous le répète, dans le souvenir de votre mauvaise action.

PLUMET, très-ému.

Mais, commandant, pour ce qui est de la réputation de made-

moiselle Clémence, je saurai bien mettre tous les torts de mon côté, et faire en sorte que...

DUTOCQ, *sévèrement.*

Nous ne vous le permettons pas, monsieur... nous ne vous permettons pas même de prononcer le nom de notre enfant; une sainte fille comme Clémence peut être accusée par tous; elle ne doit être défendue par personne, quand nous croyons devoir à sa dignité de ne point la défendre.

PLUMET, *de plus en plus ému.*

Commandant!...

PHILIPPE, *à part.*

Oh! c'est bien!... c'est très-bien!...

PLUMET, *très-agité.*

Mais voyons? Commandant? permettez?... je ne savais point, je n'avais point songé... Mais s'il en est ainsi; si ce changement de résolution de ma part peut avoir de semblables conséquences... mais, mon Dieu, je ne demande qu'une chose, moi... Tenez! monsieur Dutocq, je vous en supplie! oubliez ce moment d'hésitation, et reprenez ma parole.

DUTOCQ

Allons donc, monsieur!

SARRAZIN, *éclatant.*

Vous êtes fou, par exemple!

DUTOCQ.

Sarrazin!...

SARRAZIN.

Ah!... Tant pis, je me suis assez retenu... (A Plumet.) Sacrebleu!... c'est donc comme ça que ça se passe dans vos boutiques?... Vous vous figurez peut-être que nous venons de faire du sentiment avec vous, pour rattraper une fortune qui nous échappe?...

PLUMET.

Mais, non, Commandant, mais non...

SARRAZIN.

Vous croyez peut-être que nous avons voulu vous attendrir sur le sort de notre petite?... vous êtes encore un drôle de paroissien, vous!

PLUMET.

Mais, je vous jure!...

SARRAZIN, que Dutocq veut en vain calmer.

Mais no're Clémence n'a pas besoin de vous, et nous, non plus... mais si nous le voulions, elle en aurait dix maris, et de plus chouettes que vous.

PLUMET.

Je n'en doute pas...

PHILIPPE, à part.

Celui-là a moins de dignité!

DUTOCCQ, avec force.

Allons, voyons, tais-toi, je te dis.

SARRAZIN, se calmant difficilement.

Non, mais je l'adore moi, ce monsieur, qui demande notre nièce, qui la refuse et qui la redemande! Comment donc? mais nous n'allons faire que ça, toute la nuit, s'il le veut!

DUTOCCQ.

Mais sacrebleu! tais-toi donc à la fin... Il me semble qu'il n'y a pas besoin de crier... et que nous savons bien ce que nous avons à faire.

SARRAZIN.

A la bonne heure!

PLUMET, désolé.

Mais enfin, Commandant, voyons! Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de...

DUTOCCQ, gravement.

Plus un mot là-dessus, monsieur!

PHILIPPE, éclatant, à Plumet.

Eh bien, c'est bien fait.

PLUMET, étonné.

Hein?

PHILIPPE, ému.

Oui, c'est bien fait... Vous êtes trop girouette aussi, vous!

PLUMET.

Qu'est-ce que tu dis donc?

PHILIPPE, très-agité.

C'est vrai, ça! vous n'avez pas plus de cervelle qu'un hanneton.

PLUMET.

Un hanneton! mais, mauvais garnement, c'est toi... ne m'as-tu pas dit...?

PHILIPPE.

C'est moi!... c'est moi!... Vous n'avez donc pas une idée à vous?... Je vous ai dit... je vous ai dit... d'abord, je ne vous ai rien dit...

PLUMET.

Ah! c'est trop fort!

PHILIPPE.

Mais cette famille-là vaut dix fois la vôtre! Allez donc, allez donc, avec vos neveux... vous êtes bien ensemble... mais moi je reste avec ces braves-là... Et si mademoiselle Clémence veut de moi, je l'épouse! Je m'appelle Plumet aussi, moi

PLUMET, criant.

Oui! Elle serait bien heureuse avec un mange-tout de ton espèce! Mais, brigand! ne me disais-tu pas tantôt, en me parlant du commandant Dutocq et....

PHILIPPE.

Eh bien, quoi?... je vous en disais du mal?... c'est possible, je ne les connaissais pas... maintenant que je les connais, je dis qu'ils valent mieux que vous, vos neveux, vos nièces et tout le tremblement!

PLUMET, tombant sur une chaise.

Ah! sabre de bois!...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CLÉMENCE, PAULINE.

PAULINE, entrant.

Quel bruit!

CLÉMENCE.

Qu'y a-t-il donc?

PLUMET, se relevant vivement.

Ah! venez, mademoiselle..... Il y a...

DUTOCCQ, lui coupant la parole.

Il n'y a rien, mon enfant...

PLUMET, prenant une résolution.

Ah! tant pis, Commandant, tant pis. Vous me pardonnerez'... mais il faut que je dise à mademoiselle Clémence...

DUTOCCQ.

Eh bien, que lui direz-vous, monsieur ? que vous refusez d'être son mari, après lui avoir demandé d'être votre femme.

PAULINE.

Comment ?

PLUMET.

Permettez... c'est un malentendu.

DUTOCCQ.

Plus un mot, monsieur Plumet, je vous le répète... Tout ceci ne peut être que pénible pour moi, pour Clémence et pour vous-même...

SARRAZIN.

Allons... filons.

DUTOCCQ.

Adieu, monsieur Plumet !

SARRAZIN.

Bonsoir !

PHILIPPE, furieux.

Sacrebleu de sacrebleu !...

PLUMET, se jetant au-devant de Dutocq et de Clémence.

Eh bien, non ! vous ne partirez pas !

DUTOCCQ.

Monsieur Plumet !

PLUMET.

Non, cent fois non, parce qu'il ne le faut pas, parce que je ne le veux pas, parce que je souffre trop...

PAULINE, bas.

Très-bien.

PHILIPPE, de même.

A la bonne heure !

PLUMET.

Parce qu'enfin je mourrais de chagrin, mademoiselle Clémence, si vous ne me pardonnez pas, et si vous ne faites pas que vos oncles me pardonnent.

CLÉMENCE.

Monsieur Plumet.....

PLUMET.

Mademoiselle !... c'est à vous que je m'adresse !... je vous en prie ! je vous en supplie !... Ce vilain nom que vous aviez con-

senti à prendre, reprenez-le... vous ne vous en repentirez pas... car, je vous le jure... je vous respecte!... je vous aime!...

PAULINE, bas à Clémence.

Chère Clémence!... je t'en prie!

PHILIPPE, bas.

Je vous en prie aussi...

CLÉMENCE, à Dutocq et à Sarrazin.

Mon bon oncle, me permettez-vous?...

PLUMET.

Oui, oui, n'est-ce pas, Commandants!

CLÉMENCE, aux deux Commandants.

Eh bien?

DUTOCQ.

Eh bien, fais ce que tu voudras...

SARRAZIN.

Approuvé l'écriture...

PLUMET, enchanté.

Ah! merci! merci!

PAULINE.

Quel bonheur!

SARRAZIN.

Ah çà! c'est bien fini, cette fois? nous n'y reviendrons plus?

PLUMET.

Ah! Commandant!

SARRAZIN, serrant la main de Philippe.

Vous m'allez, vous blanc bec!

PHILIPPE.

Et vous aussi, mon ancien!

PLUMET, enchanté.

Ah! mes amis!... mes chers amis... Mademoiselle Clémence, ma femme...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ROBINEAU. MARTEL, LAURE,
HENRIETTE.

HENRIETTE, à part.

Sa femme!

ROBINEAU, à Martel.

Encore un revirement!

PAULINE, les apercevant.

Les neveux!

PLUMET, les voyant, avec effroi.

Encore une scène! (A lui-même avec force.) Eh bien, tant pis!

PHILIPPE, bas.

Allons-y, sacrebleu!

HENRIETTE, saluant.

Mademoiselle... Messieurs...

PLUMET.

Ah! c'est vous, mes enfants...

HENRIETTE.

Oui, mon oncle, et nous venons d'entendre...

PLUMET, embarrassé.

Eh bien, oui, mes enfants... je vous avais fait dire par Philippe.. mais j'ai réfléchi... j'avais tort... et je me décide...

HENRIETTE, très-sèche.

Vous faites bien, mon oncle! seulement, puisque vous allez avoir une nouvelle famille... puisque vous n'avez plus besoin de nous, que nos soins vous seraient désormais inutiles... nous vous faisons nos adieux...

PLUMET.

Comment? mais je n'entends pas que...

ROBINEAU.

D'ailleurs notre présence ne serait peut-être pas agréable à tout le monde...

HENRIETTE.

On ne serait pas longtemps, sans doute, à nous faire apercevoir que nous sommes de trop dans la maison de notre oncle...

SARRAZIN, à part.

Hein? ah! mais ils m'ennuient.

HENRIETTE, à Clémence, avec une politesse insultante.

Mes compliments, Mademoiselle, vous n'avez pas perdu... pour attendre!

CLÉMENCE, troublée.

Madame!...

SARRAZIN, se contenant.

Ça va se gâter !

PLUMET, agité.

Henriette !

HENRIETTE.

Ce mariage est un excellente affaire... pour vous, et vous allez connaître enfin les joies de la fortune...

SARRAZIN, à Robineau.

Votre femme est une péronnelle, sacrebleu ! et vous allez la faire taire ! ou sinon...

ROBINEAU, criant.

Eh bien, pourquoi donc ? ma femme n'a-t-elle pas le droit de parler ?...

MARTEL.

On ne nous fait pas peur à nous !

ROBINEAU.

Nous ne sommes pas comme monsieur Plumet !

HENRIETTE.

Messieurs!...

LAURE.

Édouard!...

SARRAZIN.

Sacrebleu ! est-ce que vous trouvez la porte trop étroite ? faut-il vous ouvrir les fenêtres ?...

HENRIETTE.

Ah ! je le disais bien qu'on nous chasserait de cette maison ! (à Plumet). Et vous souffrez cela !... Tenez, vous n'avez pas de cœur!...

ROBINEAU.

Pas d'âme !

HENRIETTE.

C'est une infamie !... mais partons ! Allons-nous-en...

PHILIPPE.

Bon voyage.

HENRIETTE.

Cédons la place à de plus intrigants que nous...

PLUMET

Henriette!...

CLÉMENCE.

Non, non, madame, c'est à nous de sortir. (A ses oncles.) Partons.

PLUMET, l'arrêtant.

Mademoiselle!...

CLÉMENCE.

Ne me retenez pas, monsieur. Je ne veux pas être une cause de désordre dans votre famille.

DUTOCCQ.

Nous nous retirons.

SARRAZIN.

Heureusement pour les neveux, car si je restais, j'en mangerais un morceau. (Ils sortent.)

PHILIPPE.

Mais flanquez-moi donc tout ce mauvais monde-là à la porte !

ROBINEAU et MARTEL.

Monsieur Philippe!

PHILIPPE.

Ah! mais! vous m'ennuyez à la fin! (A Plumet.) C'est l'amour de vos écus qui les fait parler, c'est la rage de ne plus hériter...

ROBINEAU, avec colère.

Philippe!

MARTEL, de même.

Monsieur!

PHILIPPE.

Ah! si vous n'êtes pas contents, vous pouvez venir me le dire tous les deux.

HENRIETTE, criant.

On veut tuer nos maris maintenant.

PLUMET, furieux.

Allez au diable!

HENRIETTE.

C'est bien, nous partons.

MARTEL.

Mais avant peu vous aurez de nos nouvelles.

ROBINEAU.

Sachez-le, ce mariage vous n'avez pas le droit de l'accomplir.

HENRIETTE.

Pour un célibataire, des neveux sont des enfants.

LAURE.

Mieux que des enfants!

MARTEL.

Si vous persistez, prenez garde! car il est évident que vous n'avez pas la conscience de vos actes.

PLUMET.

Ah! c'est trop fort!

HENRIETTE.

Partons!

MARTEL.

Mais avant huit jours vous entendrez parler de nous.

ROBINEAU.

Retournons à Paris!

PHILIPPE, à lui-même.

Allez à Paris... nous nous y retrouverons... J'ai mon plan!

HENRIETTE.

Une pareille scène! Ah! je n'en puis plus! Emmenez-moi!

ROBINEAU, tragiquement.

Vous l'aurez tuée!

LAURE, pleurant.

Ah! c'est affreux!

PLUMET.

Ah! j'en ferai une maladie!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

A PARIS.

Le cabinet de maître Dubarle.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUBARLE, GALOUZOU, ROBINEAU, MARTEL,
HENRIETTE, LAURE.

Au lever du rideau, tous sont assis en demi-cercle devant le bureau
de Dubarle.

GALOUZOU.

Je vous répète que, malheureusement, vous ne pouvez vous
opposer en quoi que ce soit au mariage de votre oncle!

ROBINEAU.

Ainsi, des intrigants peuvent venir nous voler notre bien!

HENRIETTE.

Notre oncle peut être dupé, enjôlé... on peut capter sa con-
fiance!...

MARTEL.

Il peut faire impunément des sottises!

LAURE.

Des folies!...

GALOUZOU.

Alors, si vous voulez le faire interdire... comme vous le pro-
posiez tout à l'heure...

TOUS.

Oui, oui, oui!

GALOUZOU.

Prouvez-nous son état d'imbécillité... articulez des faits.

ROBINEAU.

Eh mais, c'est que nous ne pouvons nous appuyer que sur le
fait de ce mariage que...

DUBARLE, réglant sa montre sur sa pendule.

Ah! cela ne suffit pas, et il est bien évident que le tribunal rejetterait la demande et que vous en seriez pour les frais!

ROBINEAU, à Dubarle, sans se lever.

Mais voyons! ne pouvons-nous au moins préserver nos droits et empêcher monsieur Plumet de nous frustrer, car enfin, par son contrat, il donne tout ce qu'il possède à cette fille qu'il épouse.

DUBARLE, allant à la cheminée et tirant un cordon de sonnette.

Les époux pourront, par contrat de mariage, se faire réciproquement telle donation qu'ils jugeront à propos.

LAURE.

C'est abominable!

HENRIETTE.

Mais la loi est affreuse!

DUBARLE.

La loi est précise. (A un clerc qui vient d'entrer.) Rappelez donc au domestique que je dine en ville. (Le clerc sort. — Reprenant son discours. Et d'ailleurs, lors même que nous aurions le pouvoir d'empêcher cette donation, le sieur Plumet peut toujours dénaturer ses biens, mettre sa fortune en portefeuille, donner son argent liquide de a main à la main, et cætera, et cætera. Enfin, M. Plumet peut avoir des enfants, et dans ce cas...

GALOUZOU.

C'est vrai!

ROBINEAU.

Ainsi, s'il n'a pas d'enfants, il peut dénaturer son bien, et s'il a des enfants, ces enfants ont droit à tout?

DUBARLE, qui rajuste sa cravate.

Évidemment!

HENRIETTE.

Mais alors, que devient la famille?

MARTEL.

Elle est dépouillée!

DUBARLE.

Ah! mon Dieu, vous n'aurez rien du tout, c'est bien certain!

MARTEL.

C'est infâme!

ROBINEAU, à Galouzou.

Alors, ma femme n'hérite plus!

GALOUZOU.

Pas plus que Martel!... C'est bien malheureux pour Laure, cela!

ROBINEAU.

C'est bien malheureux pour moi aussi! Dites donc?

GALOUZOU.

Quoi?

ROBINEAU.

Mais ma femme a des dettes... et je ne veux pas les payer...

GALOUZOU.

Je ne veux pas que Martel mange la dot de sa femme... maintenant qu'il n'y a plus d'avenir...

ROBINEAU.

Sans doute, mais qu'est-ce qu'il faut faire?

GALOUZOU.

C'est bien simple... Une séparation de biens...

ROBINEAU.

Tiens! au fait, vous avez raison. Je ne sais pas pourquoi je garderais des ménagements à cette heure.

GALOUZOU.

Laissez-moi faire. (A Martel.) Eh bien, Martel? n'étais-je pas doué d'une sage prévoyance, lorsqu'en ouvrant les yeux sur vos folies, je m'écriais : Prenez garde, Martel, n'effeuillez pas votre amour sur des passions éphémères!

LAURE.

Comment!

MARTEL.

Mais...

GALOUZOU, toujours majestueusement.

Ah! vous vous repentez aujourd'hui? mais il n'est plus temps! (Passant subitement à la période furieuse et gesticulant comme un fou.) Non! il n'est plus temps! Assez de condescendance, assez de patience! Je me suis tu jusqu'ici, dans la crainte de vous nuire dans l'esprit de votre oncle, mais cette crainte ne m'arrête plus! Je dois avant tout sauvegarder les intérêts de celle qui fut ma pupille, de Laure que vous trompez! (A Laure qui veut parler.) Tais-toi! (A

Martel.) Je dois mettre sa fortune, sa dot, à l'abri de vos folles prodigalités.

MARTEL.

Comment donc! une séparation de biens? Jamais!...

LAURE.

Non, non, jamais!

GALOUZOU, à Laure.

Pour te convaincre, faut-il donc t'ouvrir les yeux complètement? Eh bien, j'en aurai le courage! Cet homme a des maîtresses!...

LAURE.

Oh! le monstre!

MARTEL.

Ce n'est pas vrai.

GALOUZOU.

Je le prouverai au tribunal.

MARTEL.

Ah! au diable!

ROBINEAU, à Henriette.

Ah! mais j'en suis bien fâché, madame, vous vous arrangerez avec vos créanciers... Quant à moi, je vous déclare, je déclare devant tous que je refuse de les reconnaître.

DUBARLE.

Le mari non séparé de biens est responsable des dettes de sa femme...

ROBINEAU.

C'est ce que nous verrons. (Un clerc entre et apporte des journaux.)

LE CLERC.

Le Droit et la Gazette des Tribunaux.

DUBARLE.

Eh bien! et *le Journal amusant*?

LE CLERC.

Le voici, monsieur.

HENRIETTE.

Ah! monsieur Robineau, on voit bien que je n'hérite plus!

ROBINEAU.

Vous n'héritez plus!... vous n'héritez plus!... Eh! sans doute, et croyez bien que si j'avais pu prévoir...

HENRIETTE.

Quoi?

ROBINEAU.

Eh! encore une fois, madame, quand je vous ai épousée, si j'ai consenti à ne recevoir qu'une dot de cinquante mille francs, c'est que l'on faisait sonner bien haut vos espérances.

HENRIETTE.

Mais c'est horrible!

ROBINEAU.

Et vous croyez que je vous laisserai désormais dépenser des dix mille francs par an pour votre toilette... vous qui m'avez à peine apporté deux mille cinq cents francs de revenu!

HENRIETTE.

Il vous sied bien de me reprocher mes dépenses, à vous qui puisiez sans cesse dans la caisse de mon oncle...

ROBINEAU.

Madame Robineau!

HENRIETTE.

Madame Robineau, justement! Se nommer madame Robineau, n'est-ce pas un ridicule? et ne faut-il pas que je me fasse pardonner ce ridicule par un peu de toilette?

ROBINEAU.

Oui-da? eh bien, je vous le répète, je ne paierai pas un sou de vos dettes, et dussions-nous aller devant les tribunaux...!

HENRIETTE.

Les tribunaux?...

ROBINEAU.

Oui, madame, les tribunaux!

HENRIETTE.

Ah ça, mais, c'est donc une séparation dont vous me menacez?

ROBINEAU.

Eh! ma foi, madame, si c'est le seul moyen!

HENRIETTE.

Il fallait donc le dire tout de suite, monsieur! Je vous jure que je suis loin de m'y opposer!

LAURE, de l'autre côté, à Martel.

Non! non! je ne veux plus vous entendre!

MARTEL.

Mais, ma bonne amie...

LAURE.

Ah! vous allez voir des dames, rue de Provence et rue de la Victoire?

GALOUZOU.

C'est un fait acquis aux débats!

LAURE, pleurant.

Oui... oui, je me sépare! mais ce n'est pas une séparation de biens qu'il me faut, c'est une séparation de corps!

ROBINEAU.

Et à moi aussi!

MARTEL.

Ah! tu veux?... Eh bien, (A Dubarle.) je me sépare aussi, moi!

DUBARLE.

Comme vous voudrez.

GALOUZOU.

Maitre Dubarle va dresser les requêtes et faire signer les pouvoirs.

DUBARLE.

Vous êtes bien décidés?

TOUTS.

Oui... oui... oui!...

DUBARLE, s'asseyant.

Eh bien, du moment que nous sommes tous d'accord, il est bien facile de formuler les griefs exigés par la loi... Voyons! nous allons arranger cela en famille... Je suis le conseil de... Ah! de madame Robineau. Vous, maitre Galouzou, vous êtes tout naturellement celui de madame Martel, votre pupille.

GALOUZOU.

Et je me charge aussi de M. Robineau.

MARTEL, à Dubarle.

Eh bien, alors, vous allez être mon conseil, vous?

DUBARLE.

Oh! mon Dieu, comme vous voudrez. Ça m'est égal. — Ces demandes ne sont pas plus difficiles à formuler ici qu'elles ne le seront au tribunal. (Écrivant.) Voyons... Affaire Robineau...

GALOUZOU.

Dettes de la femme contractées à l'insu du mari! — Nous nous plaignons de ce que madame gaspille follement notre patrimoine... de ce que, pour obtenir un argent qu'elle prodigue ensuite chez

ses fournisseurs, elle abuse de notre crédulité, de notre faiblesse, de notre stupidité. (Dubarle écrit pendant tout le temps.)

ROBINEAU.

Ah ! mais, permettez... n'écrivez pas ça !

GALOUZOU.

Si... si... écrivez... et vous, laissez-nous tranquille. J'arrange votre affaire.

DUBARLE.

Nous ! nous aurons à dire que monsieur ruine notre ménage par ses ridicules inventions, ses spéculations stupides, ses théories absurdes...

ROBINEAU.

Ah ! mais...

DUBARLE, continuant.

Le tribunal saura que si nous sommes demeurée jusqu'à ce jour avec vous, c'est que nous reculions devant le scandale que vous provoquez aujourd'hui, attendu que nous ne vous aimions pas, que nous n'avons jamais pu vous souffrir...

ROBINEAU, à Henriette.

Vous laisserez dire de pareilles choses ?

HENRIETTE.

Je laisserai dire tout ce qu'on voudra...

ROBINEAU.

Mais...

GALOUZOU, à Robineau.

Soyez tranquille ! nous en dirons bien d'autres. (A Dubarle.) Nous dirons que si vous ne nous aimez pas, nous vous le rendons bien, et qu'après tout, nous ne vous avons épousée, vous, que parce que nous étions fatigué de la vie de garçon, parce qu'enfin il nous fallait une ménagère...

HENRIETTE.

Comment ! vous laisserez croire que vous ne m'avez prise que comme vous eussiez pris une servante ?

ROBINEAU.

Je laisserai croire tout ce qu'on voudra...

HENRIETTE.

Allez ! je vous hais ! je vous déteste ! je vous méprise !

GALOUZOU.

Très-bien ! Injures graves !... (Mouvement de Robineau.) Laissez-

vous insulter... quand le moment viendra, j'insulterai votre femme!... Il s'agit maintenant de Laure, ma pupille!

DUBARLE, écrivant.

Oui, oui, oui, j'y suis. C'est encore plus facile... Madame se plaint de ce que monsieur a des maitresses!

GALOUZOU.

Qu'il entretient aux dépens de la communauté...

DUBARLE.

Bon... bon!... vous, mon cher client, vous répondrez sans doute que madame vous éloigne du domicile conjugal par son humeur insupportable, son caractère acariâtre, sa jalousie ridicule, son manque absolu de conversation...

LAURE, se levant.

Oh! mais c'est une infamie!

MARTEL.

Voilà ce que c'est que de vouloir se séparer... c'est bien fait...

GALOUZOU.

C'est votre faute.

LAURE.

Certainement.

DUBARLE.

Les requêtes sont dressées... et les pouvoirs tout prêts.

GALOUZOU.

Alors, signez...

LAURE, hésitant.

Mais...

GALOUZOU.

Un homme qui te trompe, qui a des maitresses... (A part.) et qui n'hérite plus... (Laure signe.)

MARTEL, voyant Laure signer.

Ah! elle signe... Eh bien, moi aussi!

HENRIETTE, à Robineau qui passait près d'elle.

Oh! je ne puis plus vous voir en face!...

ROBINEAU.

Ni moi, non plus.

MARTEL, à Laure.

Tu l'as voulu, tant pis pour toi!

DUBARLE.

Nous allons envoyer cela tout de suite au palais, et nous poursuivrons activement.

TOUS.

Très-bien ! finissons-en vite !

SCÈNE II.

LES MÊMES, PHILIPPE puis PAULINE.

(Philippe est pâle, couvert de poussière ; il entre comme un ouragan en bouleversant tout le monde.)

PHILIPPE.

Ah ! mes amis ! mes chers amis ! Je n'en puis plus ! une chaise, un canapé, un divan !... (Tous l'entourent.)

ROBINEAU.

Qu'y a-t-il ?...

MARTEL.

Quoi ?...

HENRIETTE.

Parlez ?

PHILIPPE.

Quelle horrible aventure !

LAURE.

Expliquez-vous ?...

PAULINE, entrant ; elle est chargée de paperasses.

Monsieur Dubarle, papa m'a laissée en bas, il va venir me chercher ; mais voici des papiers qu'il m'a chargée de..... (Regardant tout le monde.) Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que vous avez donc tous ?...

PHILIPPE, se relevant brusquement.

Quand je pense qu'il y a vingt-quatre heures, nous nous promenions encore ensemble !

GALOUZOU.

Avec qui ?...

PHILIPPE, continuant.

Qu'hier matin, nous avons déjeuné tous les deux !...

ROBINEAU.

Mais...

PHILIPPE.

Qu'il me tenait les mains...

HENRIETTE.

Mais dites-nous donc !...

PHILIPPE.

A six heures... au moment de nous mettre à table... il y avait un turbot... Ah ! mes amis ! mes pauvres amis !... nous ne le verrons plus !...

PAULINE.

Qui donc ?...

HENRIETTE.

De qui parlez-vous ?...

PHILIPPE.

Hélas ! de qui pourrais-je parler, si ce n'est du cousin Plumet ?

TOUS.

Notre oncle ?...

ROBINEAU.

Eh bien ?...

PHILIPPE.

Il n'est plus.

TOUS.

Hein ?...

PAULINE, étonnée.

Par exemple !

PHILIPPE, la poussant en cachette.

Mort dans mes bras !

TOUS.

Mort ?...

PAULINE, à Philippe.

Mais c'est impossible !...

PHILIPPE, bas.

Chut !... au nom de votre mariage.

HENRIETTE et LAURE.

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! mort ainsi ?...

PHILIPPE.

Hélas, oui ! sans avoir eu le temps (Appuyant) de faire son testament...

HENRIETTE.

Ah ! il n'a pas eu le temps de...

PHILIPPE.

De se marier... il n'a pas pu se marier !

ROBINEAU.

Il n'a pas pu se marier !

MARTEL, de même.

Pauvre oncle!... (chancelant.) Ah! je ne sais ce que j'éprouve...
une pareille nouvelle!...

ROBINEAU, de même.

Apprise si brusquement!

HENRIETTE.

Moi... il me semble que je vais me trouver mal...

GALOUZOU, à Henriette.

Voyons, voyons, mon enfant, de la force... (il la fait asseoir.)

LAURE.

Je ne puis pas croire encore...

MARTEL.

Le doute n'est pas permis, puisqu'il est mort dans les bras de
Philippe.

PHILIPPE, voulant pleurer.

Hélas! sans avoir eu même le temps de tester...

DUBARLE.

Oh! peu importe cela, les choses suivront leur cours régulier : son neveu Martel et sa nièce Henriette héritent, voilà tout.

ROBINEAU, bas à Galouzou.

Dites donc ; mais cette satanée séparation de corps entraîne aussi la séparation de biens?...

GALOUZOU, contrarié.

Parbleu!

ROBINEAU, bas.

C'est bien malheureux pour moi, cela!

GALOUZOU, de même.

Et pour Laure aussi!

ROBINEAU.

Ma femme qui m'avait dépensé tant d'argent...

PHILIPPE, aux autres, très-haut.

Le notaire qui a assisté à l'apposition des scellés a dit qu'il y avait plus de 450,000 francs en actions au porteur dans le portefeuille.

ROBINEAU.

450,000 francs! (Bas à Galouzou.) Dites donc ; est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de rarranger les choses?...

GALOUZOU.

J'y songeais!... (il va causer bas avec Dubarle.)

ROBINEAU , se rapprochant d'Henriette.

Vous... vous sentez-vous mieux, Henriette?... voulez-vous un verre d'eau sucrée?...

HENRIETTE , froidement.

Merci!

PHILIPPE.

Il avait au moins deux cent mille francs placés en rente!

ROBINEAU.

Et dire que pendant qu'il mourait là-bas, nous nous disputions ici, ah! c'est affreux!

LAURE.

Pauvre oncle!

PHILIPPE.

Et ces deux pauvres maisons de la rue du Temple!

MARTEL , sanglotant.

C'est horrible!

GALOUZOU , à Dubarle.

Vous comprenez ces chers enfants, si jeunes... se séparer... le scandale... ne pourrions-nous pas...?

DUBARLE.

Ah! mon Dieu! comme vous voudrez; moi, ça m'est égal... nous allons essayer de... (A Henriette.) Eh bien, Madame, est-ce que vous persistez toujours?...

HENRIETTE.

Dame!...

DUBARLE , bas à Henriette.

Prenez garde, madame! vous avez fait réellement des dépenses énormes, vos dettes existent et... si votre mari a tenu des comptes réguliers de vos folies, il peut exercer des reprises sur la succession!

HENRIETTE , inquiète.

Vous croyez?...

DUBARLE , à Martel.

Dites donc, vous... si vous avez réellement fait toutes les sottises qu'on vous reproche... vous savez qu'on peut introduire contre vous une demande en interdiction.

MARTEL.

Hein?... vous pensez que...

DUBARLE.

Parbleu!

GALOUZOU, à Laure.

J'ai été trop loin... Ton mari n'est pas aussi coupable que je le disais.

MARTEL.

Tu l'entends!

GALOUZOU, qui a repris sa place.

Mes chers enfants! je vous avoue qu'en présence du douloureux événement qui nous frappe tous, il me serait impossible de poursuivre les choses...

TOUS.

Comment?

GALOUZOU.

J'étais l'ami de Plumet, vous le savez, et quand je songe à ce qui vient de se passer ici... (Avec des gestes dramatiques.) il me semble voir, là, devant moi, se dresser tout à coup l'ombre justement irritée de ce pauvre défunt... (En ce mom.ent, la porte de droite s'ouvre, Plumet paraît avec Lucien.)

GALOUZOU, continuant.

Oui! c'est lui!... c'est Plumet! voilà bien son sourire affable, son geste vif et familier!... Je l'entends!... Il m'ordonne de fermer ces plaies un moment ouvertes!... Oh! Plumet! Plumet! dors en paix!... infortuné ami! que tes mânes soient calmes!

PLUMET, contrarié.

Au diable l'avocat qui vient parler de mes mânes!

ROBINEAU.

Oh! Henriette, je t'ai toujours aimée, moi!

HENRIETTE.

Robineau!

LAURE.

Édouard!

DUBARLE.

Allons! allons! les désistements sont prêts!

ROBINEAU.

Henriette, moi je signe.

HENRIETTE.

Et moi aussi, monstre!

MARTEL.

Et moi aussi!

ACTE IV, SCÈNE II.

145

PHILIPPE.

Ah! je suis attendri, moi! parole d'honneur.

TOUS.

Bon Philippe!

PHILIPPE, à Robineau.

Je n'ai plus que vous au monde!... que deviendrais-je sans vos douze cents francs de rente à tous deux?...

PAULINE.

Ah! les vilaines gens!

PHILIPPE.

Et vous croyez que ce n'est pas pain béni de les démasquer un peu?...

ROBINEAU.

Maintenant il faut partir pour Meursault.

MARTEL.

Nous ferons les partages en revenant.

ROBINEAU.

Toi, tu prendras les maisons ; et moi, l'argent placé.

MARTEL.

Du tout... je veux de l'argent liquide, moi... Tu prendras les maisons.

ROBINEAU.

Non... non! celles de la rue du Temple sont en mauvais état...

MARTEL.

Si! si!... (Plumet traverse le théâtre et vient s'asseoir à la place de Philippe.
— Clémence, Dutocq et Sarrazin paraissent au fond.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, PLUMET, CLÉMENCE, DUTOCQ,
SARRAZIN, LUCIEN.

PLUMET.

Ah! gredins!

TOUS, poussant un cri.

Mon oncle!

PLUMET.

Oui!... votre oncle... qui vous écoute depuis longtemps!...

ROBINEAU, à Dubarle.

Ainsi, c'était un piège!

DUBARLE.

Mais, je vous jure...

HENRIETTE.

Ah! c'est affreux!

LUCIEN.

N'accusez pas maître Dubarle!

PHILIPPE.

C'est nous qui avons tout fait!

LUCIEN.

Monsieur Plumet est dans mon cabinet depuis une heure; il a assisté à vos débats...

PLUMET.

Ah! mes gaillards! il paraît que l'héritage de l'oncle Plumet vous alléçait assez!

ROBINEAU.

Mais...

HENRIETTE.

Ne croyez pas!...

DUTOCCQ.

En voilà assez! désormais le papa Plumet ne se laissera plus prendre à vos cajoleries.

SARRAZIN.

Et ceux qui ne seront pas contents... faudra en avoir l'air...

PLUMET, à Clémence.

Maintenant, mademoiselle, je suis sans famille, et, dame! je vous jure que je serais réellement malheureux si vous ne vouliez plus de moi... Consentez donc...

CLÉMENCE.

Soit... mais à une condition? c'est que vous ferez le bonheur de ces enfants. (Elle montre Lucien et Pauline.)

PLUMET, avec joie.

J'accepte. . . (à Lucien.) Lucien, je te cautionne de cent mille francs! tu achèteras l'étude de maître Dubarle.

LUCIEN.

Quel bonheur!

PLUMET.

Je verrai M. Protat... Dès demain j'irai chez lui.

PAULINE.

Non... allez chez son huissier; il y sera toute la journée.

CLÉMENCE, bas à Plumet, en lui montrant les deux couples qui sont au fond.

Monsieur Plumet!... et vos neveux?...

PLUMET.

Je ne les connais plus!

CLÉMENCE.

Allons, Monsieur Plumet, soyez faible encore une fois!

PLUMET.

Non! je ne ferai rien pour eux! (A Clémence.) Je donnerai quelque chose à leurs femmes.

GALOUZOU, aux neveux.

O mes enfants! aimez bien votre bonne tante... (Bas.) Tout dépend d'elle!

PHILIPPE.

Avec tout ça, je n'ai plus de cousin, moi!

DUTOCCQ.

Et nous, nous n'avons plus de nièce!

SARRAZIN.

Ça sera bien triste de voir sa pauvre petite chambre vacante!

PHILIPPE, avec sentiment.

Je la prends, moi!

SARRAZIN, ému.

Brave cœur!...

FIN.

280012

23

TH. BARRIÈRE & ERN. CAPENDU

L'HÉRITAGE

DE

M. PLUMET

COMÉDIE

NOUVELLE EDITION



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

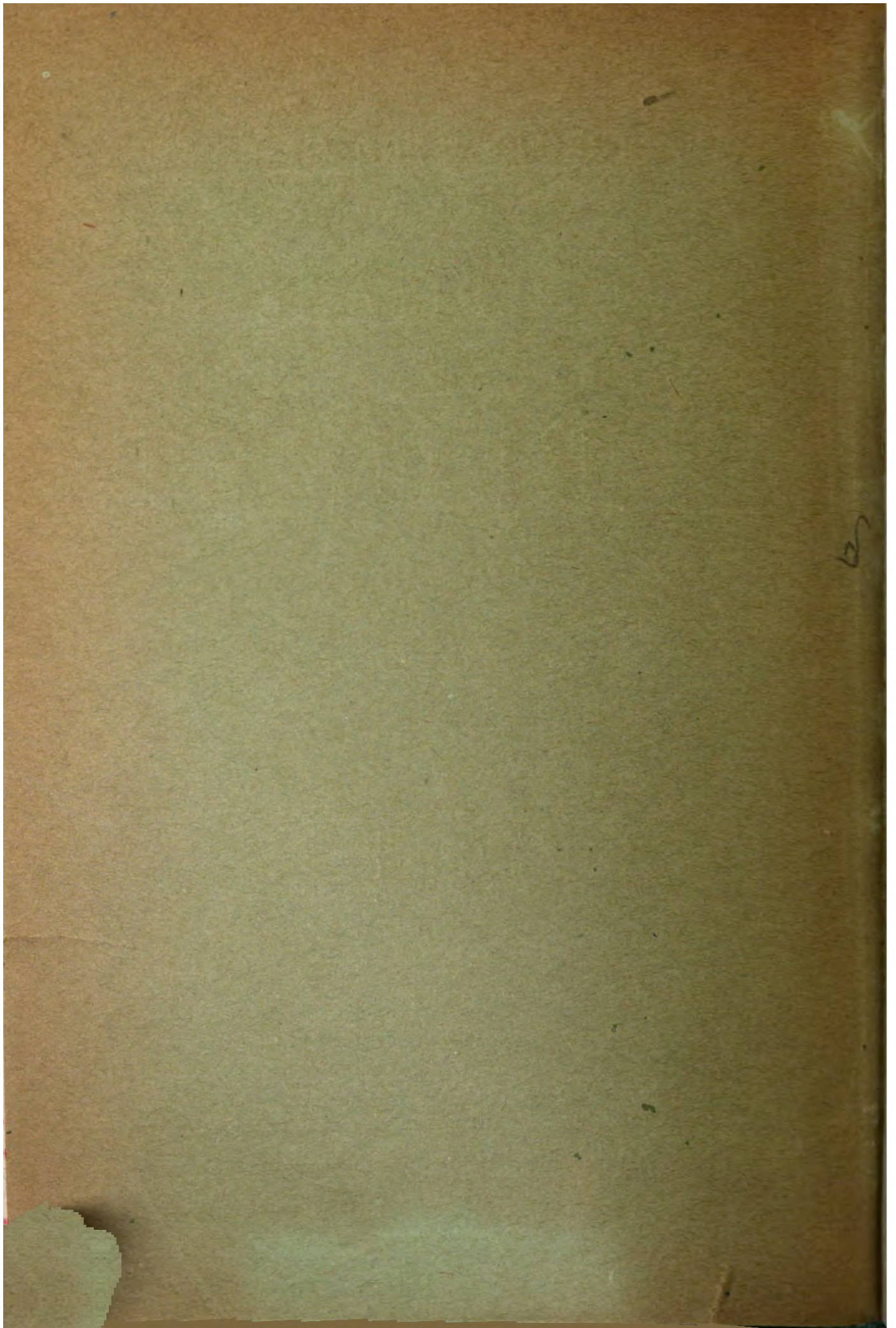
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

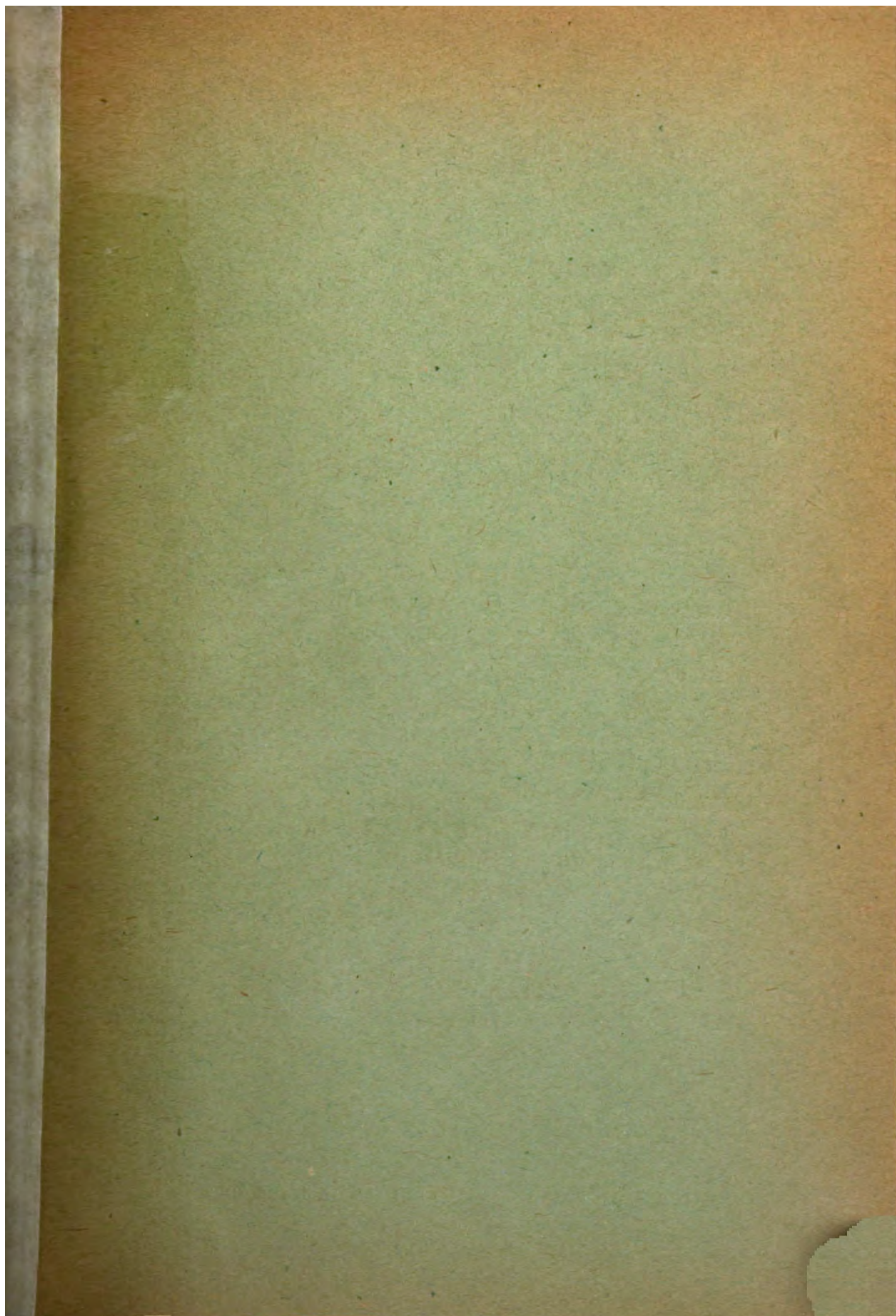
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—
1893

Prix : 2 fr. 50

NS 36 45 3





DERNIÈRES PIÈGES PARUES

	fr. c.
FRANÇOIS DE CUREL	
L'Invitée, comédie en trois actes.....	2 »
ERNEST DAUDET	
Un Drame parisien, pièce en cinq actes.....	2 »
ALEXANDRE DUMAS FILS de l'Académie française	
Un Père prodigue, comédie en cinq actes.....	2 »
PIERRE GAILHARD	
La Maladetta, ballet en deux actes, trois tableaux....	1 »
LOUIS GALLET	
Stratonice, comédie lyrique en un acte.....	1 »
LOUIS DE GRAMMONT	
Simone, pièce en trois actes.....	2 »
CHARLES GRANDMOUGIN et G. HARTMANN	
Mazeppa, opéra en cinq actes.....	1 »
GEORGES LECOMTE	
Mirages, drame en cinq actes..	2 »
JULES LEMAITRE	
Flipote, comédie en trois actes.....	2 »
MICHEL CARRÉ et G. LOISEAU	
Péché d'amour, pièce en un acte.....	1 50
JACQUES NORMAND	
Les Vieux amis, comédie en trois actes, en vers.....	2 »
CAMILLE SAINT-SAENS	
La Crampe des écrivains, comédie en un acte.....	1 50
MAURICE VAUCAIRE	
Le Carrosse du St-Sacrement, comédie en un acte, en vers	1 50
PIERRE WOLFF	
Les Maris de leurs filles, comédie en trois actes.....	2 »

